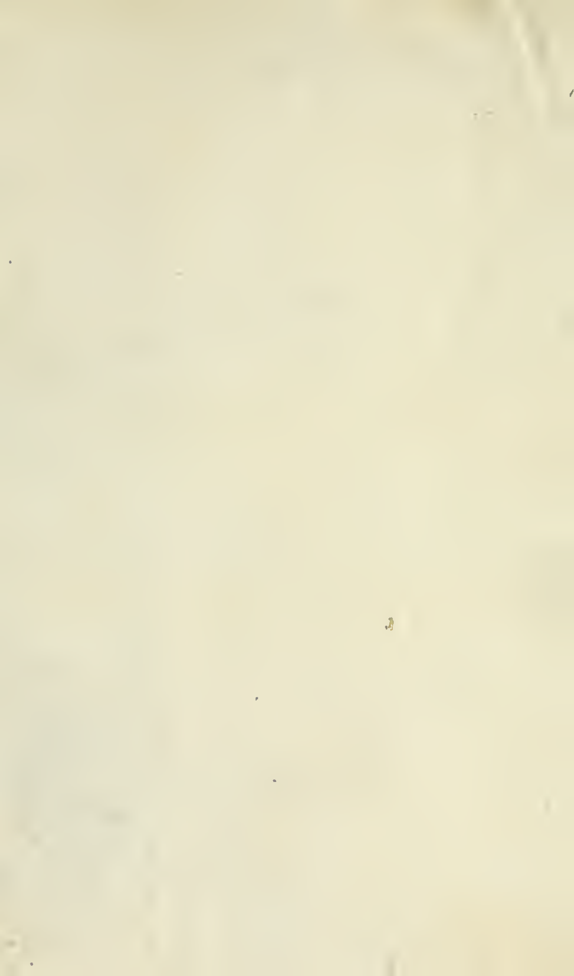
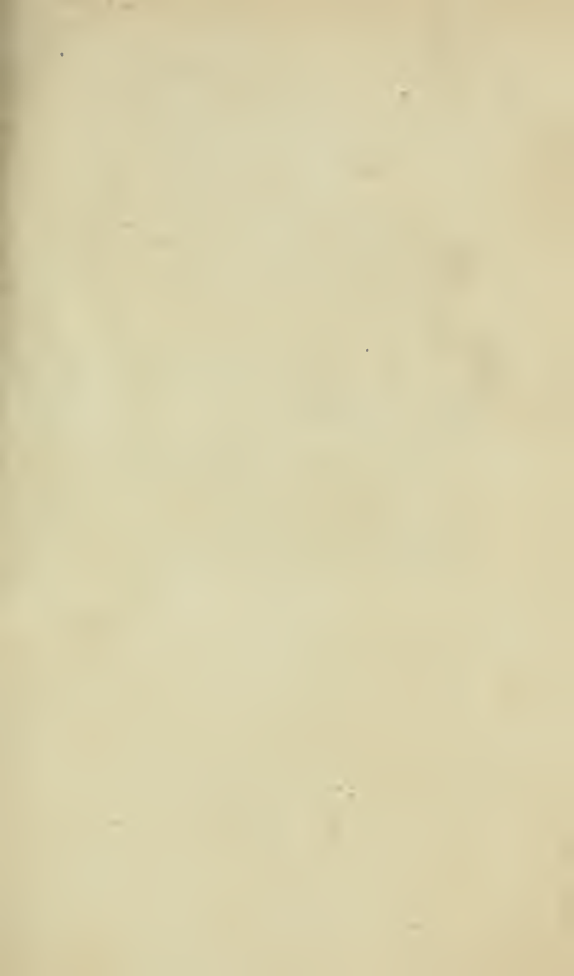

3 1761 04282 4342



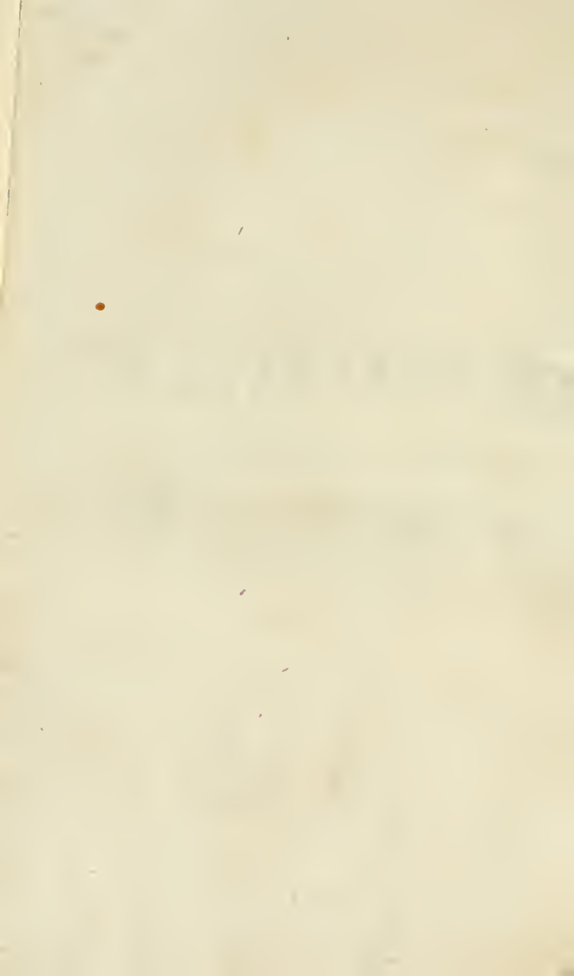




ŒUVRES

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.



ŒUVRES
DE MADAME ET DE MADEMOISELLE
DESHOULIERES.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de leur Eloge Hiſtorique, & de pluſieurs Piéces qui n'avoient pas encore été imprimées.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez les Libraires aſſociés audit Privilége.

M. DCC. LXVIII.


LIBRARY
OCT 19 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT

Sur cette nouvelle Edition.

LA réputation de Madame & de Mademoiselle Deshoulieres est établie, & il seroit inutile de vouloir ici prévenir le Public en leur faveur. Il suffit d'apprendre aux Lecteurs quelles sont les nouveautés qu'on leur présente.

Toutes les Editions qui ont paru depuis la mort de Mademoiselle Deshoulieres, sont conformes l'une à l'autre, & ne renferment que ce qui se trouvoit dans les précédentes ; c'est aujourd'hui qu'on songe, pour la premiere fois, à rendre en quelque sorte le dernier devoir à ces deux Muses, en faisant imprimer un Recueil complet de leurs Poësies.

Les nouveaux Ouvrages que l'on a rassemblés ici, & qui dans les Tables,

ſont marqués d'une * , ont été fidellement copiés d'après les Originaux mêmes de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres , reſtés parmi leurs Papiers. On ne s'eſt réſervé que la liberté du choix. Ce qui pouvoit être le plus agréable au Public , lui eſt livré , ſoit en entier, quand les Piéces en ont paru dignes ; ſoit fragmens , lorſqu'il s'eſt trouvé des endroits moins capables de ſoutenir le nom de leurs Auteurs , & le reſte a été abſolument rejetté. Si quelques perſonnes trouvent encore que la ſévérité pouvoit aller plus avant , elles doivent ſe ſouvenir qu'il eſt un reſpect pour les productions des perſonnes illuſtres , qui approche ſouvent de la ſuperſtition.

Quant aux Poëſies imprimées antérieurement, on n'a pas cru raiſonnable de priver le Public de ce qui a déjà paru ſous ſes yeux , & qui eſt , pour ainſi dire , en ſa poſſeſſion. Ainſi on a eu l'exactitude de n'en retrancher aucune.

Ces Piéces ſont diſtribuées ici ſuivant l'ordre des tems, autant qu'il a été poſſible, & l'on y a ajouté les noms de la plûpart de ceux auxquels elles ſont adreſſées. C'eſt à quoi l'on n'avoit point penſé dans les autres Editions. On a auſſi raſſemblé dans celle-ci quelques Vers, qui ont un rapport immédiat aux Poëſies, ou aux Perſonnes de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres.

L'Eloge Hiſtorique qui ſe trouve à la tête du premier Volume, eſt le ſeul morceau pour lequel l'Editeur ait quelqu'indulgence à demander. On voudra bien pardonner au ſtyle en faveur des faits ; & la curioſité de connoître plus particuliérement Madame & Mademoiſelle Deshoulieres, fera ſupporter l'Ouvrage.

Il eſt ſeulement néceſſaire d'ajouter, pour établir la confiance des Lecteurs, que tout ce qu'on y rapporte a été tiré des propres Œuvres de Madame & de Mademoiſelle Deshoulieres, de leurs

Titres, de leurs Papiers, & des Lettres qu'on leur écrivoit. On a ſuivi d'ailleurs les avis du peu de perſonnes encore vivantes, qui ont été en liaiſon avec elles; & l'on a pris pour baſe les Mémoires qu'a laiſſés ſur ce ſujet feu Monſieur de Chambors, Capitaine dans le Régiment Colonel-Général Cavalerie, & de l'Académie des Belles-Lettres, qui avoit été ami de Mademoiſelle Deshoulieres, & qui eſt mort en 1743.





ÉLOGE HISTORIQUE

DE MADAME ET DE MADEMOISELLE

DESHOULIERES.

ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE, nâquit à Paris vers l'année 1633. ou 1634. de Melchior du Ligier, Seigneur de la Garde, Chevalier de l'Ordre du Roi, & de Claude Gaultier. Monſieur de la Garde, qui jouiſſoit d'une fortune aſſez conſidérable, avoit d'abord été Maître-d'Hôtel de la Reine Marie de Médicis, & étoit attaché pour lors en la même qualité à la Reine Anne d'Autriche. Il avoit deux fils, dont l'un ſe nommoit Monſieur de Fontaine, & l'autre l'Abbé de la Garde, & quatre Freres avancés dans le ſervice. L'aîné, Baron de Fontaine, avoit un Régiment en Hollande; un autre, Meſtre de Camp du Régiment

de la Couronne, fut tué d'un coup de canon au Pont de Cé ; un troisiéme mourut de chagrin de la mort de Don Philippin, Bâtard de Savoie, dont il avoit été Parein, lorsqu'il se battit contre le Maréchal de Créqui ; & le quatriéme étoit Commandant de Bourg en Bresse.

Madame de la Garde étoit Niéce de Monsieur de Videville, premier Intendant des Finances, sous le regne d'Henri III. & Président de la Chambre des Comptes de Paris.

La nature prit plaisir à rassembler en Mademoiselle de la Garde les agrémens du corps & de l'esprit à un point qu'il est rare de rencontrer. Elle avoit une beauté peu commune, une taille au-dessus de la médiocre, un maintien naturel, des manieres nobles & prévenantes ; quelquefois un enjouement plein de vivacité, quelquefois du penchant à cette mélancolie douce, qui n'est pas ennemie des plaisirs : elle dansoit avec justesse, montoit bien à cheval, & ne faisoit rien qu'avec grace.

Lorsqu'elle entra dans le monde, les Romans étoient regardés comme l'école de l'esprit & de la politesse. Elle s'y livra pour suivre la coutume établie : mais elle ne borna pas là son application. Avide de s'instruire, elle forma très-jeune la résolution d'étudier le Latin, l'Italien & l'Espagnol. Ce projet ne fut pas pour elle un simple desir ; & dans la suite

les Auteurs les plus eſtimés de ces trois Langues lui devinrent familiers.

Son inclination pour la Poëſie ſe montra d'abord au plaiſir qu'elle prenoit à la lecture des Vers. Ce fut d'Heſnault * qui lui fit appercevoir les talens qu'elle avoit pour y réuſſir elle-même, & qui lui apprit les régles de la Poëſie Françoiſe.

Mais quiconque fera la comparaiſon de leur ſtyle, de leurs penſées, & de la ſtructure de leurs Vers, jugera ſans peine que l'Eléve a pour le moins égalé le Maître. Ses parens la marierent en 1651. à Guillaume de la Fon de Boiſguerin, Seigneur Deshoulieres, Gentilhomme de Poitou, & petit-Neveu de M.

REMARQUE.

* Jean d'Heſnault étoit Pariſien, & ami de Chapelle, avec lequel il avoit étudié la Philoſophie de Gaſſendi. On ne comprend pas pourquoi Bayle rapporte tant de particularités odieuſes à la mémoire de cet Auteur. Il n'a jamais fait de ſyſtême contre l'Immortalité de l'ame, ni conſulté Spinoſa. Son ſeul crime, ſi c'en eſt un, fut de traduire en Vers François le Poëme de Lucréce, dont les principes ont tant de rapport avec ceux de Gaſſendi. Un Confeſſeur lui en ayant fait ſcrupule, il brûla ſon Ouvrage, dont il n'eſt reſté que les cent premiers Vers, qui peuvent faire regretter le reſte. Ses amis les avoient copiés ou retenus de mémoire. Il mourut en 1681, âgé de 70 ans, & eſt Auteur du Sonnet irrégulier de l'Avorton, & de pluſieurs autres Ouvrages imprimés en 1670.

de Boiſguerin, Gouverneur de Loudun, qui refuſa le Bâton de Maréchal de France que lui offroit Henri IV. à condition de quitter la Religion prétendue réformée.

Monſieur Deshoulieres étoit né en 1621. Il étoit entré dans le ſervice en 1614. & avoit donné en pluſieurs occaſions des marques de ſa valeur & de ſon application au métier de la guerre. Bon Officier d'Infanterie & habile Ingénieur, il s'étoit acquis l'eſtime du Duc d'Enguien, qui, lorſqu'il étoit devenu Prince de Condé & Grand-Maître de France, lui avoit accordé une Charge de Maître d'Hôtel du Roi, un emploi de Gentilhomme ordinaire à ſa ſuite, un logement dans ſon Hôtel, & une Compagnie dans un de ſes Régimens d'Infanterie, qu'on appelloit alors le petit Condé. Monſieur Deshoulieres devint enſuite Lieutenant-colonel de ce Régiment, & fut fait Sergent-major de Bataille, grade militaire en uſage en ce tems-là. Peu après ſon mariage il fut obligé de s'éloigner de ſa femme pour aller joindre Monſieur le Prince en Guienne. Les mouvemens contre le Miniſtère, qui éclatoient dans cette Province, dégénérerent enſuite en une guerre civile, dont le feu ſe répandit par tout le Royaume; & Monſieur le Prince n'ayant voulu ſe prêter à aucune voie de conciliation, ſe vit contraint, ſur la fin de l'année 1652, de ſe ren-

dre avec ses Troupes sur la Frontiere de Champagne. Il passa de-là en Flandres, où il fut fait Généralissime de l'Armée d'Espagne. Sa sortie du Royaume entraîna ainsi Monsieur Deshoulieres au service des ennemis de l'Etat ; & Madame Deshoulieres se retira chez ses parens, en attendant qu'elle pût voir son mari dans une situation plus tranquille. Alors les pensées sérieuses qui l'occupoient tournerent son esprit du côté de la Philosophie. Descartes & Gassendi, dont les Ouvrages venoient de paroître, invitoient tout le monde à ce genre d'étude. Comme il falloit avoir quelque connoissance de la Géométrie pour entendre Descartes, & que les Livres de Gassendi étoient plus à sa portée, entraînée d'ailleurs par les conseils des personnes avec qui elle étoit en relation, ce fut en faveur de ce dernier Philosophe qu'elle se détermina. Monsieur le Prince ayant pris Rocroi le 29 Septembre 1653, au nom du Roi d'Espagne, après un siége de vingt-cinq jours, en donna la Majorité à Monsieur Deshoulieres. Par-là son état devint fixe, & sa femme se rendit auprès de lui ; elle y resta deux ans, après quoi elle alla s'établir à Bruxelles. Un nouveau Gouverneur des Pays-bas venoit d'arriver en cette Capitale ; c'étoit Don Juan d'Autriche, fils naturel du Roi Philippe IV. Fier des succès qu'il avoit eus à Naples & en Catalogne, il se flattoit de seconder Monsieur le

Prince en Flandres beaucoup mieux que n'avoit fait l'Archiduc Léopold, auquel il ſuccédoit. Dom Louis de Benavidés, Marquis de Caracène, avoit quitté le Gouvernement du Milanez ; &, pour faire ſa cour au Roi ſon maître, il exerçoit ſous Dom Juan les fonctions de Lieutenant Général. Pluſieurs jeunes Seigneurs Eſpagnols & Italiens venoient apprendre la guerre ſous de ſi grands Maîtres ; ce qui, joint aux Princeſſes & aux Dames Flamandes & étrangères, compoſoit une Cour des plus brillantes. Ce fut un Théâtre où Madame Deshoulieres parut avec éclat. L'eſtime générale qu'on avoit pour ſon mari, lui donnoit les plus grandes entrées. Son eſprit, & l'avantage qu'elle avoit de parler l'Eſpagnol & l'Italien, la firent admettre avec familiarité chez la Marquiſe de Caracène, dont l'Hôtel étoit le rendez-vous ordinaire de la meilleure compagnie. Dans ces aſſemblées elle gagna bien des cœurs. Le Prince de Condé lui-même ſe mit au nombre des ſoupirans. Madame Deshoulieres eût pu ſe faire une gloire de retenir ſoumiſe à ſes charmes une ame d'un ordre ſi élevé : mais, attaché à ſes devoirs, elle aima mieux mériter l'eſtime de ce Prince que de répondre à ſon amour ; & par ſes refus continuels, elle rallentit le feu qu'elle avoit allumé.

D'ailleurs, ſon eſprit au milieu des plai-

ſirs, étoit rempli d'idées moins agréables. On avoit ſaiſi dans le Royaume tous les biens de Monſieur Deshoulieres ; les remiſes arrivoient fort lentement d'Eſpagne, & il étoit obligé de faire une dépenſe conſidérable. C'étoit en partie pour ſolliciter le payement des appointemens de ſon mari, que Madame Deshoulieres étoit venue à Bruxelles. Elle fit ſur cela bien des demandes qui ne furent point écoutées. Elle forma des plaintes auſquelles on n'eut pas plus d'égard : & ſa ſituation l'ayant forcée de les réitérer ; on craignit que cet exemple ne devînt pernicieux. Suivant les principes de la Cour d'Eſpagne, on lui en fit un crime. Elle fut arrêtée priſonniere à Bruxelles au mois de Février 1657, & conduite en criminelle d'Etat au Château de Vilvorden, qui eſt à deux lieues de-là, ſur le chemin de Malines, aux bords du Canal.

Traitée d'abord aſſez rudement dans cette priſon, elle y eut tout à craindre de la part des Eſpagnols. On ne parloit pas moins que de la faire périr, & elle eut beſoin de tout ſon courage pour ne pas ſuccomber dans ce malheur. Son innocence la ſoutint. La lecture de l'Ecriture-Sainte & des Peres de l'Egliſe fut ſa conſolation pendant huit mois que dura ſa captivité.

Monſieur Deshoulieres étoit abſent lors de cet événement. Il ſe rendit auſſi-tôt à Bruxelles pour ſolliciter la liberté de ſa femme. Mais

vainement il repréſenta l'injuſtice du procédé ; & ſes longs ſervices, qui demandoient quelques égards ; il eut beau s'adreſſer à Dom Juan, au Prince de Condé, & au Marquis de Caracène, il ne put rien obtenir. Voyant donc l'inutilité de ſes démarches, il prit le parti de diſſimuler, dans l'eſpoir que le tems pourroit leur donner quelques poids, & il exerça ſes emplois pendant la campagne avec ſon exactitude ordinaire : mais au mois d'Octobre ſuivant, ennuyé d'attendre inutilement la juſtice qui lui étoit due, il prit une derniere réſolution, qui eût été capable de le perdre s'il n'eût pas réuſſi. Il ſe retira ſecrettement de l'Armée avec quelques Soldats, qui lui étoient attachés particuliérement ; & s'étant tranſporté à Vilvorden, il s'introduiſit dans la Forteresse, ſous le prétexte d'un ordre de Monſieur le Prince. Son Epouſe fut auſſi-tôt délivrée ; & il prit la route de France avec elle.

Avant que d'entreprendre une action ſi hardie, il avoit concerté ſes meſures du côté de la France, & avoit fait ſçavoir à Monſieur le Tellier, alors Sécretaire d'Etat de la guerre, le deſſein où il étoit d'abandonner le parti du Prince de Condé, & de profiter de l'Amniſtie que le Roi offroit à ceux qui voudroient revenir.

M. Le Tellier préſenta Monſieur & Madame Deshoulieres au Roi, à la Reine-mere, & au Cardinal Mazarin. On accorda à Mon-

ſieur Deshoulieres le grade de Maréchal de Bataille, & le Gouvernement de Cete en Languedoc. La préſence de Madame Deshoulieres juſtifia le bruit que ſa beauté avoit fait à Bruxelles. La mode étoit alors de faire des Portraits, ou de dépeindre la figure & le caractère des principales perſonnes de la Cour & de la Ville. Les Romans de Cyrus & de Clélie de Mademoiſelle de Scuderi avoient occaſionné cet uſage. MADEMOISELLE en avoit donné l'exemple. Meſdames de la Suze & de Brégi s'en étoient enſuite acquittées avec applaudiſſement, ce qui avoit fait le goût général.

Madame Deshoulieres qui eut dès ſon arrivée un grand nombre d'admirateurs, ſe vit bien-tôt ſur les rangs. Le premier de ſes Portraits fut compoſé en Vers & en Proſe par le Chevalier de Gramont, ſur une Lettre que Monſieur le Prince, avec qui il étoit en relation, lui écrivit à ce ſujet. Il n'y mit point ſon nom, & le publia ſous le titre d'Amarillis. Ce nom paſtoral fut long-tems depuis, le nom favori de Madame Deshoulieres, juſqu'à ce qu'elle y eût ſubſtitué celui de Célimène.

Son ſecond Portrait fut fait en Vers par Lignieres, * & ſuivi de deux autres du même

REMARQUE.

* Lignieres eſt l'Auteur de la fameuſe Epigramme

Ecrivain. Madame Deshoulieres feignit de ne pas connoître l'Auteur du premier, & n'y répondit point. Elle sentoit qu'elles auroient pu être les suites d'une pareille démarche. Quant à ceux de Lignieres, elle crut pouvoir répondre sans conséquence à la civilité de ce Poëte. Elle fit son Portrait en Vers, ainsi que celui de Mademoiselle de Villaines leur amie commune, & qui se mêloit de Poësie. On peut voir par ces deux Ouvrages, les premiers qui nous restent de Madame Deshoulieres, qu'elle ne compo-

REMARQUE.

contre le Poëme de la Pucelle, que Chapelain mit au jour après trente ans d'attente. Il se nommoit François Payot, & étoit fils d'un Conseiller au Grand Conseil. Il composoit avec facilité : mais ses Ouvrages étoient souvent des Impromptus satyriques ou trop libres, qu'il ne retouchoit point, & qui sont répandus dans les Recueils de Poësies faits de son tems. Il s'étoit donné lui-même le nom de Poëte de Senlis, à cause qu'il avoit une maison de campagne près de cette Ville, & il mourut à Paris en 1703. âgé de 78 ans. Despréaux l'avoit cité dans sa neuviéme Satyre comme un Critique judicieux. Mais depuis ayant repris ce célébre Auteur de ce que, dans son Epître du Passage du Rhin, il tomboit dans le défaut qu'il reprochoit aux autres au commencement de sa premiere Epître, Despréaux s'en vengea par différens traits satyriques, qui ne l'empêcherent pas de continuer à prêter de l'argent à Lignieres, quand il en avoit besoin.

soit pas alors aussi correctement que dans la suite : mais on y trouve du naturel accompagné d'une négligence peut-être assez convenable au sujet.

En même - tems elle pensoit sérieusement à ses affaires. L'état en étoit si déplorable, qu'elle ne put jamais s'en relever. C'est ce qui a donné lieu à ces tons plaintifs contre la Fortune, répandus dans la plûpart de ses écrits. Pour éviter les poursuites rigoureuses des Créanciers, dont elle & son mari étoient accablés depuis le séjour qu'ils avoient fait hors du Royaume, elle fut obligée de se faire séparer de biens d'avec lui dès 1658 ; & Monsieur Deshoulieres abandonna tous les siens à ses Créanciers. Madame Deshoulieres fit à ce sujet quelques voyages en Poitou & en Saintonge, où ses biens étoient situés.

Son mari rechercha alors dans les Emplois Militaires ceux qui lui pouvoient être les plus utiles pour soutenir sa famille. Expérimenté dans le Génie, il s'attacha principalement à ce genre de service, & reçut ordre le 23 Mai 1664, de s'embarquer comme Brigadier Chef d'Ingénieurs, sur la Flotte que le Duc de Beaufort, Amiral de France, conduisoit à Gigeri. Pendant cette expédition, qui ne fut pas heureuse, il envoya à la Cour plusieurs plans qui firent connoître son mérite. On lui donna ensuite de l'emploi du côté de Flandres. Monsieur de Vauban commençoit alors à met-

tre en œuvre la Science de bien fortifier les Places. Comme il connoissoit Monsieur Deshoulieres, il le fit préférer à tout autre. Il rendit de grands services pendant la campagne de 1667, aux siéges que fit le Roi : après quoi il eut la direction des Fortifications de Tournai, l'une des nouvelles conquêtes, & fut chargé avec Monsieur de Megrigni du soin de faire construire la Citadelle. La maniere dont il s'en acquitta, & le desir qu'on eut de le faire servir plus commodément dans ce pays, lui fit obtenir le 24 Décembre 1668, la Lieutenance de Roi de la Ville & Citadelle de Dourlens. Il eut aussi l'honneur d'être nommé dans plusieurs campagnes Aide-de-Camp du Roi. Après cette guerre, il fut Intendant des Ouvrages du Fort-Louis & de Belle-Isle. En 1671, on l'envoya à Bayonne, & il employa près de dix années aux Fortifications de Guyenne. On remarquera comme une preuve de sa capacité, que Messieurs Colbert & de Louvois, souvent opposés sur d'autres matieres, concouroient également à mettre ses talens en usage.

Madame Deshoulieres de son côté, dissipant ses ennuis avec les Muses, exerça son talent pour la Poësie sur tous les sujets qui se présenterent ; &, comme sa beauté lui faisoit adresser un grand nombre de Piéces galantes, elle y répondoit d'une maniere qui faisoit goûter ses Vers par les connois-

ſeurs. De ces premieres Poëſies, qu'elle négligeoit, & qui ſont perdues, pour la plûpart, celles qui nous reſtent, & qui lui donnerent alors le plus de réputation, furent le Sonnet en bouts rimés ſur l'Or, & deux Epîtres ſous le nom de ſon Chien, avec l'Apothéoſe du même animal, dont elle faiſoit le Cerbère du Parnaſſe. Ces Piéces furent inſérées dans le premier Tome du Mercure galant en 1672.

Ce fut environ dans le même-tems qu'on voulut l'aſſocier ainſi que quelques autres Dames, à la compagnie de Gens de Lettres, qui s'aſſembloient à l'Hôtel de Matignon, chez l'Abbé d'Aubignac. Le Public donnoit à cette aſſemblée le nom d'Académie : mais la mort de cet Abbé diſſipa l'établiſſement. Madame Deshoulieres avoit alors fixé ſa demeure à Paris, dont elle s'éloignoit cependant quelquefois pour des tems peu conſidérables. Elle fut à Lille, à Tournai & à Dourlens, paſſer pluſieurs mois auprès de ſon mari; elle alloit auſſi ſouvent à la campagne chez ſes amies.

En l'une de ſes parties il lui arriva quelque choſe de fort ſimple, mais qui mérite attention, en ce qu'il ſert de témoignage à la force de ſon eſprit & à ſa fermeté. Etant à vingt lieues de Paris, on lui dit qu'un Fantôme avoit coûtume de ſe promener toutes les nuits dans l'un des appartemens du Château ; & que, depuis bien du tems,

personne n'osoit y habiter. Comme elle n'étoit ni superstitieuse, ni crédule, elle eut la curiosité, quoique grosse alors ; de s'en convaincre par elle-même, & voulut absolument coucher dans cet appartement. L'aventure, outre son état, étoit assez téméraire & délicate à tenter pour une femme jeune aimable. Au milieu de la nuit elle entendit ouvrir sa porte. Elle parla ; mais le spectre ne lui répondit rien. Il marchoit pésamment, & s'avançoit en poussant des gémissemens. Une table qui étoit aux pieds du lit fut renversée, & les rideaux s'entrouvrirent avec bruit. Elle prêtoit à tout cela une oreille attentive. Un moment après le guéridon, qui étoit dans la ruelle, fut culbuté, & le Fantôme s'approcha d'elle. Elle, de son côté, peu troublée, allongeoit ses deux mains pour sentir s'il avoit une forme palpable. En tâtonnant ainsi, elle lui saisit les deux oreilles, sans qu'il y fit grand obstacle. Ces oreilles étoient longues & velues, & lui donnoient beaucoup à penser. Elle n'osoit retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât ; & pour ne point perdre le fruit de ses travaux, elle persista jusqu'à l'Aurore dans cette pénible attitude. Enfin au point du jour elle reconnut l'auteur de tant d'allarmes pour un gros chien assez pacifique, qui, n'aimant point à coucher à l'air, avoit coûtume de venir

chercher de l'abri dans ce lieu dont la ſerrure ne fermoit pas. Le lendemain elle railla de leurs frayeurs ſes hôtes , étonnés de ſa bravoure.

Le plus long de ſes voyages fut celui qu'elle fit en Dauphiné , pendant le ſéjour de Monſieur Deshoulieres en Guyenne. Elle y fut invitée par la Marquiſe de la Charce , & par Meſdemoiſelles de la Charce * &

REMARQUE.

* Mademoiſelle de la Charce eſt la célébre Philis de la Tour du Pin , qui , lors de l'irruption que le Duc de Savoie fit en Dauphiné dans l'année 1692 , monta à cheval , fit armer les Villages de ſon canton ſous les ordres de M. de Catinat , ſe mit à leur tête , livra pluſieurs petits combats dans les défilés des montagnes, & contribua plus que perſonne par ſa bravoure à faire ſortir les ennemis hors du Pays. Pendant que ſa mere exhortoit les Peuples de la Plaine à ſe maintenir dans le devoir , & que Mademoiſelle d'Urtis ſa ſœur faiſoit couper les cables des batteaux qui traverſoient la Durance , afin que les Piémontois ne s'en pûſſent emparer. Cette action ſinguliére fut recompenſée d'une Penſion , que le Roi accorda à Mademoiſelle de la Charce , avec le droit de faire mettre ſon Epée , ſes Piſtolets & le Blaſon de ſes Armes dans le Tréſor de Saint Denis , où ils ont reſté juſqu'à la mort de Louis XIV. On a depuis fait un Roman de l'Hiſtoire de cette Demoiſelle , dans lequel on lui feint des amours avec le Comte de Caprara : mais il eſt facile au Lecteur de juger de ces faits , & de voir que ceux qu'on vient de rapporter ſont les ſeuls véritables.

d'Urtis ses filles, qui étoient ses amies intimes. Elle partit de Paris au Printems de l'année 1672, & prit la route de Lion avec elles. Avant que d'entrer dans cette Ville, elles séjournerent dans la Forêt chez des personnes de Qualité de leur connoissance. La joie qui faisoit l'ame de cette société, & la proximité du Pays, les engagerent à faire une espece de pélerinage sur les bords du Lignon dans ces vallées délicieuses que M. d'Urfé a rendu si célébres ; & Madame Deshoulieres alla recueillir sur la tombe d'Astrée & de Céladon, ces sentimens tendres & délicats, que l'on a admirés si long-tems dans le récit de leur amour.

Ensuite on passa le Rhône ; & après avoir traversé le Dauphiné, elles arriverent dans les terres de la Maison de Charce, qui sont situées près de la Ville de Nyons. Ce fut dans ces lieux environnés de hautes montagnes, dont une partie sépare le Dauphiné d'avec la Provence, que Madame Deshoulieres s'arrêta près de trois ans. La vue de ces monts, qui conservent en toutes saisons les neiges & les glaces dont leurs sommets sont couverts, & qui sont accompagnés de vallées profondes, où tombent des torrens, & où l'on voit des précipices affreux, augmenta le goût qu'elle avoit naturellement pour la solitude, & pour tout ce qui tient du champêtre. La même curiosité qui l'avoit portée sur les bords du Lignon,

la

la conduit vers la Fontaine de Vaucluse, la Riviere de Sorgues & tous les beaux endroits qui environnent Avignon. Madame Deshoulieres visita ces lieux consacrés en quelque maniere par les Amours de Pétrarque & de Laure, & cette vue lui rappella tout ce qu'elle avoit vu de beau dans les Vers de ce grand Poëte. Elle mit depuis au jour dans une Épître à Mademoiselle de la Charce, ce qui lui étoit alors venu dans l'esprit sur une matiere aussi susceptible des ornemens de la Poësie.

Après cette absence elle revint à Paris au mois de Septembre 1674, à la satisfaction de ses amis, qui étoient en grand nombre, & distingués par la littérature ; entre autres Messieurs Conrart, Pelisson, Benserade, Charpentier, Perrault, les deux Corneille, Fléchier, Mascaron, les deux Tallemant, Quinault, Ménage, l'Abbé de Lavau, M. de la Monnoie, &c.

On peut joindre à ces beaux esprits un nombre de Seigneurs & de personnes illustres, qui aimoient les Lettres & estimoient les Ouvrages sortis de sa plume, comme le Duc de la Rochefoucault, Auteur des Réfléxions Morales ; le Duc de Montausier, le Duc de Saint Agnan, les Maréchaux de Vivonne & de Vauban ; le Duc de Nevers, le Comte de Bussy, si célébre par son esprit & par ses malheurs ; M. le Pelletier de Souzi,

& grand nombre d'autres avec qui elle étoit en commerce de lettres.

Cependant quelque agréable que dût lui paroître le séjour de Paris, où elle étoit si considérée, il lui resta toujours un attachement singulier pour les solitudes du Dauphiné, dont elle avouoit que l'idée inspiroit une sorte de charme à son ame. C'est apparemment ce qui l'engagea dans la suite à choisir ce Pays pour la retraite de deux de ses filles qui se firent Religieuses à Nyons. Elle en avoit, outre cela, une troisieme, qui a depuis été Mademoiselle Deshoulieres & un fils.

Elle trouva à son retour les esprits occupés à deux grandes disputes.

Le dessein d'élever à la gloire du Roi, un Arc de Triomphe qui n'a jamais été exécuté, donnoit matiere à l'une de ces contestations. A peine en eut-on formé le projet, qu'on songea à l'inscription qu'on y devoit mettre; & il s'agit aussi-tôt de sçavoir si elle seroit Latine ou Françoise.

L'Abbé de Bourzeis & le Pere Lucas, sçavant Jésuite, se rangerent au premier avis, dans l'idée que la Langue Latine avoit plus de précision, qu'elle étoit aussi plus expressive, & si répandue, qu'elle donnoit une espece d'immensité aux grandes actions que l'on célébroit.

Charpentier & l'Abbé Tallemant le jeune,

jaloux de la gloire de notre Langue, en entreprirent la défense, & soutinrent qu'elle ne le cédoit point en beauté à la Latine, dont l'usage en cette occasion eût établi la supériorité. Ils ajoutoient qu'un Arc de Triomphe étoit peu utile à la gloire de celui auquel on le consacroit, si ses louanges, au sein même de sa patrie, ne pouvoient pas être entendues de tout le monde.

Le Roi faisoit alors travailler à la Galerie de Versailles, & l'on avoit commencé à mettre les Inscriptions en Latin. Il les fit effacer pour y en substituer de Françoises, ce qui fut regardé comme une décision. Madame Deshoulieres, zèlée pour le progrès de sa Langue, en marqua sa joie à Monsieur Charpentier par une Balade qu'elle composa en son honneur.

La seconde question intéressa davantage Madame Deshoulieres. C'étoit la comparaison de Corneille & de Racine. Accoutumée dès sa jeunesse à regarder Corneille comme inimitable, elle sentit ses préjugés blessés, lorsque ce grand Poëte ayant cessé de travailler pour le Théâtre en 1675, les amis de Racine crurent ne le pas assez louer, s'ils ne donnoient la préférence à ses Ouvrages. Madame Deshoulieres s'éleva contre ce sentiment avec une vivacité singulière, & déclara hautement que Corneille n'avoit point d'égal. Elle avouoit que Racine avoit parfaitement réussi dans le style tendre & les

ſituations touchantes ; mais ne trouvant point dans ſes Tragédies ce ſublime & ce génie romain qui caractériſent Corneille, elle prétendit qu'ayant pris une route différente, il étoit en cela méme inférieur à ſon rival.

Sa perſévérance à ſoutenir cet avis alla ſi loin, qu'elle réſolut de faire tomber la premiere Piéce que Racine mettroit au jour. Il travailloit alors à ſa Phédre ; & Pradon, moins connu aujourd'hui par ſes Ouvrages que par la Satyre, compoſoit auſſi ſur le même ſujet. Cet Auteur, qui n'avoit d'autre reſſemblance avec Corneille, que d'être jaloux de la gloire de Racine, s'il eſt vrai que Corneille l'ait été, profita de l'intérêt que Madame Deshoulieres prenoit au premier de ces deux Poëtes. Il la trouva diſpoſée à lui rendre ſervice ; & elle lui promit ſon ſuffrage, qui pouvoit en entraîner beaucoup d'autres.

Les deux Phédres parurent en même-tems ſur différens Théâtres au commencement de l'année 1677. Par une fatalité qui doit imprimer de la crainte aux meilleurs Ecrivains, le ſuccès de celle de Pradon fut complet, & la Piéce de Racine n'en eut qu'un équivoque. Cependant Madame Deshoulieres, que la force de la vérité touchoit apparemment, ſentit que la brigue ne ſuffiſoit pas ; & comme il eſt facile de tourner les plus belles choſes en ridicule, elle répandit un Sonnet qui faiſoit la Parodie burleſque de la Phédre de Ra-

cine. On en ignora l'Auteur pendant quelque-tems. Les méprises de Racine & de ses amis à ce sujet, occasionnerent de grands troubles, dont on peut voir le détail dans les Notes sur les Epîtres de Despréaux. Néanmoins le nuage de la prévention se dissipa bien-tôt. La Tragédie de Racine a été mise au rang de ce que nous avons de plus parfait sur le Théâtre, & celle de Pradon est tombée dans l'oubli, malgré la protection de Madame Deshoulieres. Il seroit même difficile de justifier en cette occasion la bonté de son goût, s'il n'étoit d'ailleurs aussi prouvé, & si l'on ne sçavoit que la préoccupation a souvent entraîné dans de plus grandes erreurs.

Outre ces disputes, qui durerent assez long-tems, les plus petits sujets lui donnoient lieu d'exercer sa Muse. Elle avoit une Chatte nommée Grisette, laquelle, à ce que rapporte le Mercure Galant de ce tems-là, *méritoit d'être distinguée entre celles de son espece : car si elle ne raisonnoit pas, elle avoit au moins tant de marques de discernement que tout le monde l'admiroit. Des complimens qui furent faits en plaisantant à cette Chatte merveilleuse, de la part de Tata, Chat de la Marquise de Monglas*, lui donnerent lieu de faire plusieurs Piéces de Vers. Beaucoup de Poëtes écrivirent sur le même sujet. Nous ne lisons peut-être pas aujourd'hui ces bagatelles avec autant de plaisir, qu'elles en pro-

curerent dans le tems ; cependant elles firent une partie de l'amusement de la Cour & de la Ville pendant l'Automne de 1678 ; & les noms de Grisette & de Tata passeront peut-être à la postérité, comme celui du Moineau de Lesbie, du Perroquet de Corinne, & des autres Animaux célébrés par les Poëtes de l'antiquité. La même année, un de ses amis lui dédia un Livre de petites Histoires, sous le titre de Promenades de Livri.

On la pressoit depuis long-tems de faire imprimer elle-même ses Ouvrages, qui commençoient à être en assez grand nombre pour former un volume. Elle résista à cette demande, autant par la peine qu'elle auroit eue à rassembler ces Piéces fugitives, que par la crainte de ne les pas voir reçues aussi favorablement qu'à la premiere lecture, ayant rapport la plûpart à des événemens qui étoient déjà hors du souvenir du Public. Ses amis, pour l'y déterminer, obtinrent un privilège à son insçu le 19 Juin 1678. Cet empressement la fit enfin résoudre de donner ses Vers à l'impression. Mais elle voulut différer, pour des raisons qui furent approuvées. Elle desiroit faire un choix de ses Piéces. Elle avoit dessein d'écrire à la louange du Roi, qui, depuis la campagne de Hollande, étoit l'objet des veilles de la plûpart des Poëtes ; & elle comptoit rendre par-là ses Ouvrages plus intéressans. Outre cela, elle avoit résolu de composer pour le

Théâtre, qui étoit réduit à des Auteurs très-médiocres, depuis le silence où Corneille & Racine s'étoient condamnés.

Souvent on se laisse entraîner par le goût naturel, ou séduire par l'amour-propre. On abandonne les genres où l'on réussit le mieux, pour s'appliquer à d'autres auxquels nos talens sont disproportionnés. Madame Deshoulieres, qui avoit excellé dans les petites Piéces détachées, en voulut entreprendre de plus longue haleine. Elle commença d'abord un Opéra de Zoroastre & Sémiramis, & elle essaya dans la suite de faire une Comédie sous le titre des Eaux de Bourbon. Mais ensuite, n'étant pas contente vraisemblablement du plan qu'elle s'en étoit fait, elle les abandonna; & ils sont restés parmi ses papiers dans l'état le plus informe.

Elle se livra davantage à l'inclination qu'elle avoit pour le genre tragique, & composa deux Piéces. La premiere, intitulée *Genseric*, Roi des Vandales, étoit tirée du Roman d'Astrée. Elle fut jouée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne le 20 Janvier 1680. Le fameux Baron, qui y faisoit le principal rôle, a depuis assuré qu'elle eût jusqu'à quarante représentations. Cependant il s'en falloit bien que Genseric fût exempt de défauts. Il y a trop de Personnages dans cette Piéce, quelque embarras dans l'intrigue, & le dénouement n'est pas fort heureux. Quoiqu'on y puisse appercevoir de beaux endroits, il faut convenir que Mada-

me Deshoulieres eſt extrêmement éloignée de la grandeur des ſentimens de Corneille où elle aſpiroit. Auſſi la Piéce fut-elle critiquée ; & comme elle ne s'en étoit pas d'abord déclarée l'Auteur, ſans la connoître, on la traita de même qu'elle avoit traité Racine. Un inconnu compoſa le Sonnet ſuivant.

La jeune Eudoxe eſt une bonne enfant,
La vieille Eudoxe une grande diableſſe ;
Genſeric eſt un Roi fourbe & méchant,
Digne Héros d'une méchante Piéce.
Pour Traſimond, c'eſt un grand innocent ;
Et Sophronie envain pour lui s'empreſſe.
Huneric eſt un homme indifférent
Qui comme on veut & la prend & la laiſſe.
Sur tout cela le ſujet eſt traité,
Dieu ſçait comment. Auteur de Qualité,
Vous vous cachez en donnant cet ouvrage ;
C'eſt fort bien fait de ſe cacher ainſi :
Mais, pour agir en perſonne bien ſage,
Il nous falloit cacher la Piéce auſſi.

La ſeconde Tragédie de Madame Deshoulieres ſe nommoit *Jule Antoine*, & le ſujet en étoit pris dans le Roman de Cléopâtre de la Calprenede. Il y avoit à peu-près les mêmes vices que dans Genſeric, & l'on pouvoit remarquer dans l'une & dans l'autre Piéces, qu'accoutumée aux petits Vers, elle avoit peine à remplir les Alexandrins, & à les ſoutenir dans la nobleſſe qu'ils demandent.

Elle étoit un Juge ſévère de ſes propres

Ouvrages : ainſi ſes réflexions la dégoûterent du Théâtre. Elle conçut que ce genre contribueroit peu à ſa gloire ; & ne ſongeant plus à Jule Antoine, elle ſe borna à ſes Poëſies ordinaires.

La naiſſance du Duc de Bourgogne, Petit-Fils de Louis XIV. fut le premier événement public, qui lui parut digne d'être célébré. Elle fit une Idille à ce ſujet, qui fut très-bien reçue à la Cour, ſur-tout de la Dauphine Mere du jeune Prince, qui ayant des talens elle-même pour la Poëſie, ainſi que pour la Muſique, faiſoit grand cas de ceux de Madame Deshoulieres. Néanmoins, comme il eſt impoſſible de ne jamais donner de priſe à la Satyre, un Auteur fit l'Epigramme que voici :

Pour immortaliſer l'Enfant qui vient de naître,
Et qui gouvernera dans ſoixante ans peut-être,
La Deshoulieres a fait cent Vers tant mal que bien.
Que lui donnera-t'on pour un ſi long Ouvrage ?
Si j'en étois cru, ma foi, rien.
Pour immortaliſer & ſa Chatte & ſon Chien,
Elle en a fait bien davantage.

La plaiſanterie réuſſit, quoique déplacée ; parce que c'eſt le privilége de la malignité : mais l'Idylle n'y perdit aucun de ſes agrémens. Le *Fureteriana* attribue cette Epigramme à d'Heſnault ; ce qui paroît peu vraiſemblable. Une Piéce qui fit beaucoup de bruit,

fut la Balade qu'elle composa au mois de Janvier 1684, sur le changement de la Cour en fait de Galanterie, & qu'elle adressa par une Epître au Duc de Montausier. L'Opera d'Amadis venoit de paroître ; & réveillant le souvenir des Passions Romanesques, qui ne subsistent plus que dans les Livres de Chevalerie, il avoit excité la bile de Madame Deshoulieres contre son siécle. La cause opposée ne manqua pas de défenseurs. Il parut des réponses de la Fontaine, de Losme de Monchesnai, de Pavillon, attribuée au Marquis de la Fare, & sur-tout du Duc de Saint Agnan, contre lequel Madame Deshoulieres soutint une guerre Poëtique, jusqu'à ce que ce Seigneur voulut bien s'avouer vaincu. Elle reçut la même année des lauriers qui étoient dûs à sa réputation. L'Académie de Ricovrati de Padoue l'agrégea à son Corps par une délibération du 14 Septembre ; & le sçavant Charles Patin, l'un des membres de cette Compagnie, fut chargé de lui en donner avis. Il est aisé de concevoir avec quelle joie Madame Deshoulieres reçut la nouvelle d'une distinction si flatteuse.

Si ç'eût été de même la coûtume d'admettre les Femmes illustres dans l'Académie Françoise, ou qu'on eût voulu enfraindre en sa faveur des loix au-dessus desquelles on pouvoit la croire ; sa patrie auroit envié aux Italiens la gloire de lui décerner seule des honneurs,

On ſe contenta de lire pluſieurs de ſes Ouvrages dans les ſéances publiques, ce qui étoit une eſpece d'adoption, & un hommage rendu à ſes talens. L'Académie d'Arles fut moins ſcrupuleuſe; elle crut s'honorer en la choiſiſſant le 28 Mars 1689, pour remplir une de ſes places.

Elle compoſa dans le même-tems un Dialogue entre l'Amour & l'Ambition, dans le goût des Prologues d'Opéra. Cet Ouvrage devoit ſervir d'ouverture à pluſieurs Fêtes que le Roi avoit deſſein de donner pendant cet hiver à la Cour d'Angleterre réfugiée à Saint Germain; mais les Fêtes n'ayant pas eu lieu, la Piéce ne parut point.

Le Roi lui avoit accordé dès le commencement de l'année précédente 1688, une penſion de deux mille livres en reconnoiſſance des éloges qu'elle lui avoit donnés dans toutes les occaſions. Ce fut auſſi les premiers jours de la même année que parut le Recueil de ſes Poëſies. L'impreſſion & les ſoins qu'elle s'y étoit donnée depuis neuf ans & demi, n'en diminuerent point les beautés dans l'eſprit du Public. Elle y inſéra une Ode ſur la fondation de Saint Cyr & l'établiſſement des Cadets, qui venoit de remporter le Prix à l'Académie Françoiſe. Cette Ode avoit été compoſée par Mademoiſelle Deshoulieres, qui commençoit dès-lors à marcher ſur les traces de ſa mere, Comme il avoit couru plu-

ſieurs bruits à ce ſujet, & qu'on ſoupçoncoit Madame Deshoulieres d'avoir la meilleure part à cet Ouvrage, elle ſe crut obligée de proteſter publiquement qu'elle n'y en avoit eu d'autre que celle d'un ami que l'on conſulte. Ceux qui reconnoiſſoient ſa ſincérité, & les talens de Mademoiſelle Deshoulieres, n'eurent aucune peine à s'en laiſſer convaincre.

Ainſi partagée du côté de la gloire, & ce qu'elle avoit ſouffert du côté de la fortune étant en quelque ſorte réparé par la libéralité du Roi, elle paroiſſoit n'avoir plus rien à deſirer : mais ſa ſanté ſe trouvoit alors dans une ſituation périlleuſe. Elle avoit été attaquée dès 1682 d'une eſpece de cancer au ſein, qui lui cauſa de vives allarmes & à toute ſa famille. Le deſir qu'elle eut d'en être délivrée, la fit recourir à pluſieurs remédes qui ne ſervirent qu'à hâter ſes ſouffrances. Il paroît par ſes Vers, que dès l'année 1686, rien ne pouvoit ſurpaſſer la violence de ce qu'elle ſouffroit. Néanmoins, comme ſa conſtance étoit à l'épreuve de tout, elle ranima ſa piété, qui avoit toujours été ſolide, & ne changea point de caractère dans un état ſi triſte. Elle fréquentoit ſes amis & les célébroit à ſon ordinaire, ainſi que tous les événemens illuſtres. C'eſt même à ce tems que nous ſommes redevables d'une partie de ſes plus beaux Ouvrages. A peine ſon enjouement naturel étoit-il diminué. On en voit

toujours les mêmes traits briller dans ses Poësies. Lorsqu'elle se sentoit un peu moins de penchant à la gayeté, elle composoit ces Idilles tendres & languissantes qui semblent exprimer la position où elle étoit alors. Si ses maux la portoient, malgré elle, à des impressions de tristesse & à des souvenirs plus sérieux, elle produisoit ses réflexions morales, où son ame, épurée par la douleur, s'éleve aux plus grands objets.

Monsieur Deshoulieres s'étoit rapproché d'elle depuis quelques années, après avoir fini ses travaux de Guyenne ; & il étoit employé de nouveau dans les Villes de Flandres, ce qui lui donnoit souvent occasion de faire des voyages à Paris & à la Cour. Elle avoit, outre cela, ses deux freres avec elle qui lui étoient fort attachés, de même que ses anfans ; ensorte qu'elle jouissoit de toute la consolation qu'il lui étoit possible de recevoir. Mais elle perdit bien-tôt après l'Abbé de la Garde, & ensuite M. Deshoulieres, qui mourut à Paris le 3 Janvier 1693, dans sa soixante & douzième année. C'étoit un très-honnête homme, d'un commerce doux & aimable. Il y avoit quarante-deux ans que leur union avoit commencé ; & quoique moins âgée, elle n'eût pas cru lui survivre, Ses enfans renoncerent à la succession de leur pere, & elle n'avoit à prévoir qu'un avenir fort triste pour eux. Sa pension finissoit avec elle,

ce qui lui reſtoit de bien étoit peu de choſe. Ces penſées occaſionnerent les Vers allégoriques à ſes Brebis, qu'elle recommande aux bontés du Roi ſous le nom du Dieu Pan.

Au milieu de ces malheurs divers, &, malgré ſon âge, qu'on pouvoit nommer avancé, il paroîtroit difficile à croire qu'elle eût conſervé une partie de ſes charmes; c'eſt de quoi cependant il n'eſt pas poſſible de douter. Madame le Hay ſon amie, plus connue ſous le nom de Mademoiſelle Chéron, ſe fit un plaiſir de la peindre au mois de Novembre 1693; & c'eſt ſur ce portrait qui eſt eſtimé, qu'ont été gravées toutes les Eſtampes qu'on en a faites. Elle compoſa à ce ſujet les réflexions ſur l'envie immodérée de faire paſſer ſon nom à la poſtérité. On ſent que ce ſont ſes propres idées, qu'elle s'efforce de vaincre par des raiſonnemens ſolides. Il eût été difficile en effet que fourniſſant tant de matiere aux éloges, elle eût été exempte de quelques mouvemens de vanité.

Sur la fin de la même année, elle paraphraſa trois Pſeaumes qu'elle avoit commencés quelques-tems auparavant, & ce fut ſon dernier Ouvrage. Ses douleurs augmenterent ſi conſidérablement au commencement de Janvier 1694, que le bruit de ſa mort ſe répandit dans les Provinces; & l'Auteur du Mercure Galant ſe crut obligé d'en déſa-

buſer le public. Mais le mal étoit incurable ; elle ſe ſentoit mourir *imperceptiblement*, pour ſe ſervir de ſes termes , ſans ſe démentir de ſa conſtance & de ſa réſignation ; & , lorſqu'elle vit la mort s'approcher de plus près , elle demanda elle-même avec une égale liberté d'eſprit tous les ſecours de l'Egliſe. Ce fut dans ces ſentimens qu'elle ceſſa de vivre le 17 Février 1694 , après onze ans & demi de langueur. Elle fut inhumée le 19 du même mois dans l'Egliſe de Saint Roch.

Les Mémoires publics qui annoncerent ſa mort , & la plûpart de ceux qui depuis ont parlé d'elle , marquent qu'elle eſt morte à l'âge de 56 ans ; mais ils ſe ſont trompés ; elle étoit âgée d'un peu plus de ſoixante ans, à ce qu'on a ſçu des perſonnes qui prenoient intérêt à ſa mémoire.

Elle avoit un eſprit délicat , une mémoire prodigieuſe , de la pénétration , & un goût qui ne le cédoit point à l'étendue de ſon génie.

Ses Ouvrages peuvent être cités comme un modéle de la Poëſie naturelle & tendre. On les met au rang de ce que nous avons eu de mieux écrit , & de plus ſpirituellement penſé ſous le regne de Louis XIV. *On y admire* , dit l'Auteur du Parnaſſe François , *la beauté du Sens , les graces de l'Expreſſion , l'Harmonie & la diſpoſition des Rimes. Perſonne n'a mieux parlé de l'Amour & de la*

noble Galanterie ; perſonne n'a mieux traité la Morale , ni fait des réflexions plus juſtes ſur l'Eſprit humain. Auſſi ſon ſiécle l'avoit-il ſurnommée , comme Sapho , la dixieme Muſe , & la Calliope Françoiſe.

Elle joignit à ces titres ceux d'Amie généreuſe , d'Epouſe attachée à ſes devoirs , d'une des meilleures Sœurs , & ſur-tout de la plus tendre des Meres. Pour contrebalancer tant de belles qualités , on ne peut lui reprocher que quelques endroits , rares à la vérité , dans leſquels elle donne peut-être un peu trop de carriere à ſon enjouement , & qui ſont une foible tache à ſa gloire.

Son Fils lui ſurvécut peu , étant mort le 12 Août de la même année , à l'âge de vingt-ſept ans. Il ſe nommoit Jean - Alexandre de la Fon de Boiſguerin Deshoulieres , & étoit entré dans le Génie. Son peu de conduite avoit donné d'abord du chagrin à ſa famille ; mais comme le principe en étoit beaucoup d'eſprit & de vivacité , l'application avoit ſuccédé à ſes premiers écarts , & M. de Vauban commençoit à bien augurer de ſes diſpoſitions.

Mademoiſelle Deshoulieres renonça à la ſucceſſion de ſon frere , & ſe trouva ainſi ſeule Héritière du nom & des talens de ſa mere.

ANTOINETTE THERESE de la Fon de Boiſguerin Deshoulieres étoit née à Paris en 1662 , & avoit été élevée dans le ſein même de la Poëſie. Il eût été difficile qu'avec quelques

dispositions naturelles, elle n'y eût pas réussi elle-même. Outre sa mere, elle avoit pour maitres le grand Corneille, Charpentier, Benserade, & tous les gens de mérite qui fréquentoient Madame Deshoulieres.

Son esprit commença à se faire connoître par ses Lettres ; & Monsieur de Pointis lui ayant dédié en 1683 la Relation du Bombardement d'Alger, le Mercure Galant, qui rapporte cette particularité, ajoute qu'elle écrivoit en Prose aussi bien que Madame Deshoulieres écrivoit en Vers. La Préface qu'elle mit en 1695 à la tête des Ouvrages de sa Mere, en peut servir de preuve.

Ses premiers Vers eurent un honneur que beaucoup de Poëtes auroient desiré à la fin de leur carriere : & le Prix qu'ils remporterent à l'Académie, fut d'autant plus glorieux, que Monsieur de Fontenelle avoit travaillé sur le même sujet. Animée par les louanges qu'elle reçut à cette occasion, elle se livra à la Poësie. En 1688, elle composa un petit Opéra sur la mort de Cochon, Chien du Maréchal de Vivonne ; plaisanterie qui fut goûtée.

Son esprit étoit fait pour les Ouvrages qui demandent plus de délicatesse que d'élévation ; elle réussissoit sur-tout dans les Airs détachés & à peindre la Nature. Sa taille étoit très-médiocre, & elle n'avoit pas les perfections de sa Mere : mais ses yeux étoient vifs & gracieux. Elle plaisoit sans être belle.

La même vivacité influoit sur toute sa personne. Elle n'avoit rien de contraint dans ses manieres; & avec la solidité de la vertu, elle applanissoit l'austérité des dehors.

Un tel caractère étoit propre à lui donner des amis; aussi en eut-elle d'illustres en toute sorte d'états, & de fidélement attachés. Il y en eut même dont l'amitié se changea en passion; & il paroît que de ce nombre, Monsieur Caze ne lui fut pas indifférent. Les Vers qui nous restent de lui, & que Mademoiselle Deshoulieres a joints aux siens, font juger que, du côté de l'esprit, il étoit digne d'une conquête aussi belle. S'il l'étoit par sa naissance & par sa fortune, c'est ce qu'il n'a pas été possible de découvrir. On sçait seulement qu'il étoit dans le service, & qu'il fut tué en 1692.

Depuis ce tems les Poësies de Mademoiselle Deshoulieres, occupée auparavant à le chanter, ne sont plus remplies que de gémissemens sur le destin de Tircis; c'étoit le nom qu'elle lui avoit donné, en même-tems qu'elle s'étoit choisie celui d'Iris. Elle ne cachoit point une passion qui avoit la vertu pour fondement, ni des regrets qui prouvoient sa candeur & sa sensibilité. Il est même surprenant comment elle a pu les varier en tant de façons différentes.

Les années suivantes elle vit mourir son pere, sa mere, son frere & ses oncles. Tant de pertes réitérées & qui se suivirent de fort

près, l'accablerent de douleur : elle en paroît pénétrée dans les Piéces qu'elle composa sur ces sujets.

Ayant ainsi survécu seule à tout ce qu'elle avoit de plus cher, elle recueillit les plaintes dont le Parnasse retentit à la mort de Madame Deshoulieres, & les lauriers dont on couronna ses cendres. Le Roi lui accorda le 5 Mars 1694, une pension de trois cens livres, & une autre de pareille somme le 29 Août suivant. Elle ne dut peut-être alors ces gratifications qu'à la mémoire de sa mere ; mais on ne peut nier que son propre mérite ne lui ait attiré celle qu'elle obtint vingt ans après le 30 Janvier 1714, qui étoit semblable aux deux autres.

C'étoit, à peu de chose près les seuls biens qu'elle posséda ; elle se crut néanmoins obligée d'acquitter les dettes de sa famille, & même de ses oncles, quoiqu'elle eût renoncé à tous ces héritages, & que cette résolution dût beaucoup lui coûter, dans l'état où étoit sa fortune.

Elle fit imprimer en 1695 le second Tome des Œuvres de Madame Deshoulieres ; & elle y joignit les siennes, qu'elle reconnoissoit elle-même leur être fort inférieures. Ce fut elle qui fit graver par Van Schupen la belle Estampe de sa mere sur l'original de Mademoiselle Chéron. Les quatre Vers qu'on lit au bas, sont d'un nommé Longchêne.

Elle chargea quelques années après M. d'Audiffret, envoyé du Roi à Mantoue, de présenter ce Recueil à l'Académie de Ricovrati. Ces Sçavans ne jugerent pas qu'aucune autre pût mieux remplacer sa mere, & elle fut reçue le 9 Février 1699.

M. d'Audiffret étoit un Gentilhomme Provençal, né avec beaucoup d'esprit, mais peu de bien, & qui avoit eu de grandes obligations à Madame Deshoulieres. Il accompagna le Prince de Conti, lorsqu'il fut élu Roi de Pologne, & fut aussi envoyé à la Cour de Lorraine A son retour il fut proposé par des Amis communs de lui faire épouser Mademoiselle Deshoulieres, dont le mérite avoit paru le toucher avant ses voyages. La négociation réussit, & fut poussée si loin, que tout fut conclu pour le mariage, dont ils reçurent les complimens l'un & l'autre : mais ensuite, soit que M. d'Audiffret eût changé de sentiment à l'égard de Mademoiselle Deshoulieres, soit réflexions de la part de celle-ci sur la situation de sa santé, ils aimerent mieux en rester aux termes de l'amitié ; & la chose, après avoir été arrêtée pendant long-tems, n'eut point d'exécution.

Mademoiselle Deshoulieres avoit fait des Stances sur la Paix en 1697 ; & elle composa une Hymne sur le même sujet en 1703, lorsque la guerre étoit la plus allumée dans l'Europe. Elle adressa une Epître au Roi en

1714, pour lui demander son Histoire Métallique qui venoit de paroître, & qui finissoit alors à l'événement de Philippe V. au Trône d'Espagne. Ce sont les seules de ses Piéces ausquelles on puisse fixer quelque date, les autres étant dédiées à ses amis, sur des sujets qui n'en désignent aucune. Elle étoit en relation avec beaucoup de gens célèbres, parmi lesquels il ne faut pas oublier Messieurs Fléchier, Mascaron, l'Abbé de Vertot & M. de la Monnoie. M. de la Riviere, fameux par son procès avec le Comte de Bussi, dont il avoit épousé la fille, & qui auroit plus mérité d'être conne par son esprit, lui adressoit souvent des Epîtres galantes, dont il recevoit des réponses dignes d'elle & de celui qui se les attiroit.

Le plus considérables des Ouvrages qu'elle entreprit, fut un Opéra de Callirhoé, dont elle ne travailla que les deux premiers Actes. Elle eût été propre à ce genre, si elle s'y étoit adonnée: mais elle discontinua sa Piéce, ayant appris qu'un autre Poëte s'exerçoit sur le même sujet. En effet, elle vit paroître en 1712. l'Opéra de Callirhoé de M. Roi.

Mademoiselle Deshoulieres composa encore dans les dernieres années de sa vie une Invocation à Apollon sur la Régence du Duc d'Orléans, & un Adieu aux Muses à l'occasion du malheur où elle étoit réduite.

Son tempérament, qui avoit toujours été

très-délicat, l'avoit souvent empêchée de se livrer à l'étude ; & elle fut attaquée de très-bonne heure du même mal qui avoit fait périr sa mere. Il lui manquoit encore cette conformité. Après vingt ans de souffrances & de douleurs, elle mourut à Paris le 8 Août 1718, âgée de cinquante-six ans, & fut inhumée dans l'Eglise de Saint Roch, près de Madame Deshoulieres.

On peut dire qu'elle en étoit, en quelque sorte, un *diminutif*, & que la Nature avoit voulu par elle en retracer du moins une légère idée à la génération suivante.

EXTRAIT D'UNE LETTRE *de d'*HESNAULT A MADAME DESHOULIERES, *avant son Mariage.* 1649.

TOUT le monde vous admire, jeune Sapho ; mais personne ne s'avise de vous plaindre. Pour moi je vous plains du moins autant que je vous ai admiré. Les faveurs d'Apollon vous coûtent si cher, que je ne sçaurois croire qu'on soit sage quand on vous les envie.... Vous n'êtes pas un quart-d'heure le jour sans travailler.... Dites-moi, je vous prie, toute votre jeunesse se passera-

t-elle entre la Rime & la Raiſon ? N'êtes-vous point rebutée d'avoir ſi ſouvent la peine de les remettre bien enſemble ? & faut-il que pour les accorder, vous vous brouilliez avec l'Amour & le Plaiſir ? . . .

Que ſçavez-vous ſi quelque jour
Et la Haine & l'Envie
Ne troubleront point votre vie ?
A tout hazard, Sapho, muniſſez-vous d'amour.

Mais vous vous contentez peut-être de faire une grande proviſion de gloire, & vous croyez que vous ſerez par-là au comble de la félicité.

Le Renom, ce fameux Pipeur,
Vous fait, pour un peu de vapeur,
Renoncer pour jamais au plaiſir d'être aimée.
Ah! Sapho, conſultez-vous.
L'Amour eſt un bien ſi doux!
Moquez-vous de la renommée,
Un peu de feu vaut mieux que beaucoup de fumée..;
. . . .
Ce brillant des grandeurs, cet éclat du ſçavoir,
La gloire enfin a pris ſur vous tant de pouvoir,
Qu'elle exige de vous un tyrannique hommage,
Et dérobe aux plaiſirs le plus beau de votre âge.
Cependant pourroit-elle exciter un deſir,
Si l'on ne la croyoit elle-même un plaiſir ?
C'en eſt un, il eſt vrai, pour quelques ames vaines :
Mais, Hélas! c'en eſt un qui donne mille peines.
Il en eſt, ô Sapho, qui n'ont rien que de doux.
Si vous les connoiſſez, que ne les cherchez-vous?

S'ils vous ſont inconnus, vous manque-t-il un maître?
La Nature & l'Amour vous les feront connoître.
Ils vous rendront tous deux ſçavant en moins d'un jour.
Ecoutez donc, Sapho, la Nature & l'Amour....

Vous êtes plus faite pour gagner des cœurs que pour charmer des eſprits, & vous n'aurez jamais de plaiſirs plus touchans que quand vous vous donnerez aux choſes pour leſquelles vous êtes faite. La Poëſie doit être votre jeu, & l'Amour doit être votre exercice. Je vous en ai dit aſſez pour vous y faire penſer tout de bon. Mais ſi ce que je vous ai dit vous fait un jour envie de prendre un Amant, n'oubliez pas, Sapho, qu'il me reſte encore quelque choſe à vous dire.



PRÉFACE
DE MADAME DESHOULIERES.

1687.

Loin de remplir ici d'ennuyeux complimens.
Un inutile & long prélude ;
Sans crainte, sans inquiétude,
Je livre mes amusemens
A la Critique la plus rude.
Cette espece de fermeté
Ne vient point de la vanité
Que m'auroient pu donner les plus fameux suffrages ;
De plus justes raisons sont ma tranquillité.
Du tems qui détruit tout je crains peu les outrages ;
Le grand nom de Louis, *mêlé dans mes Ouvrages,*
Les conduira sans doute à l'Immortalité.



PRÉFACE
DE MADEMOISELLE DESHOULIERES,

En donnant le deuxiéme Volume des Poësies de sa Mere, & les siennes. 1695.

LE premier Volume que feue ma mere a donné de ses Ouvrages, a été si bien reçu, & on m'en demande un second avec tant d'empressement, que je croirois, en ne le donnant pas, ôter au Public le plaisir qu'il en attend, & à la mémoire de ma mere la gloire de ses suffrages.

Que ne m'est-il permis en cette occasion d'oublier pour quelques momens que je suis fille de Madame Deshoulieres! Charmée de la beauté de ses Ouvrages, & pleine d'admiration pour les rares qualités de son ame, je trouverois, en lui rendant justice, la seule consolation qui peut adoucir ma douleur.

J'oserois dire alors que les justes regrets que l'on donne à sa perte, & l'approbation dont le Roi a toujours honoré ses Ouvrages, ne me laisse point douter de cette flatteuse Immortalité qui doit placer le nom de ma mere au rang des personnes les plus illustres de son Sexe, & des plus fameux Poëtes dont les Ecrits ont passé jusqu'à nous.

J'avoue d'ailleurs que pénétrée des grands exemples qu'elle m'a donnés pendant tout le cours de sa vie, d'une solide piété & d'un attachement inviolable à tous ses devoirs, j'ai peine à m'empêcher de rendre

à sa mémoire les honneurs qui lui sont dûs. Ces sacrés caractères formés par le sang, & cimentés par l'éducation, soutenus par le devoir & par la reconnoissance, ne peuvent s'effacer : mais quand la vérité m'ordonne de parler, la bienséance m'oblige de me taire.

Je ne parlerai donc que du Recueil que j'ai fait des Piéces qui composent ce second Volume, dont quelques-unes auroient dû trouver leur place dans le premier, si elles n'avoient été égarées. Je les ai heureusement retrouvées du vivant même de ma mere ; &, comme dès sa plus tendre enfance, ses Ouvrages m'ont été précieux, je puis dire que j'ai secondé, par les soins que j'ai pris de les conserver, les conseils que ses amis lui donnoient de les faire imprimer.

Elle travailloit si peu dans la vue de faire passer son nom à la postérité, que quand elle avoit quelques Ouvrages, soit pour célébrer les glorieuses Conquêtes de Louis le Grand, soit simplement pour s'amuser, elle ne pensoit qu'à les finir avec la perfection qu'elle nous les a laissés, sans songer à les conserver.

Ce soin m'étoit réservé ; & je m'en acquitte avec toute l'exactitude & toute la douleur que produit une pareille occupation.

J'ajoute à tout ce qui a paru d'elle, trois Pseaumes qu'elle a paraphrasés, & qu'elle acheva, lorsqu'elle tomba malade pour la derniere fois après douze ans de langueur. Ses douleurs & sa patience augmenterent dans ces derniers momens ; & elle finit avec une soumission parfaite aux ordres du Ciel, une vie remplie de souffrances par une mort toute chrétienne.

Je donne ensuite plusieurs Piéces imparfaites qu'elle avoit commencées long-tems avant qu'elle eût travaillé aux Pseaumes ; le respect & la vénération que

j'ai pour tout ce qu'elle a fait, m'ont perſuadé que je devois encore au Public les fragmens & le badinage qui les ſuit.

On s'étonnera peut-être que j'oſe mettre le peu d'ouvrages que j'ai faits à la ſuite de ceux de ma mere. J'en connois toute la différence : mais quand je joins dans un même Volume mes Vers aux ſiens, je ne fais que ſuivre ſon intention : heureuſe de leur procurer par-là le ſeul moyen qu'ils ont de paſſer à la poſtérité !



TABLE

DES POESIES

Contenues dans ce premier Volume.

AIRS.

APOTHEOSE
de Gas Chien de Madame Deshoulieres.

BALADES.

CAPRICE.

CHANSONS.

DÉCLARATION.

DIALOGUE.

composé pour être chanté devant le Roi.

EGLOGUES.

ÉLEGIE.

ÉPIGRAMMES.

EPITRES,

Lettres, Billets, &c.

PORTRAITS,

SONNET sur la Phédre de Racine.

SONNETS en bouts rimés.

STANCES.



ŒUVRES



ŒUVRES
DE MADAME
DESHOULIERES.

PORTRAIT DE Mlle. DE VILENNE.

1658.

JE ne puis m'empêcher de faire la peinture
Du plus charmant objet qu'ait formé la nature ;
C'eſt la jeune Philis, dont les divins appas
Se ſont rendus fameux par cent mille trépas :
Je connois ſon eſprit, ſa beauté, ſon mérite ;
Sa taille n'eſt encor ni grande ni petite ;
Elle eſt libre, mignonne, & pleine d'agrément ;
Toute ſeule elle peut faire plus d'un amant ;
Ses cheveux ſont fort noirs ; ſont teint n'eſt pas de même,
Il eſt vif, délié ; ſa blancheur eſt extrême.
Son nez n'eſt pas mal fait ; mais que ſes yeux ſont beaux !
Qu'ils ſont fins ! qu'ils ſont doux ! & qu'ils cauſent de maux !
Ses yeux noirs & brillans où l'Amour prend ſes armes,

Font naître des desirs, & répandre des larmes.
Tant d'illustres amans que l'on voit en ces lieux,
Sont, chere Amarilis, l'ouvrage de ses yeux;
Sa bouche est d'un beau tour, elle est vive & charmante,
Par sa forme on connoît qu'elle est très-éloquente;
Elle a je ne sçai quoi qu'on ne peut exprimer
Qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher de l'aimer
Elle a de belles dents; le tour de son visage
Est si beau, qu'il n'est rien qui le soit davantage:
Elle a de l'embonpoint, comme il en faut avoir;
Sa gorge est blanche, pleine; & l'on ne sçauroit voir
En toute la nature une gorge plus belle;
Et ses bras & ses mains sont aussi dignes d'elle;
La fraîcheur de son teint, & sa vivacité,
Font bien voir que Philis a beaucoup de santé;
Elle a cet air galant qui sçait plaire, & qui donne
Un charme inexpliquable à toute sa personne.
Pour faire une conquête, & pour la conserver,
Elle a tout ce qu'il faut; & l'on doit avouer
Que sa gorge, ses bras, & sa taille admirable,
Sa bouche & ses beaux yeux, n'ont rien de comparable.
Son esprit tout divin répond à son beau corps;
Le ciel en le faisant épuisa ses trésors:
Ce n'est point un esprit qui n'a que l'apparence,
Le sien est éclairé d'une aimable science;
Il est grand, plein de feu, solide, égal & doux;
Il fait dans ces beaux lieux mille & mille jaloux.
La fierté lui sied bien; & pour comble de gloire,
Elle a du jugement & beaucoup de mémoire:
Ses billets sont galans; ils sont beaux, pleins d'esprit;
Elle parle du moins aussi bien qu'elle écrit:
Les vers tendres ont fort le bonheur de lui plaire;
Et, si je ne craignois de la mettre en colére,
Je dirais qu'elle en fait admirablement bien.
Elle n'a pas besoin qu'on lui traduise rien
De ce que nous avons du Tasse & de Virgile.
Cependant chaque jour cette admirable fille

Cache soigneusement tous ces dons précieux,
Qui lui rendent l'esprit aussi beau que les yeux:
Mais malgré tous ses soins, malgré sa modestie,
On en connoît toujours une bonne partie.
Un aimable enjouement, une douce langueur,
Mêlés également, font sa charmante humeur:
Son enjouement ravit; & même sa tristesse
Ne sert qu'à faire voir qu'elle a de la tendresse.
Si Philis l'employoit, ah! qu'elle aimeroit bien!
Mais, chere Amarilis, on n'y connoîtroit rien,
On ne sçauroit jamais le sujet de sa flamme,
Ses yeux garderoient bien le secret de son ame;
Et son cœur paroîtroit sévére & rigoureux,
Lorsqu'il seroit soumis à l'empire amoureux.

PORTRAIT DE M. DE LIGNIERES.

1658.

Puisque vous le voulez, je vais faire l'image
D'un aimable imposteur, d'un illustre volage,
Dont le cœur balançant sans pouvoir faire un choix,
Adore, pour le moins, trois beautés à la fois.
Il est droit, assez grand; & pourtant sur sa taille,
Quoiqu'on soit éloquent, on ne dit rien qui vaille.
Son teint est assez vif; & ses yeux enfoncés,
Et rouges par les bords, nous font connoître assez
Qu'il est accoutumé de répandre des larmes.
Cette occupation leur ôte bien des charmes;
Il leur en reste encore assez passablement;
Ils sont fins, ils sont doux; voilà leur agrément.
Sur tous les autres nez, son nez a l'avantage,
Et jamais un grand nez n'orna mieux un visage.
Sa bouche, à ce qu'on dit, ne manque point d'appas;
Elle a ce beau vermeil que tant d'autres n'ont pas:
La lévre de dessus est pourtant enfoncée,

L'autre par conféquent eft affez avancée ;
Elle eft d'une grandeur fort agréable ; & pour
Ses dents, hélas ! Iris, font deffus le retour.
Il dit que l'opiat, la guimauve & le refte,
Ont été pour fes dents un reméde funefte.
Mais c'eft trop demeurer fur ce chapitre-là,
J'ai bien d'autres beautés à vanter que cela.
Des cheveux longs & fins, où le Zéphir fe joue,
Ne valent-ils pas bien la peine qu'on les loue ?
Ils font d'un beau châtain ; & ces charmans cheveux
Sont, fans trop le flatter : l'objet de mille vœux ;
Ils terniffent l'éclat des plus belles perruques ;
Ils font toujours épais, & ne font point caduques ;
Au Louvre, au Cours, au Bal, & dans mille autres
lieux,
Ils font des mécontens, ils font des envieux.
Il paroît ingénu, bon & fans artifice :
Mais fon air eft trompeur ; il a de la malice,
Il aime la fatyre, & croit qu'il eft permis
De railler fortement de fes meilleurs amis,
D'aimer en divers lieux, de faire des promeffes,
De figner des contrats pour fourber fes maîtreffes.
Il fçait, en amitié, tromper de cent façons ;
Et fur ce beau fujet il feroit des leçons
A Théfée, à Pâris, au fugitif Enée ;
Et jamais fon amour ne paroît obftinée.
Quoique brufque, il eft doux ; & dans un entretien
Il n'eft pas de ces gens qui fe piquent pour rien.
En de certains momens fon efprit eft fuprême ;
Mais en d'autres il eft différent de lui-même :
On le voit inquiet, chagrin, morne, rêveur ;
En deux heures vingt fois il changera d'humeur :
Mais qu'il foit enjoué, qu'il foit mélancolique,
Il ne peut s'empêcher d'être toujours critique.
Pour l'efprit de Tirfis, il eft grand, il eft beau,
Sa vivacité plaît ; & fi, dans ce tableau,
Je dis qu'il fçait beaucoup, qu'il a peu de conftance ;

Qu'il eſt diſſimulé, qu'il a de l'éloquence,
Qu'il écrit bien en vers ſatyriques & doux,
Qu'il ſe croit beau garçon, qu'il eſt fin & jaloux,
Qu'il parle & qu'il écrit quatre ſortes de langues,
Qu'il eſt fort indiſcret, qu'il fait mal des harangues :
C'eſt que je ſçai bien l'art de peindre au naturel,
Et que je ne ſuis pas Madame de Mombel.
Dans le portrait qu'a fait cette nouvelle Muſe,
Tircis eſt fort flatté : mais, hélas ! je l'excuſe ;
Le Dieu qui fait aimer, peut être ſon vainqueur ;
Elle peint cet amant comme il eſt dans ſon cœur :
Mais on ne doit jamais croire pour la peinture
Cet enfant contre qui tant de monde murmure ;
Il eſt aveugle, Iris ; &, ſelon ſon déſir
Ce Dieu fait tous les jours des Portraits à plaiſir.
Il ne m'a jamais fait dire une menterie,
Et je ne gagne point de cœurs par flatterie ;
Je dis naïvement & le bien & le mal.
Tircis eſt fort galant, il eſt fort libéral,
Cette royale humeur en tous lieux l'accompagne
Elle a beaucoup paru dans toute la Brétagne.
Il donnoit en ces lieux des cadeaux, des bijoux,
Il déroboit des cœurs, il fâchoit des époux ;
Sa libéralité, ſon eſprit & ſa tête,
Firent dans ce pays bien plus d'une conquête ;
Mille jeunes beautés quitterent leur fierté,
Et firent des deſſeins deſſus ſa liberté.
On accabloit Tircis de faveurs & de plaintes,
On donnoit à ſon cœur de ſenſibles atteintes ;
Ces aimables Cloris approuvoient ſa langueur ;
Elles n'avoient pour lui ni mépris, ni rigueur ;
Pour arrêter Tircis, que par tout on engage,
Rien ne fut épargné, tout fut mis en uſage ;
Et l'on le preſſa tant, qu'avant un mois entier
On força cet amant de demander quartier.
Ce n'eſt pas ſeulement dans la ville de Rennes
Que d'aimables Cloris ont ſoulagé ſes peines ;

Trois ans ſont écoulés depuis qu'à Luxembourg
On vit pour lui la Mort triompher de l'Amour.
Tout Paris a bien ſçu cette tragique hiſtoire,
Et tout Paris a bien de la peine à la croire :
On m'a dit qu'elle eſt vraie, & je ne la croi pas.
Pour un volage amant ſe donner le trépas
Au plus beau de ſes ans, ô Dieux, quelle innocence !
Non, l'Amour ſur les cœurs n'a point tant de puiſ-
ſance.
Mais à propos de cœurs, je n'ai rien dit du ſien ;
Je lui ferois grand tort de le compter pour rien.
Qu'en dirai-je ? On n'a pas le tems de le connoître ;
Un objet ne l'a pas, qu'un autre en eſt le maître ;
Il forme cent deſſeins ſans les pouſſer à bout,
Et ce cœur inconſtant commence & manque tout.
Quoiqu'il s'aime beaucoup, ſon ame eſt généreuſe ;
A parler franchement, il ne l'a point peureuſe.
Quoique dans ſes écrits il ait raillé de Mars,
Comme un autre il iroit affronter le hazard ;
Et bien qu'il paſſe ici pour un héros paiſible,
Je ſoutiens qu'à l'honneur il n'eſt point inſenſible ;
Il aime les vaillans, & toutes les vertus.
Par des ſentiers ſecrets, des chemins peu battus,
Depuis aſſez long-tems Tircis cherche la gloire ;
Il a lû les Auteurs, il a bonne mémoire ;
Il les cite ſouvent aſſez mal à propos ;
Il eſt fort pareſſeux, il aime le repos ;
Il ne ſe peut paſſer d'avoir des amourettes ;
Sans avoir de l'amour, il conte des fleurettes :
C'eſt pourquoi l'on le voit ſi ſouvent dans ſes vers,
Blâmer mes cruautés, vouloir briſer ſes fers,
Recourir au trépas pour terminer ſes larmes,
Et ſe plaindre par-tout du pouvoir de mes charmes.
Voilà ce que Tirſis me répéte ſouvent ;
Mais, belle Iris, autant en emporte le vent.
A de ſi doux propos je ſuis accoutumée,
Ma tendreſſe n'en eſt point du tout allarmée ;

Mon cœur ne connoît point ce Dieu qu'on nomme
Amour ;
Et si, malgré mes soins, il le connoît un jour,
Ce doit être en faveur d'un amant plus fidéle.
Envain Tirsis me dit que je suis jeune & belle,
Que j'ai beaucoup d'esprit, qu'il meurt pour mes appas,
Tirsis est inconstant, & je ne le crains pas.
On le croit indévot ; mais quoi que l'on en die,
Je crois que dans le fond Tirsis n'est pas impie :
Quoiqu'il raille souvent des articles de foi,
Je croi qu'il est autant Catholique que moi.
Pour suivre aveuglément les conseils d'Epicure,
Et croire quelquefois un peu trop la nature ;
Pour vouloir se mêler de porter jugement
Sur tout ce que contient le Nouveau Testament,
On s'égare aisément du chemin de la grace ;
Tirsis y reviendra ; ce n'est que par grimace
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le sort ;
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

SONNET EN BOUTS RIMÉS

SUR L'OR. 1670.

CE métal précieux, cette fatale *pluie*,
Qui vainquit Danaé, pour vaincre *l'Univers* :
Par lui les grands secrets sont souvent *découverts*,
Et l'on ne répand point de larmes qu'il *n'essuie*.

Il semble que sans lui tout le bonheur nous *fuie*,
Les plus grandes cités deviennent des *déserts*,
Les lieux les plus charmans sont pour nous des *enfers*.
Enfin tout nous déplait, nous choque & nous *ennuie*.

Il faut, pour en avoir, ramper comme un *lézard* :
Pour les plus grands défauts, c'eſt un excellent *fard* ;
Il peut, en un moment, illuſtrer la *canaille*.

Il donne de l'eſprit au plus lourd *animal* :
Il peut forcer un mur, gagner une *bataille*.
Mais il ne fit jamais tant de bien que de *mal*.

LETTRE DE GAS,

Epagneul de Madame DESHOULIERES,

A M. LE COMTE DE L. T. 1671.

Pour vous marquer mon courroux,
J'ai mis la plume à la patte ;
Il eſt tems que contre vous
Toute ma colére éclate.
Vous m'avez rendu jaloux.
Entre nous autres Toutous,
Nous ſommes là-deſſus d'humeur fort délicate.
Pour ſe bien mettre avec nous,
Envain le blondin nous flatte,
Nous n'en ſommes pas plus doux.
Nous mordons juſqu'à l'époux.
Malgré ce naturel incommode & farouche,
Je vous écoutois ſans dépit
Louer de ma maîtreſſe & les yeux & la bouche.
Ne croyant ces douceurs qu'un ſimple jeu d'eſprit,
Sans m'oppoſer à rien, je dormois ſur ſon lit.
Si ce ſouvenir vous touche,
Ne ſongez plus à m'ôter
La place que je poſſéde.
Croyez-vous la mériter ?

Croyez-vous que je la céde ?
Sept fois l'aimable printems
A fait reverdir les champs :
Sept fois la triste froidure
En a chassé la verdure,
Depuis le bienheureux jour
Que je suis chien d'Amarille.
A ses pieds j'ai vû la Cour,
A ses pieds j'ai vû la Ville
Vainement brûler d'amour.
Seul j'ai sçu, par mon adresse,
Dans son insensible cœur
Faire naître la tendresse.
Ne troublez plus mon bonheur.
Quand, pour venger son honneur,
Le petit Dieu suborneur,
Qu'en tous lieux elle surmonte,
Décideroit à ma honte
Sur les droits que je prétens ;
Sçachez, notre illustre Comte,
Que j'ai de fort bonnes dents.

LETTRE DE GAS,

Epagneul de Madame DESHOULIERES,

A Courte-Oreille, Tournebroche de M.... 1672.

J'APPRENDS de tous côtés que malgré le destin
Qui vous a fait naître mâtin,
Vous chassez pourtout à merveille.
Ce grand liévre fut pris par le preux Courte-Oreille
(Disoit-on l'autre jour en ouvrant un pâté) ?
Du vin, du vin ; qu'à sa santé
Il soit vuidé mainte bouteille.

Lors le verre à la main votre los fut chanté,
Un blondin, deux Abbés, & plus d'une beauté,
S'en acquitterent avec zèle.
Foi d'Epagneul, j'en fais un rapport très-fidéle;
J'étois présent à tout, & voyois sans douleur
Toute l'estime & tout l'honneur
Dont votre chasse étoit suivie.
Auprès d'Amarillis, content de mon bonheur,
Rien ne pouvant me faire envie,
Je me déterminai dans cet heureux moment
A vous dire sans compliment,
Que vous avez bien fait de quitter la cuisine
Où vous étiez souvent battu.
J'estime infiniment ceux qui, par leur vertu,
Démentent leur basse origine.
Jamais l'honneur d'autrui ne m'a rendu jaloux.
Et malgré tant de différence
Que le ciel a mis entre nous,
Je veux bien faire connoissance,
Et lier commerce avec vous.
Devenons bons amis: abandonnez la broche;
Allez comme Epagneul, Chien courant ou Limier,
Par tout pays prendre gibier;
Ne craignez là-dessus ni plainte ni reproche;
Personne ne sait son métier.

AIR.

VENEZ petits oiseaux, c'est moi qui vous appelle;
Vous devez à mes soins vos plus tendres desirs:
Sans amour, la saison nouvelle
Seroit pour vous sans fleurs & sans plaisirs.

SECONDEZ mon ardeur extrême;

Je veux charmer un jeune cœur.
Chantez ; mais chantez le bonheur
D'être aimé quand on aime.

APOTHEOSE DE GAS MON CHIEN.

A IRIS. 1672.

PLus d'un bel esprit murmure
Contre mon illustre Chien.
Iris, ne sçavez-vous rien
De son heureuse avanture ?
Lorsque sur le double mont
Je cherchois de fleurs nouvelles
Pour en couronner le front
D'un Roi cent fois plus grand que le vainqueur d'Arbelles,
Mon téméraire chien marchoit dessus mes pas.
Il trouve en me suivant la source d'Hypocréne ;
Il faisoit chaud, il étoit las ;
Tout languissant de soif, il boit dans la fontaine.
Aussi-tôt les Auteurs, dont les bords sont remplis,
Firent retentir de leurs cris
La montagne à double croupe.
Par l'un d'eux mon chien est pris.
On détache un de la troupe
Pour avertir du fait le Dieu des beaux esprits.
A peine eut-on conté cette bizarre histoire,
Qu'Apollon s'écria (de son honneur jaloux) :
Un chien à l'audace de boire
En même fontaine que nous !
Alors prenant son arc d'yvoire,
Il alloit, pour venger sa gloire,
Percer mon chien de mille coups ;
Si, d'un air agréable & doux,

La badine Erato n'eût pris soin du coupable.
Puissant Dieu, lui dit-elle, hélas!
Pour ce pauvre Toutou devenez plus traitable;
Il vaut bien qu'on en fasse cas.
C'est l'illustre chien d'Amarille
Dont j'ai tant chanté les appas.
Ni le chien qui jappe là-bas,
Ni le chien dont l'Olympe brille,
En bon sens ne l'égalent pas;
Il démêle un sot de cent pas,
Le poursuit, l'aboie, & le pille.
Ah! Pour le repos de nos jours
Que n'avons-nous un tel secours
Contre un tas de grimauts dont Parnasse fourmille!
A ces mots d'Apollon le courroux s'appaisa.
Il demande mon Chien, commande qu'il s'avance,
Le trouva beau, le caressa:
Et malgré l'humble remontrance
De Messieurs les Auteurs, il l'immortalisa:
Je t'affranchis des loix de la sourde Déesse,
Dit-il à ce Chien précieux:
Demeure en ces aimables lieux
Dans une éternelle jeunesse,
Connoissant ta capacité,
Je commets à tes soins notre traquillité;
Au pieds du mont sacré je t'assigne une place.
Par le mérite faux garde d'être surpris;
Et quelque terrible menace,
Quelque priere qu'on te fasse,
Ne permets d'y monter qu'à mes seuls favoris.
Déchire à belles dents ceux dont la folle audace
De mes doctes chansons croient remporter le prix;
Et pour ces demi beaux esprits
Soit le Cerbere du Parnasse.
Ce discours prononcé, les neuf sçavantes Sœurs
De mon heureux Chien s'approcherent;
Et pour lui décerner les suprêmes honneurs,

Jusques aux bords du Styx dans leurs bras le porterent ;
Trois fois en marmotant dans ces eaux le plongerent.
Tout ce qu'il avoit de mortel
Demeura dans l'onde fatale ;
Et l'on vit d'une ardeur égale,
A ce Chien nouveau Dieu dresser plus d'un autel,
Qu'encense vainement l'audace & la cabale.
Fidéle aux ordres d'Apollon,
Nuit & jour du sacré vallon
Il interdit l'entrée aux faiseurs d'Acrostiches,
D'équivoques, de Vers obscurs,
De Vers rampans, & de Vers durs ;
A ces dons tous les hémistiches
Sont pleins de médisance, ou pleins de mots impurs.
Par ses soins on jouit du repos & de l'ombre
Nécessaires pour bien penser.
Les bons Auteurs sont en si petit nombre,
Qu'ils ne peuvent embarrasser.
Envain le vieux Lysis lui dit d'un ton superbe :
Je suis des amis de Malherbe,
Vous devez me laisser passer.
Envain dans l'ardeur qui l'emporte,
Le pétulant Albin, d'une voix vive & forte,
Allégue de vieux droits par le bon sens détruits.
O ! siécle ingrat, dit-il, tant d'ouvrages conduits
Comme l'eût pû faire Aristote,

. . . .

Ne me donnent que des douleurs !
Quelle étoile funeste à mon destin préside ?
Mais dois-je m'étonner de mes divers malheurs ?
C'est une bête qui décide
Dés bons & des mauvais Auteurs.
Aprés lui, l'ignorant Timandre
Vient tenter l'avanture, aidée du Dieu Bacchus ;

Et veux contre mon Chien gager deux mille écus
Qu'il arrivera quelque esclandre.

. . . .

EPITRE A M. MASCARON,

Evêque de TULLES, *& depuis d'*AGEN. 1672.

DEs bords du fameux Lignon
Le moyen de vous écrire !
L'air de ce pays inspire
Je ne sçai quoi de fripon,
Qui n'est pas propre à vous dire.
Depuis que feu Céladon,
Pour la précieuse Astrée,
L'ame de douleur outrée,
Mit ses jours à l'abandon ;
Amour résolut, dit-on,
Que l'air de cette contrée
Rendroit le plus fier dragon
Doux comme un petit mouton.
Depuis que j'y suis entrée
J'ai déjà changé de ton.
Je ne me meurs pas encore ;
Mais entre nous, j'ai bien peur
D'une inquiéte langueur
Qui me force à voir l'aurore.
J'ai par-tout l'esprit rêveur.
Un noir chagrin me dévore.
Un tel changement d'humeur
Me fait trembler pour mon cœur.
S'il alloit devenir tendre,
S'il formoit la moindre ardeur,
Il seroit bien-tôt en cendre.

Hélas ! Loin de badiner,
Loin d'être fourbe & volage
Comme veut le bel usage,
Il iroit s'abandonner,
En jeune cœur qui se pique
De sentiment héroïque,
A ces beaux engagemens
Qu'on trouve dans les Romans.
Oui, malgré ce qu'on pratique,
Il aimeroit à l'antique.
Ah ! Que de fâcheuses nuits,
Que de soupçons, que d'allarmes,
Que de chagrins, que d'ennuis,
Que de soupirs, que de larmes !
Il vaut mieux, si je le puis,
M'arracher à tous les charmes
Du beau séjour où je suis.
Sans consulter davantage,
Quittons ce fatal rivage :
Mais quittons-le sans retour,
Ce rivage où chaque jour,
Sans avoir eu part au crime,
Chaque cœur sert de victime
Aux vengeances de l'Amour.
Ici tout ce qui respire
Se plaint, languit & soupire.
Dans les forêts les oiseaux,
Dans les plaines le zéphire,
Les Bergers sous les ormeaux,
Les Nayades dans les eaux,
Tout sent l'amoureux martyre ;
Et tout sert, en nous parlant
Contre l'austère sagesse,
A mettre en goût de tendresse
Le cœur le plus indolent.
Vous, dont l'ame indifférente
Ne connoît aucun souci,

Pour l'avoir toujours contente,
Profitez de tout ceci;
Et quel eſpoir qui vous tente,
Ne venez jamais ici.

DÉCLARATION.

On n'a qu'à me trouver quelque berger fidéle,
Soumis, délicat, amoureux,
Qui, de peur d'aimer moins, refuſe d'être heureux,
Et je ne ſerai plus cruelle.

RONDEAU.

Taisez-vous, tendres mouvemens,
Laiſſez-moi pour quelques momens:
Tout mon cœur ne ſçauroit ſuffire
Aux tranſports que l'Amour m'inſpire
Pour le plus parfait des amans.
A quoi ſervent ces ſentimens?
Dans mes plus doux emportemens
Ma raiſon vient toujours me dire:
Taiſez-vous.

La cruelle depuis deux ans....
Mais, hélas! Quels redoublemens
Sens-je à mon amoureux martyre?
Mon Berger paroît, il ſoupire;
Le voici: Vains raiſonnemens,
Taiſez-vous.

MADRIGAL.

JE ne ſçaurois paſſer un jour
Sans me reſſouvenir du beau berger que j'aime :
Quand j'y penſe, un plaiſir extrême
Vient redoubler l'ardeur que j'ai pour ſon retour.
Triſte devoir, dont je n'oſe me plaindre,
A ce retour, hélas ! n'aurez-vous rien à craindre ?
Si, pour y penſer ſeulement,
Des plus tendres transports je ſens la violence ;
Quand je reverrai mon amant,
Que ne fera point ſa préſence !

A Mlle. DE LA CHARCE.

Pour la Fontaine de Vaucluſe. 1673.

QUAND vous me preſſez de chanter
Pour une fontaine fameuſe,
Vous avez oublié que je ſuis pareſſeuſe ;
Qu'un ſimple Madrigal pourroit m'épouvanter.
Qu'entre une ſanté languiſſante,
Et d'illuſtres amis par le ſort outragés,
Mes ſoins ſont toujours partagés.
Par plus d'une raiſon, devenez moins preſſante:
Daphné, vous ne ſçavez à quoi vous m'engagez.
Peut-être croyez-vous que toujours inſenſible,
Je décrirai dans mes vers,
Entre de hauts rochers dont l'aſpect eſt terrible,
Des prés toujours fleuris, des arbres toujours verds ;
Une ſource orgueilleuſe & pure,

Dont l'eau, ſur cent rochers divers,
D'une mouſſe verte couverts,
S'épanche, bouillonne, murmure;
Des agneaux bondiſſans ſur la tendre verdure,
Et de leurs conducteurs les ruſtiques concerts.
De ce fameux déſert la beauté ſurprenante,
Que la nature ſeule a pris ſoin de former,
Amuſoit autrefois mon ame indifférente.
Combien de fois, hélas! m'a-t-elle ſçu charmer!
Cet heureux tems n'eſt plus: languiſſante, atteinte
Je regarde indifféremment
Les plus brillantes eaux, la plus verte prairie;
Et du ſoin de ma bergerie
Je ne fais même plus mon divertiſſement.
Je paſſe tout le jour dans une rêverie,
Qu'on dit qui m'empoiſonnera.
A tout autre plaiſir, mon eſprit ſe refuſe;
Et ſi vous me forcez à parler de Vaucluſe,
Mon cœur tout ſeul en parlera.

Je laiſſerai conter de ſa ſource inconnue
Ce qu'elle a de prodigieux,
Sa fuite, ſon retour, & la vaſte étendue
Qu'arroſe ſon cours furieux.
Je ſuivrai le penchant de mon ame enflammée:
Je ne vous ferai voir dans ces aimables lieux
Que Laure tendrement aimée,
Et Pétrarque victorieux.

Aussi-bien de Vaucluſe ils ſont encor la gloire;
Le tems qui détruit tout reſpecte leurs plaiſirs:
Les ruiſſeaux, les rochers, les oiſeaux, les zéphirs,
Font tous les jours leur tendre hiſtoire.
Oui, cette vive ſource, en roulant ſur ces bords,
Semble nous raconter les tourmens, les tranſports
Que Pétrarque ſentoit pour la divine Laure.
Il exprima ſi bien ſa peine, ſon ardeur,

Que Laure, malgré sa rigueur,
L'écouta, plaignit sa langueur,
Et fit peut-être plus encore.

Dans cet antre profond, où, sans autres témoins
Que la Nayade & le Zéphire,
Laure sçut, par de tendres soins,
De l'amoureux Pétrarque adoucir le martyre;
Dans cet antre, où l'Amour tant de fois fut vainqueur,
Quelque fierté dont on se pique,
On sent élever dans son cœur
Ce trouble dangereux par qui l'amour s'explique,
Quand il allarme la pudeur.

Ce n'est pas seulement dans cet antre écarté
Qu'il reste de leurs feux une marque immortelle:
Ce fertile valon dont on a tant vanté
La solitude & la beauté,
Voit mille fois le jour, dans la saison nouvelle,
Les rossignols, les sereins, les pinçons,
Répéter sous son verd ombrage
Je ne sçai quel doux badinage
Dont ces heureux amans leur donnoient des leçons.

Leurs noms sur ces rochers peuvent encore se lire,
L'un avec l'autre est confondu;
Et l'ame à peine ne peut suffire
Aux tendres mouvemens que leur mêlange inspire.
Quel charme est ici répandu?
A nous faire imiter ces Amans tout conspire.
Par les soins de l'Amour leurs soupirs conservés,
Enflamment l'air qu'on y respire:
Et les cœurs qui se sont sauvés
De son impitoyable empire,
A ces déserts sont réservés.

Tout ce qu'a de charmant leur beauté naturelle,
Ne peuvent m'occuper un moment.
Les reſtes précieux d'une flamme ſi belle,
Font de mon jeune cœur le ſeul amuſement.
Ah! Qu'il m'entretient tendrement
Du bonheur de la belle Laure!
Et qu'à parler ſincérement,
Il ſeroit doux d'aimer, ſi l'on trouvoit encore
Un cœur comme le cœur de ſon illuſtre amant.

LES MOUTONS.

IDYLLE. 1674.

HÉLAS! Petits Moutons, que vous êtes heureux?
Vous paiſſez dans nos champs ſans ſouci, ſans allarmes.
Auſſi-tôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles deſirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour ſuit la nature;
Sans rèſſentir ſes maux, vous avez ſes plaiſirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'impoſture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne ſe rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raiſon pour partage;
Et vous en ignorez l'uſage.
Innocens animaux, n'en ſoyez point jaloux;
Ce n'eſt pas un grand avantage.
Cette fiére raiſon dont on fait tant de bruit,
Contre les paſſions n'eſt pas un sûr reméde.
Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à ſon aide,

Eſt tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuiſſante & ſévère,
Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien.
Sous la garde de votre chien,
Vous devez beaucoup moins redouter la colére
Des loups cruels & raviſſans,
Que ſous l'autorité d'une telle chimére
Nous ne devons craindre nos ſens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
Dans une douce oiſiveté ?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
Dans une heureuſe obſcurité,
Que d'avoir ſans tranquillité
Des richeſſes de la naiſſance,
De l'eſprit & de la beauté ?
Ces prétendus tréſors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent ſans ceſſe à des ſoins criminels :
Par eux plus d'un remors nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans ſonger qu'eux & nous paſſerons comme un ſonge:
Il n'eſt dans ce vaſte univers
Rien d'aſsûré, rien de ſolide ;
Des choſes ici bas la fortune décide
Selon ſes caprices divers :
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ſes coups.
Paiſſez, Moutons, paiſſez ſans régle & ſans ſcience,
Malgré la trompeuſe apparence,
Vous êtes plus heureux & plus ſages que nous.

SONNETS EN BOUTS RIMÉS.

POUR LE ROI.

POUR chanter un Héros, quittons le *flageolet* :
LOUIS céde au feul Roi qui fit le *décalogue* :
Par lui l'Aigle eft réduite au vol du *roitelet*,
Et fon nom eft trop grand pour la champêtre *églogue*.

LA chicane mourante au fond du *Châtelet*,
Lui feul aux autres Rois fervant de *pédagogue*.
Tous fes voifins forcés à garder le *mulet*,
L'héréfie enchaînée à fes pieds comme un *dogue*.

DE vices & d'erreurs fon État *écuré*,
Le calme a l'Univers par fes foins *procuré*,
Tout enfin met fa vie au-deffus des plus *belles*.

IL vient d'humilier l'orgueil de *l'Hellefpont* ;
A fes vaftes projets la fortune *répond*,
Et va lui préparer des victoires *nouvelles*.

CHANSON.

AH? que je fens d'inquiétude !
Que j'ai de mouvemens qui m'étoient inconnus !
Mes tranquilles plaifirs, qu'êtes-vous devenus ?
Je cherche envain la folitude.
D'où viennent ces chagrins, ces mortelles langueurs ?
Qu'eft-ce qui fait couler mes pleurs
Avec tant d'amertume & tant de violence ?

De tout ce que je fais mon cœur n'eſt point content.
Helas ! cruel amour que je mepriſe tant,
Ces maux ne ſont-ils point l'effet de ta vengeance ?

CHANSON.

POURQUOI me reprocher, Sylvandre,
Que je vous promets tout pour ne vous rien tenir ?
Hélas ! c'eſt moins à moi qu'à vous qu'il s'en faut prendre ;
Pour remplir vos déſirs, j'attens un moment tendre :
Que ne le faites-vous venir ?

IMITATION DE LA Ire. ODE D'HORACE.

Mæcenas, atavis.

A M. COLBERT, Miniſtre d'Etat, & Controlleur Général des Finances. 1675.

ILLUSTRE Protecteur des Filles de Mémoire,
Miniſtre vigilant, dont les ſoins précieux,
De l'auguſte LOUIS éterniſent la gloire ;
COLBERT, dont les travaux des ans victorieux,
De miracles divers enrichiront l'hiſtoire :
Vous, par qui l'on voit à la fois
Les beaux Arts rétablis, le Commerce, les Loix ;
Vous, dont la ſage prévoyance,
Au milieu de la guerre, entretient l'abondance
Dans les vaſtes Etats du plus vaillant des Rois :
Pour connoître des cœurs quelle eſt la différence,
Quittez pour un moment vos pénibles emplois.

COUVERT d'une noble poſſiere,

On voit un jeune audacieux
Triomphant d'une Cour entiere,
D'un ſuperbe tournoi ſortir victorieux.
Par les louanges qu'on lui donne
Il ſe croit au-deſſus des plus fameux guerriers;
Et le laurier qui le couronne
Eſt à ſon gré le plus beau des lauriers.

L'ESPOIR de parvenir aux dignités ſuprêmes
Rend eſclaves de la faveur.
Rien d'un ambitieux ne rebute le cœur :
Son repos, & ſes amis mêmes,
Sont des biens qu'il immole au ſoin de ſa grandeur.

EN cultivant les champs, le laboureur avare
D'une riche moiſſon flatte tout ſes déſirs :
Les autres paſſions, où la raiſon s'égare,
N'excitent dans ſon cœur ni douleurs, ni plaiſirs.

A PEINE échappé du naufrage,
Le nocher hazardeux remonte ſur la mer.
Durant les périls de l'orage
Effrayé de ſe voir en proie au flot amer,
Il regrete l'heureux rivage :
Mais dès-lors que de ſon trident
Neptune a, par trois fois, frappé l'onde irritée,
On voit le pilote imprudent,
Sans aucun ſouvenir des écueils ni du vent,
Emporté par l'eſpoir dont ſon ame eſt flattée,
S'expoſer comme auparavant.

GOUVERNE qui voudra cet immenſe univers;
Tout eſt indifférent dans la fureur bachique.
A l'ombrage des pampres verds,
Le bûveur dégagé de mille ſoins divers,
Au culte de Bacchus ſans réſerve s'applique;

Et

Et bravant du bon ſens le pouvoir tyrannique,
Il met ſa raiſon dans les fers.

Les affreux & ſanglans combats
Qui coûtent tant de pleurs aux amantes, aux meres,
Pour les guerriers ont des appas;
Et la gloire & l'honneur, ces fatales chimeres,
Leur font avec plaiſir affronter le trépas.

Pour les ſombres forêts le diligent chaſſeur
De Mars & de l'Amour néglige les conquêtes:
Il met le ſuprême bonheur
A forcer d'innocentes bêtes.
Soit que l'aſtre des cieux dans ſon rapide tour
Répande aux mortels ſa lumiere,
Soit que l'inégale courriere
Répare la perte du jour,
Jamais ſon ame forcenée
D'un tranquille ſommeil ne goûte les douceurs.
La pourſuite d'un cerf lui fait de l'hymenée
Mépriſer toutes les faveurs.

Colbert, il ſeroit impoſſible
De compter des humains les caprices divers.
Pour moi, de qui le cœur ne s'eſt trouvé ſenſible
Qu'à l'innocent plaiſir de bien faire des Vers,
Seule aux bords des ruiſſeaux je chante ſur ma lyre
Ou le Dieu des guerriers ou le Dieu des amans,
Et ne changerois pas pour le plus vaſte empire,
Ces doux amuſemens.

Pleine du beau feu qui m'anime,
Avant qu'un autre hiver ramene les glaçons,
Je chanterai Louis, ſage, actif, magnanime,
Et vainqueur malgré les ſaiſons.
Colbert, ſi vous daignez m'entendre,

Si, pour quelques momens, mes chants peuvent suspendre
Les chagrins que traîne après soi
Cette profonde politique
Où le bien de l'Etat sans cesse vous applique,
Quel sort plus glorieux pour moi!

MADRIGAL.

AGRÉABLE prairie, où j'aime à m'arrêter,
Comme vos fleurs, mes ennuis sont sans nombre.
Je voudrois vous les raconter:
Mais l'ardeur du soleil me force à vous quitter
Pour cette forêt sombre.
Hélas! je redoute ses feux,
Insensée, & je cherche un lieu qui m'en préserve,
Tandis que j'en conserve
Dans mon cœur de plus dangereux.

BALADE A M. CHARPENTIER,

Sur son Livre intitulé: *Défense de la Langue Françoise pour l'Inscription de l'Arc de Triomphe qui parut en 1676.*

FAMEUX Auteur, de tous auteurs le coq,
Toi, dont l'esprit agréable & fertile,
Des Latineurs a soutenu le choc,
Par un écrit dont sublime est le style,
Plus éloquent que ne fut feu Virgile;
Tu leur fais voir qu'on doit les mettre au croc;

Pour chaque trait tu leur en rends deux mille;
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Dans leurs discours & ab hac & ab hoc,
Ils ont crié qu'à Paris la grand'ville,
Où l'étranger est en proie à l'escroc,
Inscription Françoise est inutile.
Latinité moins seroit difficile,
Disent-ils tous, pour la Gent vuide-broc.
On prêche envain un si faux Evangile :
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

Du grand Louis, qui de taille & d'estoc,
De l'Univers fera son domicile,
Et dont le cœur s'ébranle moins qu'un roc,
Pourquoi les faits, par une erreur servile,
Mettre en Latin ? Non, non, troupe indocile,
D'Inscriptions nous allons faire troc.
Par toi, Damon, Pédans vont faire gile ;
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.

ENVOI.

Grands Sçavantas, nation incivile,
Dont Calepin est le seul ustencile,
Plus on ne veut ici de votre affroc.
François langage est or ; le vôtre argile,
Bon seulement pour gens qui portent froc.
Poursuis, Damon, ils n'ont plus d'autre asyle :
Quand tu combats, la victoire t'est hoc.



SONNET BURLESQUE.

Sur la Phédre de RACINE. Janv. 1677.

DANS un Fauteuil doré, Phédre tremblante & blême,
Dit des vers où d'abord personne n'entend rien ;
Sa nourrice lui fait un sermon fort chrétien
Contre l'affreux dessein d'attenter à soi-même.

HIPPOLYTE la hait presque autant qu'elle l'aime ;
Rien ne change son cœur ni son chaste maintien ;
La nourrice l'accuse, elle s'en punit bien ;
Théfée a pour son fils une rigueur extrème.

UNE grosse Aricie * au cuir rouge, aux crins blonds,
N'est-là que pour montrer deux énormes tetons,
Que, malgré sa froideur, Hippolyte idolâtre.

IL meurt enfin traîné par ses coursiers ingrats ;
Et Phédre, après avoir pris de la mort-aux-rats,
Vient, en se confessant, mourir sur le théâtre.

REMARQUE.

* La des Oeillets, bonne Actrice, mais peu jolie. *Ceux qui ont avancé ce fait, se sont trompé. Mlle. des Oeillets étoit morte en 1670. Ainsi ce n'est point celle qui joua le Rôle d'Aricie, ce fut MLL. Dennehaut, très-bonne Actrice, grasse, & très-jolie, qui le représenta. Voyez l'Histoire du Théâtre François, Tome XII. page 4. Note (a).*

AU ROI.

MADRIGAL.

HÉROS qui seul renferme en toi
Ce qui fait un grand homme , un bon maître , un grand Roi ;
Nos fronts sont couronnés tous deux des mêmes feuilles :
Mais dans le champ de Mars on sçait que tu les cueilles ,
Et moi dans le fameux vallon
Où des fastes sacrés qu'y conserve Apollon ,

Je veux de tes hauts faits remplir toutes les feuilles.
En dépit de l'envie , au regard de travers ,
Tu verras sans chagrin ton grand nom dans mes vers.
LOUIS , l'air dont tu les accueilles ,
Me flatte d'un bonheur si doux , si précieux.
Il est plus d'un endroit , pourvû que tu le veuilles ,
Par où je le sçaurai bien mieux.

LETTRE EN CHANSONS.

A M. DESHOULIERES. 1677.

Sur l'Air : *Nous sommes ici demi douzaine.*

LETTRES en chansons sont à la mode ;
Ce badinage m'accommode ,
Moi dont l'esprit est paresseux :
Trouvez donc bon qu'en chansonnettes ,
Qui ne seront que pour nous deux ,
Je vous écrive des sornettes.

Sur l'air : De *Landerirette.*

QUELS ſont vos divertiſſemens ?
Paſſez-vous de fort doux momens ?
Landerirette.
Je ne ſçai quoi me dit qu'oui,
Landeriri.

Sur l'air : *Ha ! Monſieur le Capitaine.*

CHEZ moi ce n'eſt pas de même ;
J'ai toujours quelque bobo :
Vous pouvez faire carême :
Chez moi ce n'eſt pas de même ;
Vous n'êtes chagrin, ni blême,
Vous faites fort bien dodo :
Chez moi ce n'eſt pas de même,
J'ai toujours quelque bobo.

Sur l'air : *Vit-on jamais Nymphe plus gentille.*

S'IL eſt vrai qu'un Maréchal de France,
Que LOUIS eſtime tant,
Vous ait fait pour moi quelque tendre avance ;
Lui que je croyois indifférent ;
Dûſſiez-vous être jaloux, je penſe
Que je payerai comptant.

Sur l'air : *Vive l'amour ſur la fougere.*

IL veut de moi des bagatelles ;
Il en aura,
Tant qu'il voudra,
Des plus nouvelles.
Je m'en vais quitter ma pareſſe,
Pour lui marquer mon reſpect, ma tendreſſe ;
Mais,
Si déformais,

Vous devenez jaloux,
Il faut s'en prendre à vous.

Sur l'air de : *Nos fâcheux Maris jaloux.*

M'ÉCRIRE de bonne foi,
L'estime qu'il a pour moi,
Quelle imprudence est la vôtre ?
Mais n'allez pas vous venger ;
Le danger,
A deux cens lieues l'un de l'autre,
Est fort léger.

Sur l'air d'une Bourée : *Nommer un Ange.*

CHANGERONS de thèse ;
De tels propos
N'ont rien qui plaise.
Un jeune Héros,
Que dès vôtre jeune âge
Vous servez si bien,
Sera pour vous, je gage,
Un plus doux entretien.

Autre Bourée, sur le chant de : *A ta santé.*

Depuis huit jours,
Tous les Amours
Reviennent habiter le Château de Versailles :
Sçavez-vous bien pourquoi ?
C'est qu'ils suivent le Roi.

Sur le chant de : *Le beau Berger Tirsis.*

APRÈS avoir soumis
Trois des plus fortes Villes,
Rendu de nos ennemis
Tous les projets inutiles,
Des plaisirs plus tranquilles
Peuvent être permis.

Sur l'air : *Quelqu'un a dit à ma belle.*

Nous verrons toute la terre
Assujettie à ses loix,
Pour l'amour ou pour la guerre.
Dès qu'il daigne faire un choix,
Un Dieu lui prête son tonnerre,
Un Dieu lui prête son carquois.

Sur l'air : *Des Pélerins.*

On voit sur ses pas
Son illustre frère
Tout brillant d'appas,
Au milieu des combats,
Affronter le trépas.
Montcassel
Le rend immortel ;
Mais, semblable au Dieu de Cythère,
Est-on propre à faire
Ces exploits inoüis
Qui vous ont réjouis ?
Rien n'est impossible pour plaire
Au fameux Louis.

Sur l'air : *Des Triolets.*

L'Hostel s'apprête à nous donner
Les vieilles Piéces de Corneille ;
Mais, ce qui va vous étonner,
L'Hôtel s'apprête à nous donner
Le fils de *la Fleur*, pour jouer
Nicoméde : O rare merveille !
L'Hôtel s'apprête à nous donner
Les vieilles Piéces de Corneille.

Sur l'air : *Depuis Janvier jusqu'en Avril.*

Je ne sçaurois vous dire rien,
Ni du Théâtre Italien,
Ni de celui de la Moliere ;
Ils sont, selon moi, but à but.
Et, pour gens à grand caractère,
Hors de l'Hôtel point de salut.

Sur l'air de : *Sommes-nous pas bienheureux.*

Je m'amuse trop long-tems
A vous parler du Theàtre ?
On voit bien que j'idolâtre
Tout ce qu'il a d'agrémens
Les bois, les prés, les fontaines,
Peuvent aussi me toucher ;
Mais depuis quelques semaines
Je ne sçaurois les chercher.

Sur l'air : *Daye Dandaye.*

J'ai perdu Messieurs mes chevaux :
C'étoient de vilains animaux ;
Il leur falloit toujours dire : Haye,
Daye dandaye.

Sur l'air de : *La jeune Iris sans cesse me fuit..*

Être à pied n'est pas le seul chagrin
Qui fait ma mélancolie ;
Je dors à peu-près comme un lutin,
Je m'allarme, je m'oublie,
Et, s'il faut vous l'avouer enfin,
J'aime jusqú'à la foïie.

Sur le chant de : *La Gaillarde.*

Revenez de l'étonnement
Où vous a dû mettre ce compliment ;

J'aime, il eſt vrai ; mais Dieu merci,
Une chatte fait mon ſouci.

Sur l'air : *Si l'amour ètoit yvrogne.*

De mon aimable Griſette
Le nom eſt déjà connu ;
Elle me rend inquiéte
Plus que je n'aurois voulu ;
Croyez-en la chanſonnette
Qui par le monde a couru.

Sur l'air de : *Si le péril eſt agréable.*

DESHOULIERES eſt toujours ingratte
Pour ceux que ſes beaux yeux ont pris ;
Et ſon cœur, comme une ſouris,
Eſt pris par une chatte.

Sur l'air : *Des Feuillantines.*

VOILA ce qu'un bel eſprit,
Par dépit,
Compoſa près de mon lit,
En voyant ma chatte griſe
Se rouler ſur ma chemiſe.

Sur l'air : *Peſte du Jérémie.*

LA friponne me baiſe,
Et ſe met dans mes draps ;
M'égratigne à ſon aiſe,
Comme on voit à mes bras ;
Par ſes joujoux je penſe
Adoucir une abſence
Dont je me plains tout bas.

Sur l'air : *Vous avez, belle Bregy.*

SI l'on oſoit aux époux
Ecrire d'un ſtyle doux,

Je poufferois des hélas ;
Mais aux chères précieufes,
Le bon air ne le veut pas.

Sur le chant de : *Je ne veux pas vous connoître.*

QUELQUE tendre qu'on puiffe être,
Dès-lors que le Sacrement
A décidé du peut-être ;
Comme par enchantement,
On voit bien-tôt difparoître
Et la maîtreffe & l'amant.

Sur le chant de : *Bûvons à nous quatre.*

L'AMOUR en ménage
Trouve peu d'appas ;
On ne le mitonne pas ;
Et de l'efclavage
Il eft bien-tôt las.

Sur le chant de : *Lorfque Philis à mes vœux eft contraire.*

J'AUROIS encor quelque chofe à vous dire
Sur les chagrins d'un Amour enchaîné ;
Je pourrois bien auffi vous faire rire
D'un pauvre Auteur toujours infortuné ;
De vos amis je devrois vous écrire ;
Mais j'apperçois qu'il eft midi fonné,
Et que je n'ai pas déjeûné.

Sarabande fur le chant de : *Mes yeux on vû l'adorable Climéne.*

DANS cet endroit je vous fuis, fans le mettre,
Tout ce qu'on eft à la fin d'une lettre.

Sur le chant de : *Durant que nous fommes.*

FAIT à ma toilette
Le feptiéme Juin,

Partageant avec Grifette
Et mon papier & mon foin.

RONDEAU. 1677.

LE bel efprit, au fiécle de Marot,
Des dons du ciel paffoit pour le gros lot;
Des grands Seigneurs il donnoit accointance,
Menoit par fois à noble jouiffance,
Et, qui plus eft, faifoit bouillir le pot.

Or eft paffé ce tems, où d'un bon mot,
Stance ou dixain, on payoit fon écot;
Plus n'en voyons qui prennent pour finance
Le bel efprit.

A prix d'argent, l'Auteur, comme le fot,
Boit fa chopine & mange fon gigot;
Heureux encor d'en avoir fuffifance.
Maints ont le chef plus rempli que la pance:
Dame ignorance a fait enfin capot
Le bel efprit.

CHANSON.

JE croyois que la colére
Avoit dégagé mon cœur:
Mais à la moindre douceur
J'ai bien connu le contraire.
Hélas! un fidéle amant
Se propofe vainement
De n'aimer plus ce qu'il aime!
S'il fe mutine aifément,
Il s'appaife tout de même.

RONDEAU. 1677.

Contre l'amour voulez-vous vous défendre?
Empêchez-vous & de voir & d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit.
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encore pour mettre un cœur en cendre.

Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre!
On lit envain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.

De la raison il ne faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont sçû que trop apprendre.
Qu'elle n'est rien dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit.
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

LES FLEURS.

IDYLLE. 1677.

Que votre éclat est peu durable,
Charmantes fleurs, honneurs de nos jardins!
Souvent un jour commence & finit vos destins,
Et le sort le plus favorable
Ne vous laisse briller que deux ou trois matins.
Ah! consolez-vous-en, Jonquilles, Tubereuses.
Vous vivez peu de jours, mais vous vivez heureuses.
Les médisans ni les jaloux
Ne gênent point l'innocente tendresse
Que le Printems fait naître entre Zéphire & vous.

Jamais trop de délicateſſe
Ne mêle d'amertume à vos plus doux plaiſirs.
Que pour d'autres que vous il pouſſe des ſoupirs ;
Que loin de vous il folatre ſans ceſſe ,
Vous ne reſſentez point la mortelle triſteſſe
Qui dévore les tendres cœurs ,
Lorſque pleins d'une ardeur extrême ,
On voit l'ingrat objet qu'on aime
Manquer d'empreſſément , ou s'engager ailleurs.
Pour plaire , vous n'avez ſeulement qu'à paroître.
Plus heureuſes que nous , ce n'eſt que le trépas
Qui vous fait perdre vos appas.
Plus heureuſes que nous , vous mourez pour renaître.
Triſtes réflexions , inutiles ſouhaits !
Quand une fois nous ceſſons d'être ,
Aimables fleurs , c'eſt pour jamais.
Un redoutable inſtant nous détruit ſans réſerve :
On ne voit au-delà qu'un obſcur avenir.
A peine de nos noms un léger ſouvenir
Parmi les hommes ſe conſerve.
Nous entrons pour toujours dans le profond repos
D'où nous a tiré la nature ,
Dans cette affreuſe nuit qui confond les héros
Avec le lâche & le parjure ,
Et dont les fiers deſtins , par de cruelles loix ,
Ne laiſſent ſortir qu'une fois.
Mais , hélas ! pour vouloir revivre,
La vie eſt-elle un bien ſi doux ?
Quand nous l'aimons tant , ſongeons-nous
De combien de chagrins ſa perte nous délivre ?
Elle n'eſt qu'un amas de craintes , de douleurs ,
De travaux , de ſoucis , de peines ;
Pour qui connoît les miſeres humaines ,
Mourir n'eſt pas le plus grand des malheurs :
Cependant , agréables fleurs ,
Par des liens honteux attachés à la vie ,
Elle fait ſeule tous nos ſoins ;

Et nous ne vous portons envie
Que pour où nous devons vous envier le moins.

LES OISEAUX.

IDYLLE 1678.

L'Air n'eſt plus obſcurci par des brouillards épais,
Les prés font éclater les couleurs les plus vives ;
Et dans leurs humides Palais
L'hiver ne retient plus les Nayades captives :
Les Bergers, accordant leur muſette à leur voix,
D'un pied léger foulent l'herbe naiſſante ;
Les troupeaux ne ſont plus ſous leurs ruſtiques toits :
Mille & mille oiſeaux à la fois,
Ranimant leur voix languiſſante,
Réveillent les échos endormis dans ces bois :
Où brilloient les glaçons, on voit naître les roſes.
Quel Dieu chaſſe l'horreur qui régnoit dans ces lieux ?
Quel Dieu les embellit ? Le plus petit des Dieux
Fait ſeul tant de métamorphoſes.
Il fournit au printems tout ce qu'il a d'appas.
Si l'Amour ne s'en mêloit pas,
On verroit périr toutes choſes.
Il eſt l'ame de l'univers,
Comme il triomphe des hivers
Qui déſolent nos champs par une rude guerre,
D'un cœur indifférent il bannit les froideurs.
L'indifférence eſt pour les cœurs,
Ce que l'hiver eſt pour la terre.
Que nous ſervent, hélas ! de ſi douces leçons ?
Tous les ans la nature envain les renouvelle ;
Loin de la croire, à peine nous naiſſons,
Qu'on nous apprend à combattre contre elle ;

Nous aimons mieux, par un bizarre choix,
Ingrats, esclaves que nous sommes,
Suivre ce qu'inventa le caprice des hommes,
Que d'obéir à nos premieres loix.
Que votre sort est différent du nôtre,
Petits oiseaux qui me charmez!
Voulez-vous aimer? Vous aimez.
Un lieu vous déplaît-il? Vous passez dans un autre.
On ne connoît chez vous ni vertu ni défauts:
Vous paroissez toujours sous le même plumage;
Et jamais dans les bois on n'a vû les corbeaux
Des rossignols emprunter le ramage.
Il n'est de sincére langage,
Il n'est de liberté que chez les animaux.
L'usage, le devoir, l'austére bienséance,
Tout exige de nous des droits dont je me plains;
Et tout enfin du cœur des perfides humains
Ne laisse voir que l'apparence.
Contre nos trahissons la nature en courroux,
Ne nous donne plus rien sans peine.
Nous cultivons les vergers & la plaine,
Tandis, petits oiseaux, qu'elle fait tout pour vous.
Les filets qu'on vous tend sont la seule infortune
Que vous avez à redouter:
Cette crainte nous est commune;
Sur notre liberté chacun veut attenter:
Par des dehors trompeurs on tâche à nous surprendre.
Hélas! pauvres petits oiseaux,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre:
Vivre dans la contrainte est le plus grand des maux.



ODE

A M. le Duc de la Rochefoucauld, Auteur des Réflexions Morales. 1678.

QUEL ſpectacle offre à ma vûe
L'état où vous paroiſſez ?
Ah ! que mon ame eſt émue,
Et que vous m'attendriſſez !
Mais d'où vient ce dur ſilence ?
Pourquoi porter la conſtance
Juſqu'à ne point ſoupirer ?
Victime d'un fol uſage,
Vous croyez que le vrai ſage
Doit ſouffrir ſans murmurer.

ON régne ſur la nature
Avec aſſez de ſuccès,
Quand on ſait que le murmure
Ne va point juſqu'à l'excès.
Je ris de ce fier Stoïque,
Qui, dans les tourmens, ſe pique
D'avoir un viſage égal ;
Qui, tandis qu'il en ſoupire,
A l'audace de nous dire :
La douleur n'eſt point un mal.

JE ſens que de la machine
Les inviſibles reſſorts,
Bien que l'ame ſoit divine,
L'uniſſent avec le corps.
A-t-elle quelque amertume ?
Le corps s'abbat, ſe conſume,
Et partage ſon ennui.

Aux douleurs eſt-il eſt proie ?
L'ame ne ſent plus de joie,
Et s'affoiblit avec lui.

Tels, dans les tranſports qu'inſpire
Cette agréable ſaiſon
Où le cœur a ſon empire
Aſſujettit la raiſon ;
Tels, dis-je, dans la jeuneſſe,
Pleins d'une vive tendreſſe
On voit deux parfaits amans,
Que la ſympathie aſſemble,
Faire & partager enſemble
Leurs plaiſirs & leurs tourmens.

Damon, dans tout ce qu'on nomme
Vulgairement un malheur,
On s'abuſe ; il n'eſt pour l'homme
De vrai mal que la douleur,
L'exil, l'obſcure naiſſance,
La ſervile dépendance,
Le mépris, l'oppreſſion,
La pauvreté qu'on déteſte,
Le trépas, & tout le reſte,
Sont des maux d'opinion.

Dans l'heureux ſiécle où ſans guide
On laiſſoit aller les mœurs,
L'homme n'étoit point avide
De richeſſes ni d'honneurs :
Il vivoit de fruits ſauvages
Dormoit ſous les frais ombrages,
Bûvoit dans un clair ruiſſeau,
Sans bien, ſans rang, ſans envie,
Comme il entroit à la vie
Il entroit dans le tombeau.

Ce penchant pour les délices,
Qui nous ſuit juſqu'au cercueil,
Eſt, ainſi que tous les vices,
L'ouvrage de notre orgueil.
Dans une douce retraite
Qu'avec plaiſir il s'eſt faite,
Le ſage eſt heureux ſans bien :
De quoi pourroit-il ſe plaindre,
Lui qui ne voit rien à craindre,
Et qui ne déſire rien?

Que ſur lui la foudre gronde
Que les fougueux aquilons
Sous ſa nef ouvrent de l'onde
Les gouffres les plus profonds;
Qu'un tranchant acier s'apprête
A faire tomber ſa tête;
Rien ne le peut émouvoir :
Il eſt toujours impaſſible
Sous quelque forme terrible
Que la mort ſe faſſe voir.

Mais qu'intrépide il affronte,
Tant qu'il voudra, cet inſtant
Qui n'eſt rien, & qu'à leur honte
Tous les hommes craignent tant;
Une douleur, qui ne céde
Au tems non plus qu'au reméde,
Triomphe de ſon repos :
Il ſoupire en ce rencontre,
Et, malgré ſa force, il montre
L'homme à travers le Héros.

Vous qui marchez ſur ces traces,
Vous que les cieux ennemis,
A de ſi longues diſgraces,
Ont injuſtement ſoumis;

Quittez ces dures contraintes,
Adouciſſez par des plaintes
De vos maux la cruauté :
Songez qu'inſenſible aux vôtres.
On vous croira pour les autres
Peu de ſenſibilité.

Pour le divorce qu'aménent
Ces contraſtes douloureux,
Où les élémens reprennent
Tout ce qu'on a reçû d'eux ;
Réſervez ce front tranquille :
C'eſt là qu'il eſt inutile
De ſe plaindre de ſes maux ;
C'eſt là que l'orgueil ſuccombe ;
C'eſt là que le maſque tombe
Qui couvroit tous nos défauts.

Oui, ſoyez alors plus ferme
Que ces vulguaires Humains,
Qui, près de leur dernier terme,
De vaines terreurs ſont pleins.
En ſage, que rien n'offenſe,
Livrez-vous ſans réſiſtance
A d'inévitables traits ;
Et d'une démarche égale,
Paſſez cette onde fatale
Qu'on ne repaſſe jamais.

Tout ce qu'on a vû de Sages
Aux plus renommés climats,
Ont cherché dans tous les âges
Ce que c'eſt que le trépas.
Envain ces eſprits ſublimes
Sondent de profonds abîmes
Pour nous entretenir :
Pas un ſeul dans leur grand nombre

N'a pû percer la nuit ſombre
Qui nous cache l'avenir.

Plein d'une auſtère ſageſſe,
L'un fait de ſçavants efforts
Pour établir que ſans ceſſe
Les ames changent de corps.
L'autre, oſant donner atteinte
A la ſalutaire crainte
Qu'on a du divin courroux,
Nous aſſûre que la vie
De rien ne ſera ſuivie,
Et que tout meurt avec nous.

Le plus fort de ces grands maitres
Se ſert de tout ſon eſprit
A ſoutenir que des êtres
La ſeule forme périt;
Que le corps ſe décompoſe:
Qu'il ſe fait de chaque choſe
Des arrangemens divers;
Et que toujours la matiere
Infinie, active, entiere,
Circule dans l'univers.

D'autres croyent qu'au Tartare,
Et qu'aux champs Eliſiens
Un juſte arrêt nous prépare
De grands maux ou de grand biens:
Mais quand notre ame éclairée
Ne ſeroit pas aſſûrée
Que c'eſt la le bon parti,
L'amour propre feroit ſuivre
Une loi qui nous delivre
Du ſort d'être anéanti.

D'autres... Mais à quoi m'engage

Le ſoin de vous conſoler ?
Il eſt un certain langage
Que je ne dois point parler :
Par une aveugle manie
On borne notre génie
A ſuivre un triſte devoir ;
On veut qu'aux erreurs ſujettes
La nature nous ait faites
Pour plaire, & non pour ſçavoir.

FINISSONS donc un ouvrrge
Ecrit pour vous ſeulement,
Pour vous, Damon, de notre âge
La gloire & l'étonnement ;
Pour vous, ſur qui l'éloquence
A répandu dès l'enfance
Ses tréſors à pleines mains,
Pour vous, de qui la ſageſſe
Paſſe celle dont la Gréce
Donna l'exemple aux Romains.

CHANSON.

REVENEZ, charmante verdure,
Faites régner l'ombrage & l'Amour dans nos bois.
A quoi s'amuſe la nature ?
Tout eſt encor glacé dans le plus beau des mois.
Si je viens vous preſſer de couvrir ce bocage,
Ce n'eſt que pour cacher aux regards des jaloux
Les pleurs que je répands pour un berger volage.
Ah ! je n'aurai jamais d'autre beſoin de vous.

EPITRE DE TATA,

Chat de Mme. la MARQUISE DE MONTGLAS,

A GRISETTE,

Chatte de Mme. DESHOULIERES. *Octobre* 1678.

J'AI reçu votre compliment.
Vous vous exprimez noblement ;
Et je vois bien dans vos manieres
Que vous méprisez les gouttieres.
Que je vous trouve d'agrémens !
Jamais Chatte ne fut si belle ;
Jamais Chatte ne me plus tant,
Pas même la Chatte fidelle
Que j'aimois uniquement.
Quand vous m'offrez votre tendresse ;
Me parlez-vous de bonne foi ?
Se peut-il que l'on s'intéresse
Pour un malheureux comme moi ?
Hélas ! que n'êtes-vous sincère !
Que vous me verriez amoureux !
Mais je me forme une chimère,
Puis-je être aimé ? puis-je être heureux !
Vous dirai-je ma peine extrême ?
Je suis réduit à l'amitié,
Depuis qu'un jaloux sans pitié
M'a surpris aimant ce qu'il aime.
Epargnez-moi le récit douloureux
De ma honte & de sa vengeance.
Plaignez mon destin rigoureux ;
Plaindre les maux d'un malheureux,
Les soulage plus qu'on ne pense.

Ainſi je n'ai plus de plaiſirs ;
Indigne d'être à vous, belle & tendre Griſette,
Je ſens plus que jamais la perte que j'ai faite
En perdant mes deſirs ;
Perte d'autant plus déplorable,
Qu'elle eſt irréparable.

RÉPONSE DE GRISETTE A TATA.

COMMENT oſez-vous me conter
Les pertes que vous avez faites ?
En amour c'eſt mal débuter ;
Et je ne ſçai que moi qui voulût écouter
Un pareil conteur de fleurettes.
Ha ! fy (diroient nonchalemment
Un tas de Chattes précieuſes)
Fy, mes chères, d'un tel amant.
Car, ſi j'oſe, Tata, vous parler librement,
Chattes aux airs panchés ſont les plus amoureuſes.
Malheur chez elles aux Matous
Auſſi diſgraciés que vous
Pour moi qu'un heureux ſort fit naître tendre & ſage,
Je vous quitte aiſément des ſolides plaiſirs ;
Faiſons de notre amour un plus galant uſage :
Il eſt un charmant badinage
Qui ne tarit jamais la ſource des deſirs.
Je renonce pour vous à toutes les gouttiéres,
Où (ſoit dit en paſſant) je n'ai jamais été.
Je ſuis de ces Minettes fiéres
Qui donnent aux grands airs, aux galantes manieres.
Hélas ! ce fut par-là que mon cœur fut tenté,
Quand j'appris ce qu'avoit conté
De vos appas, de votre adreſſe
Votre incomparable Maîtreſſe.

Depuis

Depuis ce dangereux moment,
Pleine de vous autant qu'on le peut être,
Je fis dessein de vous faire connoitre,
Par un doucereux compliment,
L'Amour que dans mon cœur ce récit a fait naitre.
Vous m'avez confirmé par d'agréables vers,
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos talens divers.
Malgré votre juste tristesse,
On y voit, cher Tata, briller un air galant.
Les miens répondront mal à leur délicatesse;
Ecrire bien, n'est pas notre talent.
Il est rare, dit-on, parmi les hommes même.
Mais de quoi vais-je m'allarmer?
Mais y verrez que je vous aime:
C'est assez pour qui sçait aimer.

BLONDIN,

Chat des Jacobins de la rue Saint Honoré,

A SA VOISINE GRISETTE,

Sur les Rimes de la Pièce précédente.

JE ne veux point vous en conter.
Dans le grand fracas que vous faites,
Je n'ai pas de quoi débuter
Assez bien pour vous plaire, & me faire écouter
Des Chattes comme vous friandes de fleurettes.
Vous jouez avec moi, mais c'est nonchalemment;
Vos heures vous sont précieuses:
Il vous faut bien un autre amant.
Vous miaulez, dit-on, trop librement
Après les faveurs amoureuses;
Enfin, vos voisins les Matous
Sont un peu trop sobres pour vous.

Envain vous affectez dans vos vers un air sage :
Ce n'est pas en rimant qu'on renonce aux plaisirs :
C'est en ne mettant plus ses plaisirs en usage ;
C'est en quittant le badinage ,
Sans en conserver les désirs.
On se perd bien souvent sans courir les gouttiéres.
Oui , dans ces lieux d'honneur vous n'avez point été ;
Vous suivez en ce point les prudes & les fiéres :
Mais de tant de Matous de toutes les manieres ,
Qu'on vous cherche avec soin , votre cœur est tenté ;
C'est-là ce qui vous gâte , à ce qu'on m'a conté ,
Et que vous déguisez avec assez d'adresse.
Imitez , imitez votre illustre maîtresse ,
Qui n'aima jamais un moment.
A son cœur noble & grand , autant qu'un cœur peut l'être ,
L'Amour n'ose espérer de se faire connoître.
Vous lui ferez pour moi ce compliment.
Pour captiver les cœurs , le Ciel qui la fit naître ,
Lui donna le talent de la prose & des vers.
Elle a mille charmes divers ;
Une tendre langueur , une aimable tristesse ,
N'ôte rien dans ses yeux d'un air fin & galant :
Rien ne peut échapper à sa délicatesse.
Le bel esprit n'est pas son seul talent ;
Elle est la complaisance , elle est la bonté même :
Mais il ne faut pas l'allarmer.
La louange & l'éclat ne sont pas ce qu'elle aime.
Bienheureux le Matou qu'elle voudroit aimer.

DOM GRIS,

Chat de Madame la Ducheſſe de BETHUNE,

A GRISETTE.

GRISETTE, ſçavez-vous qui vous parle d'amour,
Qui vous cherche depuis un jour ?
C'eſt un Chat accompli, plus beau qu'un Chat d'Eſpagne,
Un Chat qu'inceſſamment la fortune accompagne,
Qui ſe fait admirer des Chattes de la Cour.
Voilà ce qu'il vous faut ; non pas ce Chat ſauvage,
Ce Tata, qui languit au milieu des plaiſirs,
Qui ne ſçauroit, au plus, aller qu'au badinage,
Qui ne pourroit jamais contenter vos deſirs,
Et qui mourroit de faim ſur un tas de fromage.
Ce n'eſt pas, après tout, qu'il ne puiſſe amuſer,
Qu'il ne ſoit propre à quelque choſe ;
Comme de feu Bertaut on pourroit en uſer :
Mais qu'en ſi beau chemin votre Amour ſe repoſe,
Quoi que vous en diſiez, on ne vous croira pas.
Pour vous croire une Chatte à ſi maigres ébats,
Sur quoi voulez-vous qu'on ſe fonde ?
Sur vos peu de beſoins? Vous vous moquez du monde.
A d'autres, c'eſt trop loin pouſſer le précieux.
Ce n'eſt pas avec moi qu'il faut qu'on diſſimule.
Auſſi-bien avez-vous des yeux
A détromper le plus crédule.
Gardez pour ces jeunes Chattons
Qui ne vont encor qu'à tâton,
D'une fauſſe vertu le ruſé préambule ;
Ne tournez point en ridicule
Ces ah ſy, ces airs nonchalans
Qui cachent quelquefois des déſirs violents.

Loin de les condamner, je blâme les manieres
Des Chattes qui d'abord nous disent miaou.
Depuis que pour la Cour j'ai quitté les gouttieres,
Je méprise beaucoup un procédé si fou.
Tout Matou que je suis, j'ai l'ame délicate,
Je veux qu'en certain tems on donne de la patte,
Et je n'aimerois pas qu'on me sautât au cou :
Mais de faire la Chatte-mite,
D'affecter comme vous un minois sérieux,
Tandis que nous sçavons qu'Amour vous sollicite ;
Et qu'à de certains Chats vous faites les doux yeux ;
Je vous le dis tout net, Grisette, j'aime mieux
Une folle qu'une hypocrite.
Mettez-vous avec moi dessus un autre pié,
Si vous voulez long-tems garder votre conquête.
Je suis un coureur de clapié.
Chat qui prend des lapins ne passe pas pour bête.
Adieu jusqu'au premier sabbat :
C'est-là que j attendrai réponse à cette lettre,
Et que vous connoîttez si je livre combat,
Que je sçai plus tenir que je ne sçai promettre.

MITTIN,

Chat de Mademoiselle BOCQUET,

A GRISETTE.

GRISETTE, vous faites du bruit,
Non de ce bruit que font durant la nuit
Les Minettes trop amoureuses :
C'est un bruit que la gloire suit,
Et que font en tout tems les Chattes précieuses.
Ce bruit est venu jusqu'à moi,
Il a troublé ma solitude :

Je vivois libre, exempt de l'amoureuse loi,
Et je sens de l'inquiétude.
Il me revient de tous côtés,
Que vous avez cent rares qualités.
On dit que vous avez le regard doux & tendre,
Et que, pour en faire comprendre
La charmante douceur & le brillant éclat,
Vous n'avez pas des yeux de Chat.
On dit que la nature adroite & bienfaisante
Vous a fait de sa main une robe luisante,
D'un petit gris beaucoup plus fin
Que le petit gris de lapin :
Que vous sçavez, avec cent tours d'adresse,
Chasser les plus fâcheux ennuis,
Faire des jours heureux & d'agréables nuits
A votre sçavante maîtresse.
On vous voit quelquefois, d'un manége léger,
Sauter, bondir & voltiger ;
Et quelquefois, en galante Minette,
Vous dresser sur vos pieds pour atteindre au miroir,
Prendre plaisir à vous y voir,
Y consulter vos traits en illustre coquette,
Et Chatte d'importance, & non pas en Grisette.
Vous n'avez rien de brutal & de bas.
On ne vous vît jamais souiller vos pattes
Innocentes & délicates
Du sang des souris & des rats.
En Amour vous avez les plus belles manieres ;
Vous n'allez point, par des cris scandaleux,
Promener sur les toits la honte de vos feux,
Ni vous livrer aux Matous des gouttieres.
Par un tendre miaulement
Vous expliquez votre tourment ;
Et vous sçavez si bien, dans l'ardeur qui vous presse,
Toucher votre illustre Maîtresse,
Qu'elle prend soin de vos plaisirs,
Et d'un digne galant régale vos desirs.

J'en pourrois dire davantage
Sur le bruit qu'on fait tous les jours
De vos charmans appas de vos tendres Amours.
On n'en dit que trop, dont j'enrage.
J'enrage de bon cœur, Grisette, quand je voi
Tant d'appas, tant d'Amour, qui ne sont pas pour moi.
Je sens que le bruit que vous faites
Allume dans mon cœur des passions secretes ;
Que dans tout le pays des plus tendres Matous
Nulle autre n'allume que vous.
Mais il est tems enfin de mettre en évidence
Et mes talens & mes exploits.
Ma solitude & mon silence
M'ont ôté jusqu'ici l'honneur de votre choix.
Il faut vous faire ma peinture,
Vous dire que je suis un Chat des mieux appris.
C'est trop languir dans une vie obscure ;
Et comme enfin la nuit tous chats sont gris,
Il faut mettre au jour ma figure.
J'ai la mine assez haute, & l'air fort glorieux :
Tant d'éclat brille dans mes yeux,
Qu'on prend mes ardentes prunelles
Pour des astres ou des chandelles.
Je ne suis point sujet aux fâcheux accidens
Où tombent les Chats imprudens.
Ma conduite n'a rien de brutal, de sauvage,
Et je ne fis jamais aucun mauvais usage
De mes griffes ni de mes dents.
Quoique mon sérieux marque trop de sagesse,
Et me donne tout l'air d'un sevère Docteur,
Quand il faut plaire à ma Maîtresse,
Je suis badin, je suis flatteur :
Je la baise, je la carresse,
Et la plus enjouée & brillante jeunesse
L'est bien moins que ma belle humeur.
Sçavez-vous de quel air discret & raisonnable
J'ai ma part dans un bon repas ?

J'appuie adroitement ma patte ſur le bras
De ceux qui ſont aſſis à table :
Si leur faim eſt inexorable
Ma faim ne ſe rebute pas ;
Et, d'un air toujours agréable,
Je tire du moins charitable
Les morceaux les plus délicats
Qu'à la fin il me tend d'une main libérale. *
Enfin, quoique je ſois un Chat des mieux nourris,
Je chaſſe d'une ardeur qui n'eut jamais d'égale :
Nul Matou mieux que moi ne chaſſe dans Paris ;
Et je prétens qu'un jour mon Amour vous régale
D'un hécatombe de ſouris.

REGNAULT,

Chat des A...... A GRISETTE.

JE ne tournerai point ma cervelle à l'envers
Pour vous dépeindre ici ma figure parfaite :
Mais c'eſt pour vous parler de mes exploits divers,
Qu'avec tant de Matous je m'érige en Poëte.
Un autre en doux jargon vanteroit ſa défaite :
Mais moi, qui jour & nuit mets des Chattes aux fers,
N'en déplaiſe aux Matous, je vous apprens, Griſette,
Que je fais des Chattons mieux qu'ils ne font des vers.

REMARQUE.

* Ce Vers & le ſuivant ont viſiblement été eſtropiés dans les précédentes Editions. On a crû devoir les reſtituer au ſens de Madame Deshoulieres, ſans prétendre la corriger.

RÉPONSE DE TATA A GRISETTE.

GRISETTE, avec raiſon, je ſuis charmé de vous :
Vous avez de l'eſprit plus que tous les Matous ;
Jamais, à ce qu'on dit, Chatte ne fut mieux faite :
Mais, ceci ſoit dit entre nous,
N'êtes-vous point un peu coquette ?
Vous pouvez l'avouer ſans paroître indiſcrette :
Le mal n'eſt pas grand en effet ;
Et, s'il faut tout dire, Griſette,
Moi-même, franchement, je ſuis un peu coquet,
Malgré la perte que j'ai faite.
On peut bien ſans Amour écrire galemment,
Quand on a, comme vous, tant de belles lumieres :
Mais, croyez-moi, pour parler ſçavamment,
Sur-tout en certaines matieres,
Il faut avoir fréquenté les gouttieres.
On ne devient pas habile autrement.

APRÈS tout, c'eſt une foibleſſe
A nous de n'oſer coquetter :
Sur ce point pourquoi nous flatter ?
Les Matous coquettent ſans ceſſe ;
C'eſt-là leur vrai talent : à quoi bon le cacher ?
Il n'eſt point de Chatte Lucrece,
Et l'on ne vit jamais de prudes en notre eſpece :
Cela ſoit dit ſans vous fâcher.

COQUETTONS, cherchons à nous plaire,
Puiſque le ſort le veut ainſi.
En un mot, aimons-nous, nous ne ſçaurions mieux faire :
Vous avez de l'eſprit, j'en ai ſans doute auſſi ;
Je crois que je ſuis votre affaire.

Avec moi, votre honneur ne court aucun danger ;
C'eſt un malheur dont quelquefois j'enrage,
Et c'eſt pour vous, Griſette, un petit avantage :
Car, s'il eſt vrai que vous ſoyez ſi ſage,
Je n'aurois pû vous engager.
Ah ! vous m'entendez bien : mais changeons de langage,
Je pourrois vous déſobliger.

Eh bien, ma chere Griſette,
Etabliſſons un commerce entre nous,
Foi de Matou, vous ſerez ſatisfaite
Des reſpects que j'aurai pour vous.

RÉPONSE DE GRISETTE A TATA.

Lorsque j'abandonne pour vous
De charmans, de tendres Matous ;
Quant je penſe établir une amitié parfaite,
(Car c'eſt tout ce qu'on peut établir entre nous)
Pourquoi m'appellez-vous coquette ?
La réprimande eſt indiſcrette
D'une bizarre humeur elle paroît l'effet.
Eſt-ce ſur le nom de Griſette
Que vous me ſoupçonnez d'avoir le cœur coquet ?
Mon nom ne convient pas à l'air dont je ſuis faite.

Quoi ! pour écrire galamment,
Pour avoir dans l'eſprit quelques vives lumieres,
Falloit-il aſſûrer qu'on ne peut ſçavamment
Parler ſur certaines matieres,
Sans avoir couru les gouttieres ?
Chats connoiſſeurs en jugent autrement.

Mais quand même on auroit quelque douce foibleſſe,

Eſt-ce avec vous, hélas! qu'on voudroit coquetter?
Vous aimez trop à vous flatter.
Il eſt têms que votre erreur ceſſe.
Elle m'outrage enfin: pourquoi vous le cacher?
S'il n'eſt point de Chatte Lucrece,
Il n'eſt point de Tarquin, Tata, de votre eſpece,
Cela ſoit dit ſans vous fâcher.

Quand un Chat comme vous ſe propoſe de plaire.
Il devroit en uſer ainſi;
Des jaloux ſoupçons ſe défaire,
Et de ſes airs grondeurs auſſi:
Sans cela, Tata, point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre en danger
D'entendre tous les jours dire: Morbleu! j'enrage.
Il n'en faudroit pas davantage
Pour me rebuter d'être ſage.
Et ſouvent par dépit on ſe peut engager
A quelque bagatelle au-delà du langage.
Ceci ſoit dit encor ſans vous déſobliger.

Adieu, Tata: foi de Griſette,
Mais de Griſette comme nous,
Je ne ſuis pas plus ſatisfaite
De votre lettre que de vous.

GRISETTE,

A M. le Maréchal Duc de VIVONNE, qui faiſoit ſemblant de croire que Mm. DESHOULIERES avoit fait un mauvais Rondeau qui couroit le monde.

EPITRE.

De ma Maîtreſſe aujourd'hui
J'ai reçu mille rudeſſes,

Elle de qui mes careſſes
Soulageoient toujours l'ennui;
Triſte de ma deſtinée,
Seule en un coin j'ai rêvé
Toute cette après-dînée
A ce qui l'a chagrinée,
Et ce ſoir je l'ai trouvé.
Sans qu'elle m'ait apperçûe,
J'ai ſauté deſſus ſon lit.
Ecoutez bien le récit
De l'état où je l'ai vûe:
Tantôt elle pâliſſoit,
Tantôt elle rougiſſoit,
Parloit ſans être entendue
Comme une femme éperdue,
Et ſouvent vous maudiſſoit.
Ah! diſoit-elle en colére,
Quel ſort au mien eſt égal!
Et quoi donc! ce Maréchal
Dont l'eſtime m'eſt ſi chere,
Peut penſer que j'écris mal?
Mes Vers ne lui plaiſent guére.
On doit ſe tenir pour dit,
Que les Vers ſont ſur l'eſprit
Une impreſſion légère,
Quand des ouvrages qu'on lit
On s'abuſe au caractère.
Si je tenois l'animal,
Auteur du Rondeau fatal
Dont le Maréchal m'accuſe,
Je lui ferois, foi de Muſe....
Dans ce bel endroit les pleurs,
Que de ſi juſtes doleurs
A grands flots lui font répandre,
Interrompirent le cours
De ce terrible diſcours.
Et moi vîte de deſcendre,

A desseín de m'en aller,
En Chatte fidelle & tendre ;
Brusquement vous quereller.
Ah ! que ne puis-je vous dire
Tout ce que la rage inspire
Contre de tels attentats !
Mais, par malheur, bien écrire
N'est pas le talent des Chats.
Finissons donc cette Lettre ;
Tâchons seulement d'y mettre
Que le zêle ardent & prompt
Que je sens pour ma Maîtresse,
A son chagrin m'intéresse
Jusqu'à venger son affront.
Soit, Seigneur, que de ma patte
Je me serve comme Chatte ;
Ou comme les hommes font :
N'allez pas, d'un air de mépris,
Négliger de répondre à ma mauvaise lettre.
Vous n'êtes pas, Seigneur, le seul à qui j'écris,
Et qui daigne avec moi quelquefois se commetre.
Les bêtes, comme moi, valent les beaux esprits :
D'elles on peut se promettre.
Vous le verrez, Seigneur, si jamais vous allez
Triompher sur les flots sallés.
Alors, bien loin d'être contente
De répandre en tous lieux votre gloire présente,
Je sçaurai rappeller les périlleux endroits
Où cent lauriers cueillis parerent votre tête ;
Et je vous forcerai d'avouer qu'une bête,
Qui d'Amarille est le foible & le choix,
Pour célébrer une conquête,
Entre nous, vaut bien quelquefois
Certains Messieurs, dont par prudence
Je ne dis pas ce que je pense.

ÉPITRE DE COCHON,

Chien de M. le Maréchal de VIVONNE.]

A GRISETTE.

EH quoi ! Grifette, a-t-on pû croire
Notre efprit affez de travers,
Pour penfer que de méchans Vers
Soient fortis de votre écritoire ?
Vous connoiffez, ma foi, bien mal
Mon gros crevé de Maréchal.
Votre injufte foupçon avec raifon nous pique :
De votre Amarillis nous fçavons les talens,
Et que la plus mordante & févére critique
Ne lui pourra jamais faire fentir fes dents.
Votre injufte foupçon nous tue :
Mon Maître en étoit offenfé,
Et fon ame jamais n'en feroit revenue,
Si votre patte n'eût tracé
L'Epître qu'il a reçûe.
Vos Vers diffipent fes ennuis :
Depuis qu'il les a lus, il rit, il caufe, il chante ;
Pour me les réciter, il me cherche où je fuis ;
Il paffe fur mon dos une main careffante.
Il m'a paru toujours depuis
L'efprit libre & l'ame contente.
Je n'en fuis point furpris, & je fuis enchanté
D'avoir entendu les merveilles
Que de Grifette il m'a conté.
Il fis jadis fa cour à vos pareilles
Avec affiduité :
Et laiffant-là Cloris, Amarante & Sylvie,
De Grifette en Grifette il a paffé fa vie,

Même aux dépens de sa santé.
Ah! qu'il me seroit doux,
Ma chere Grisette, ma mie,
D'établir promptement un commerce avec vous,
Pour voir bien-tôt entre nous ...
Notre vieille haine amortie!
Que de Matoux
Seront jaloux,
Si nous forçons les loix de notre antipathie!
Vivons heureux, aimons-nous,
Grisette,
Vivons heureux, aimons-nous:
Dans quelque gouttière secrette
J'irai miauler avec vous:
Vivons heureux, aimons-nous,
Grisette,
Vivons heureux, aimons-nous.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

C'Est prendre assez bien ses mesures,
De venir conter ses raisons
Après avoir fait des injures.
S'il étoit pour les chiens des Petites-Maisons,
Vous mériteriez bien d'en essuyer la honte
Avec vos propos obligeans.
Ce n'est donc rien, à votre compte,
Que de fâcher bêtes & gens?
Mais peut-être un espoir vous flatte:
Fondé sur le déréglement
Qui dans les mœurs du siécle éclate,
Vous pensez par un compliment
Pouvoir devenir mon amant,
Quoique vous soyez Chien, & quoique je sois Chatte;
Vous vous abusez lourdement.

Quand du chien dont l'Olympe brille,
Quand du chien qui jappe là-bas,
Vous auriez en vous seul rassemblé les appas,
A la moindre pécadille
Vous ne m'engageriez pas.
Contre ce que je dois, rien ne me persuade.
Je sacrifie & votre Lettre & vous
Au plus amoureux des Matous
Que me vient d'envoyer le galant Benserade.
Quittez donc le dessein que vous avez conçu
De troubler le repos des miaulantes familles :
Ne vous y trompez pas, vous y seriez reçu
Comme un Chien dans un jeu de quilles.
Que votre illustre maréchal
Est étonné de voir une Grisette
Si peu sensible à la fleurette !
Qu'il ne m'en veuille point de mal.
S'il les avoit trouvé toutes aussi sévères !
Si, comme vous, on l'avoit rebuté ;
Il n'auroit point connu de l'Amour irrité
Les plus redoutables mystères.
Mais je m'émancipe un peu trop
Pour une Chatte & précieuse & prude.
Voilà ce que fait l'habitude
D'écrire toujours au galop.
Chez Messieurs les humains cette excuse est d'usage,
Le bienheureux nom d'impromptu,
Parmi les sots, a la vertu
De mettre à couvert de l'orage
Toutes les fautes d'un Ouvrage.
Bon jour, le plus gras des Toutous :
Si par hazard mon amitié vous tente,
Je vous l'offre tendre & constante.
C'est tout ce que je puis pour vous ;
Sinon, je suis votre servante,

RÉPONSE DE COCHON A GRISETTE.

EST-CE donc-là l'impression
Que sur ton cœur fait ma flamme naissante ?
Vraiment je te trouve plaisante,
De rebuter ma passion.
Maltraite-t-on ainsi, petite suffisante,
Un Chien de ma condition ?
Grisette, tu n'en es pas digne.
Cherche à ton gré des favoris.
Je fus bien enragé quand à toi je m'offris,
Moi qui suis beau, blanc comme un cigne,
Et qui descends de pere en fils
De la race Cinique en droite ligne;
Et qui me puis aussi dire sans vanité
Le symbole vivant de la fidélité.
Mais j'aurois beau dire & beau faire,
C'est inutilement
Qu'un amant
Se veut faire valoir, s'il n'a pas l'art de plaire.
Je me le tiens pour dit : à quoi bon s'obstiner
Contre un amour infortunée ?
Il vaut bien mieux t'abandonner
A ta maudite destinée.
Je ne troublerai point tes fertiles chaleurs.
Vas sur les toits après tes miauleurs,
Faire un sabbat de tous les diables ?
Qu'on entende par-tout les hurlantes clameurs
De tes nôces épouvantables;
Que tes désirs soient satisfaits;
Vis heureuse & contente,
Et laisse en paix
Désormais
Libre dans ses ressorts la machine aboyante.

Ecris-moi ſeulement quelque Lettre galante :
Car tes vers à mon gré brillent de ſi beaux traits,
Que tous mes eſprits ils enlevent :
Il paroit bien, quand Phœbus les a faits,
Que les trois Graces les achevent.
Voilà te louer aſſez bien ;
Et ce ne ſont pas-là des louanges de chien.
Mon brillant Maréchal, dans une paix profonde,
Eloigné de tout embarras,
Méne nonchalemment une vie aſſez ronde,
Lui, dont l'héroïque bras,
En tant de furieux combats,
S'eſt ſignalé ſur la terre & ſur l'onde ;
Et ce Héros qui ſuit Neptune pas à pas ;
En qui tant d'embonpoint & tant d'eſprit abonde,
A qui tu reproches tout bas,
D'une pudeur qui n'a point de ſeconde,
Le cuiſant ſouvenir de ſes tendres ébats,
Eſt maintenant l'homme du monde
Le moins ſurpris qu'on n'aime pas.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

On auroit bien connu, ſans que vous l'euſſiez dit,
Que vous êtes ſorti de la race Cinique ;
L'air dont vous répondez à ce qu'on vous écrit
En eſt une preuve autentique.
Vous ne mordez pas mal. Pour vous rien n'eſt ſacré.
Devant vous rien ne trouve grace.
Vous déchirez tout ; & malgré
De vingt ſiécles le long eſpace,
Du beau talent de votre race
Vous n'avez point dégénéré.
Mais qu'il ſoit véritable ou qu'il ſoit apocrife,
Que vous ſoyez des deſçendans

De ces Philofophes mordans,
Si vous avez de bonnes dents,
Nous n'avons pas mauvaife griffe.
Cependant, comme j'aime à n'en jamais ufer,
Si vous vouliez bien vous défaire
De certaine hauteur qui ne me convient guère,
Je pourrois quelquefois avec vous m'amufer.
Vous me croyez peut-être une Chatte vulgaire :
Je m'en vais vous défabufer.
Si pour ayeux vous comptez Diogéne,
Cratès & tous les autres Chiens :
Moi, que vous méprifez, je compte pour les miens
Tous les Dieux dont la Fable eft pleine.
Quand les Titans audacieux
Rifquerent follement d'efcalader les Cieux,
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Incertain du fuccès d'une infolente guerre,
Voulut que Déeffes & Dieux
Quittaffent le Ciel pour la Terre :
Dont, foit dit en paffant, ils furent tous joyeux.
Entre tous les pays l'Egypte fut choifie.
Là, fous de différentes peaux,
Sous de jolis, de laids muzeaux,
Se cacherent un tems les bûveurs d'Ambroifine.
L'un étoit bœuf, l'autre étoit ours ;
L'autre d'un beau plumage emprunta la parure ;
Une Chatte fut la figure
Que prit la Reine des Amours.
Et, comme elle eft bonne Princeffe,
Pour éviter l'oifiveté,
Elle contenta la tendreffe
D'un jeune Chat épris de fa beaté,
Tant qu'enfin la belle Déeffe
Fit des Chattons en quantité.
C'eft de cette fource divine
Que je tire mon origine.
Qui de nous deux, Cochon, dites la vérité,

Doit ſe piquer de qualité ?
Ce diſcours vous déplaît peut-être.
Parlons de votre eſprit ; vous en faites paroître
Dans tout ce que vous écrivez.
Mais eſt-il à vous ſeul cet eſprit qui ſçait plaire ?
Et ne devez-vous point à votre Secrétaire
Tant de brillans endroits ſi finement trouvés ?
Entre nous, Cochon, je ſoupçonne
Qu'un tel Secrétaire vous donne
Plus d'eſprit que vous n'en avez.
Je connois ſon tour, ſes manieres,
Vives, charmantes, ſingulieres :
Apollon ne fait pas de vers plus élevés.
Pour moi, je n'ai que mes ſeules lumieres ;
Je vous l'apprends, ſi vous ne le ſçavez,
Et que je ne cours point les toits ni les gouttieres
Jamais cris aigus, ſcandaleux,
Ne ſont ſortis de ma modeſte gueule.
Lorſque l'Amour me fait ſentir ſes feux,
Ce n'eſt qu'à ma Maîtreſſe ſeule
Que j'oſe confier mes ſecrets amoureux.
Alors, ſenſible aux tourmens que j'étale ;
D'un Chat digne de moi ſa bonté me régale.
Cela s'appelle-t-il un deſtin malheureux ?
Si ce Maréchal qui vous aime,
Vouloit pour vous faire de même ;
Si ce véritable Héros
Qui ſeul a plus d'eſprit & de valeur que trente,
Lorſque l'Amour trouble votre repos,
Offroit à vos deſirs une Chienne charmante,
On ne vous verroit point réduit
A la néceſſité d'idolâtrer ſans fruit
Une maîtreſſe égratignante.

RÉPONSE DE COCHON A GRISETTE.

GRISETTE, enfin je vois qu'en t'écrivant,
Il faut, pour affembler des chofes recherchées,
Feuilleter de l'efprit le Calepin vivant,
Ou, comme un Girardeau fçavant,
Avoir l'art d'animer les peintures léchées.
Mon Maître m'encourage au deffein que j'ai pris.
Il eft le Dieu de l'Harmonie.
Je fens déjà que fon divin génie
Va de nouvelles fleurs émailler mes écrits.
Secouru de beau feu qui par-tout l'environne,
De fon efprit brillant de fon fçavoir profond,
Je ne crains pas même Apollon en perfonne,
Avec un tel fecond.
Je laiffe loin de moi ces ames triviales
Sans art & fans vigueur,
Ecrivains doucereux de fornettes morales
Qui nous font mal au cœur.
Je ne vois qu'une illuftre Chatte
Qui mérite l'encens des plus fameux efprits,
En qui tant de fineffe éclate,
Qu'elle fera toujours l'ornement de Paris.
En un feul point elle fe flatre;
Quand par des chemins inconnus,
Dont on ne peut trouver ni veftige ni trace,
D'un long ordre de Chats defcendus de Vénus,
Elle nous compofe une race,
Et va puifer bifarrement
Sa belle généalogie
Dans la baffe Mythologie,
Sans fçavoir par où, ni comment.
C'eft envain qu'elle nous étale
Tous ces ayeux Vénériens.

Et fait sonner si haut sa Déïté de bale.
He ! depuis quand les Chats disputent-ils aux Chiens
Leur noblesse que rien n'égale ?
Ne descendons-nous pas du Dieu Cynocéphale,
Adoré des Egyptiens
Modére ton essor, ma petite Déesse,
Ne songes plus aux Silphes fabuleux,
Et sçache que souvent un Peau-d'Asne amoureux
Se rencontre de notre espece ;
Et qu'il est quelquefois Chien & Chat comme nous.
Qui ne sçait que ces Dieux, dont ton orgueil se pique,
Se sont changés en Corbeaux, en Hibous,
En Chat-huans & Loup-garoux,
Prenant un sur-tout phantastique ?
Que les plus beaux objets en furent abusés ?
Car dans le Carnaval de ces Dieux déguisés,
Leur mascarade est toujours prolifique.
Mais où prends-tu qu'Ovide ait dit,
Dans la gigantesque avanture,
Que Vénus d'une Chatte emprunta la figure ?
Tu n'inventes pas mal, pour te mettre en crédit,
Cette ingénieuse imposture.
Pour moi je suis cloué réellement
A l'écharpe du Firmament ;
Placé près des Cercles polaires,
Je régne souverainement
Dans mes terres caniculaires.
Ministre du grand Bélial,
Qui préside aux Royaumes sombres,
Je suis au séjour infernal
Le terrible Portier des Ombres.
Et pour te dire enfin mon nom
D'une façon encor plus claire,
On me nomme au Ciel Procyon,
Et dans les Enfers Cerbére.
Tu vois comme sans fiction,
Et sans le faux secours de la Métamorphose,

Je prouve ma condition
Par une vraie Apothéofe.
Jamais fur l'étoile lambris
Du lumineux Olympe,
Pour y guetter des céleftes fouris,
Nul Chat ne grimpera, n'a grimpé, ni ne grimpe,
Quand il feroit defcendu de Cypris.
Grifette enfin, ô Reine des Grifettes,
De grace, laiffons-là nos ancêtres pourris.
Crois-moi; fans eux tu vaut ton prix;
Et, fans t'effaroucher à ce nom d'amourettes,
Souffre qu'un cœur, de tes charmes épris,
Te conte quelquefois de japantes fleurettes.

RÉPONSE DE GRISETTE A COCHON.

JAMAIS Chien n'eut tant de fçavoir,
Jamais Chien n'eut tant d'éloquence,
Tant d'efprit, tant d'amour que vous en faites voir,
Veuillent les immortels, auteurs de ma naiffance,
Soutenir contre vous mon chancelant devoir!
Ils exaucent mes vœux, & déjà je commence
A fentir dans mon cœur l'effet de leur fecours;
Je vous vois des défauts qui vont rompre le cours
D'un feu, qui m'auroit pû coûter mon innocence,
Oui, je remarque en vous un défaut furieux.
En eft-il un plus grand que l'indigne foibleffe
Qui vous fait renoncer à vos doctes ayeux?
Il vous feroit plus glorieux
Qu'on crût qu'avec leur fang vous avez leur fageffe,
Que de puifer votre nobleffe
Dans la fource du fang des Dieux.
Semblable à ces humains dont la vaine folie
Eft de traîner d'illuftres noms,

Et qu'à prix d'argent on allie
Aux plus éclatantes maiſons
Dont l'antique hiſtoire eſt remplie :
Découvrent-ils des noms plus grands ?
Un fourbe Généalogiſte
D'eux à ces noms trouve une piſte.
Comme ils changent d'habits, ils changent de parens;
Chez eux l'orgueil les donne, & non pas la nature.
Je connois leurs défauts mieux qu'ils ne font les
miens ;
Mais je ne ſçavois pas, Cochon, je vous le jure,
Qu'il fut des d'Oſiers chez les Chiens.
A peu-près voilà votre hiſtoire.
Hier Cynique, aujourd'hui Dieu ;
Vous êtes dans les Cieux, aux bords de l'onde noire,
Et ſur Terre en troſiéme lieu.
Cela n'eſt pas facile à croire.
Quoi ! vous feriez tout-à-la-fois
Le grand Chien dont l'ardeur nous brûle,
Le laid Chien à la triple voix,
Le gros Chien dont je fais ſcrupule
D'écouter les tendre abois !
Vous parois-je aſſez bête, ou bien aſſez crédule,
Pour croire qu'un Chien en ſoit trois ?
Lorſque je vous contai la galante avanture
Qu'eut Vénus ſur les bords du Nil,
Je n'eus point comme vous recours à l'impoſture.
Je ne prouve pas bien, dites-vous, qu'en droit fil
Je ſors de la mere des Graces.
Quelle preuve vous en faut-il ?
Paſſons-nous des contrats qui des premieres races
Juſqu'à nous conſervent les traces ?
Je ne puis donc avoir pour moi
Que la ſeule Mythologie.
Quel Livre eſt plus digne de foi
Qu'un Livre qui contient en ſoi
La premiere Théologie ?

Si parmi les céleſtes feux,
Qui réglent le ſort de chaque être,
On voit votre eſpèce paroître,
N'en ſoyez pas plus orgueilleux.
L'Aſne de l'ivrogne Siléne,
Le Bouc ſale & puant, le Scorpion hideux,
Et mille autres monſtres affreux,
Font, comme elle, briller la lumineuſe plaine.
Mais, Cochon, montrez-moi quelqu'un de parmi vous
Dont on ait cru la cervelle aſſez ſaine
Pour lui donner la forme humaine,
Comme les Dieux ont fait pour nous.
Jadis un jeune fou poſſédoit une Chatte,
Pour qui l'Hiſtoire dit qu'il prit beaucoup d'amour;
Il ne ſe paſſoit pas un jour
Qu'il ne baiſât cent fois & ſa gueule & ſa patte.
De cet étrange amour c'étoit-là tout le fruit.
Et comme il faut quelqu'autre choſe,
Ce pauvre amant ſe vit réduit
A demander aux Dieux une métamorphoſe.
Il n'épargna ni ſoins, ni pleurs, ni revenus,
Pour ſe rendre Vénus propice;
Le célébre Temple d'Erice
Fuma de plus d'un ſacrifice.
Il fit tant enfin que Vénus,
Par excès de pitié pour ſa biſarre flamme,
De ſa Chatte fit une femme.
N'allez pas, en Chien ignorant,
Croire encor que j'impoſe à la belle Déeſſe.
De l'honneur fait à mon eſpece,
Je donne Eſope pour garant.
Mais oublions tous deux notre race immortelle:
Finiſſons, Cochon, j'y conſens,
Une ſi fameuſe querelle.
Soyez pour moi tendre & fidéle.
Malgré les Dieux, je céde au trouble que je ſens.
Que les galans propos, que les jeux innocens
Naiſſent

Naiſſent chez nous d'une tendreſſe
Que ne ſoutiendra point le commerce des ſens.
Allons enſemble, allons ſans ceſſe,
Cueillir aux rives du Permeſſe
De ces fleurs qui durent toujours.
Couronnons-en ce Maître incomparable,
Dont le divin génie embellit nos diſcours,
Et laiſſons dans le monde un ſouvenir durable
De nos ſingulieres amours.

MADRIGAL.

DE ces lieux fortunés qu'eſt-ce qui vous rappelle,
Tendre & galant Berger, l'honneur de nos hameaux?
De votre Iris l'abſence a fait une infidelle,
Et tout, juſqu'à ſon Chien, dans ſon ardeur nouvelle,
Ecoute avec plaiſir le ſon des chalumeaux
Du Berger qui triomphe d'elle.

RONDEAU.

A M. le MARÉCHAL DUC DE VIVONNE,

Sur ce qu'il ſoutenoit, en plaiſantant, qu'elle étoit Auteur du mauvais Rondeau dont il a été parlé dans l'Epitre de Griſette. 1678.

PAR Apollon, ſçavant joueur de poche,
Moi dont le cœur eſt de la vieille roche,
Je fais ſerment qu'avez jugé de biais,
Quand avez crû qu'ouvrage auſſi mauvais

Qu'un tel Rondeau fortoit de ma cabeche.

On n'y voit rien qui de mon ftyle approche ;
On n'y rencontre aucun vers qui ne cloche :
Quant eft des miens, on dit qu'ils femblent faits
Par Apollon.

Mais je vois bien, & foit dit fans reproche.
Qu'avez voulu me chercher anicroche ;
Bien mieux feriez de demeurer en paix :
Archer n'eut onc plus redoutables traits
Que l'eft, Seigneur, le trait qui fe décoche
Par Apollon.

AU ROI. 1678.

Qu'entens-je? quel bruit! qui m'appelle?
D'un vol plus prompt que les éclairs
La Nymphe aux cent voix fend les airs.
Fille d'Olympe, me dit-elle,
Tandis que fans repos je parcours l'Univers
Pour annoncer les miracles divers
Dont Louis chaque jour embellit fon Hiftoire ;
Tandis que ce Héros, fuivi de la Victoire,
Force enfin la difcorde à rentrer dans les fers ;
Pour chanter fon bonheur, fon triomphe, fa gloire ;
Mêle ta voix aux doux concerts
Des doctes Filles de Mémoire.

La Paix fi chère à fes defirs,
Et pour qui fa valeur ofe tout entreprendre ;
Sur un char entouré des beaux Arts, des Plaifirs,
Du haut des Cieux n'attend plus, pour defcendre,
Que l'inftant où Louis ait achevé de rendre

A l'Aigle le repos, les précieux loiſirs
Qu'elle peut de lui ſeul attendre ;
Le deſtin de LOUIS s'eſt déjà fait entendre
La Paix devancera le retour des Zéphirs.

LA Déeſſe, à ces mots, s'éléve dans les nues,
Et, par des routes inconnues,
Porte encor en divers climats
La gloire de ton nom, celle de tes Etats.

AUX MUSES,

Sur la Paix de Nimégue. 1679.

DEs ſacrés bords que le Permeſſe arroſe,
Muſes, tranſportez-moi dans ces lieux enchantés
Où LOUIS, au milieu de cent Divinités,
A l'ombre des Lauriers repoſe.

SECONDEZ mes deſirs, venez, ſçavantes ſœurs,
Venez, d'un air riant & tendre,
Enrichir mon eſprit d'une moiſſon de fleurs,
Venez, hâtez-vous de répandre
Sur mes foibles Chanſons vos divines faveurs.

SANS vous, oſerois-je prétendre
A l'honneur de chanter la Paix,
Que LOUIS, dans le cours de ſes ſages projets,
A l'Univers a voulu rendre ;
Et que ſes glorieux travaux
Du céleſte ſéjour ont forcée à deſcendre
Malgré les vains efforts de ſes fameux rivaux.

JALOUX d'un Héros dont l'Hiſtoire

A déjà consacré la rapide valeur,
Ils avoient conspiré d'abaisser sa grandeur ;
Ils avoient séduit la Victoire
Qui tant & tant de fois couronna ce Vainqueur.

POUR remplir des destins l'arrêt irrévocable,
Elle revient à lui, vole, & lance ses traits
Sur cette ligue formidable
Qui de l'Europe entiere avoit banni la Paix.

ACCOUTUMÉE à marcher devant elle
Sous les ordres de ce Héros
Elle reprend sa place : & la fiére immortelle,
Jalouse de ses droits, annonce le repos
Que LOUIS triomphant rappelle.

DE nos malheurs les sources vont tarir ;
De mille biens la Paix sera suivie ;
Les plaisirs, les beaux Arts vont revivre & fleurir ;
De nouveaux dons la terre est prête à se couvrir :
Mais pour nous satisfaire au gré de notre envie,
Sous les yeux de mon ROI puisse croître & mûrir
L'auguste Rejetton d'une si belle tige !
Dans l'ardeur que pour lui notre tendresse exige,
Puissent les immortels accorder à nos vœux
De longs jours à LOUIS, & de longs jours heureux.

A IRIS,

STANCES.

IRIS, quelle erreur est la vôtre !
Quoi ! toujours votre cœur se consume en soupirs ;
Dans le tems que l'ingrat qui bornoit vos desirs
A vos yeux, dans les bras d'une autre,
Se livre sans remords à de nouveaux plaisirs !

VENGEZ-VOUS, & vengez vos charmes
Par un mépris digne de vous :
Il eſt honteux de répandre des larmes,
Quand ce que nous perdons eſt indigne de nous.

CE n'eſt qu'à des ames communes
Qu'il appartient de languir dans les fers ;
Mais vous, pour qui des Dieux les tréſors ſont ouverts,
Ne voulez-vous que par vos infortunes
Rendre votre beau nom célébre à l'Univers ?

ASSEZ d'illuſtres malheureuſes
Chez l'immortelle antiquité,
Par leurs plaintes infructueuſes
Ont fait paſſer leur nom à la poſtérité.

CROYEZ-VOUS, plus heureuſes qu'elles,
Rallumer le beau feu qu'un ingrat a trahi ?
Qui paſſe ſans raiſon à des amours nouvelles,
Foule aux pieds les devoirs des cœurs tendres, fidéles,
Et ne rougi jamais de s'en être affranchi.

PROFITEZ du deſtin de ces infortunées ;
Rendez à votre cœur ſon innocente paix ;
Pour exemple les Dieux ne vous les ont données
Que pour couronner leurs bienfaits.

GARDEZ-VOUS, en ſuivant cet avis ſalutaire,
D'être pour l'avenir un exemple nouveau.
Condamnez, belle Iris, l'amour-propre à ſe taire ;
Et, conſolée enfin d'avoir ceſſé de plaire,
Jouiſſez en ſecret d'un triomphe ſi beau.

STANCES.

Hé ! que te ſert, Amour, de me lancer des traits,
N'ai-je pas reconnu ta fatale puiſſance ?
Ne te ſouvient-il plus des maux que tu m'as faits ?
Laiſſe-moi dans l'indifférence,
A l'ombre des ormeaux, vivre & mourir en paix.

Souvent, dans nos plaines fleuries,
Je mêle, avec plaiſir, mes ſoupirs à mes pleurs.
Le chant des roſſignols, les déſerts enchanteurs,
Le murmure des eaux, & l'émail des prairies ;
Mon chien ſenſible à mes douleurs,
Mes troupeaux languiſſans ; ces guirlandes de fleurs
Que le tems, mes ſoupirs & mes pleurs ont flétries,
Don cher & précieux du plus beau des Paſteurs !
Tout nourrit avec ſoin mes tendres rêveries.

Eloigne-toi, cruel, de ces lieux fortunés,
La paix y régne en ton abſence ;
Ne trouble plus, par ta préſence,
Les funeſtes plaiſirs qui me ſont deſtinés.

Rassemble en d'autres lieux tes attraits & tes charmes ;
Mon cœur n'en ſera point jaloux.
Non, je n'envirai point ces ſecrettes allarmes
Dont tu rends, quand tu veux, le ſouvenir ſi doux.
Mon chien & mes moutons, chers témoins de mes larmes,
J'en atteſte les Dieux, je n'aimerai que vous.

EPITRE

A M. le MARÉCHAL DUC DE VIVONNE.

1679.

QU'IL fait beau faire voyage
Quand de froid on eſt tranſi !
Puiſſent les ennuis, la rage,
Les chagrins & le ſouci,
Etre de votre équipage.
Puiſſe tout l'air épaiſſi
Vous régaler d'un orage.
Puiſſe l'enfant ſans merci
Vous forcer à rendre hommage
A quelque Iris de Village
Au teint couleur de ſouci,
Au pied ſentant le fromage,
Qui ſoit de tortu corſage,
Par quelque pitaud groſſi ;
Dont le cœur fourbe & volage
Vous aime couſſi couſſi ;
Qui, pour couronner l'ouvrage,
Ait, à votre grand dommage,
D'autres mais & d'autres ſi
Cent fois pires que ceux-ci.
Vous allez croire, je gage,
Que par un pur badinage
Je vous écris tout ceci.
D'autres diroient : Signor ſi.
Mais moi, qui hais l'eſclavage,
Je vous dis que c'eſt l'image
D'un courroux qui ſe ſoulage.

Pourquoi partiez-vous auſſi ?
Je refrognai mon viſage,
Quand on me dit : Pour Roiſſi
Le Maréchal déménage.
Hé, quoi ! vous pliez bagage,
Lorſque d'un air radouci,
Dame d'aſſez haut parage
Vient manger votre potage !
Jeunes gens de ce tems-ci
N'en feroient pas davantage.
Rien pourtant d'affreux préſage
N'éclate en vous, dont voici
Un portrait en racourci.
Un pur & charmant langage,
Brillant, ſans être farci
De ces grands mots dont l'uſage
N'a jamais bien réuſſi ;
Un génie heureux & ſage
Qui par rien n'eſt rétréci ;
Un renom qui n'eſt norci
Par nul vilain tripotage ;
Un cœur jamais endurci
Pour ceux que le ſort outrage ;
Un antique & haut lignage
Bien nettement éclairci ;
Une conduite, un courage
Que connoît plus d'une plage,
Qui du peuple circonci
A le Croiſſant obſcurci,
Qui, ſur ce fameux rivage,
Où d'Etna le voiſinage
Répand un goût de rouſſi,
Fit ployer l'orgueil du Tage,
Qui vous fit paſſer à nage
Le profond Rhin, tout ainſi
Que le moindre marécage ;
Terrible & fameux paſſage

Qui fit froncer le fourci
Aux braves à triple étage :
Enfin tout ce qu'en partage
Eut le plus grand perfonnage,
Vous l'avez eu, Dieu merci.
Bon foir, Héros de notre âge ;
Le fommeil, dans un nuage,
Vient de paffer par ici.

BALADE

A l'une de fes filles, qui fut depuis Religieufe.

ORES eft tems de vous donner confeil
Sur les périls où beauté vous expofe.
Fille reffemble à ce bouton vermeil
Qu'en peu de jours on voit devenir rofe.
Tant qu'eft bouton, on voudroit en jouir ;
Nul ne le voit fans defir de rapine.
Dès que le Soleil l'a fait épanouir,
On n'en tient compte ; un matin le ruine :
De rofe alors ne refte que l'épine.

LORSQU'UN amant (l'exemple eft tout pareil)
Fait voir defir à quoi pudeur s'oppofe ;
Si l'on ne fuit, l'Amour eft un foleil,
Point n'en doutez, par qui fleur eft éclofe.
Alors en bref on voit s'évanouir
Tranfports & foins, par qui fille peu fine
Préfume d'elle & fe laiffe éblouir.
Mépris fuccéde à l'Amour qui décline :
De rofe alors ne refte que l'épine.

PLUS de commerce avecque le fommeil ;

Ou ſi par fois un moment on repoſe ;
Songe cruel donne fâcheux réveil ;
Cent & cent fois on en maudit la cauſe.
Voir on voudroit dans la terre enfouir.
Tendre ſecret duquel on s'imagine
Qu'un traître ira le monde réjouir.
Parle-t-on bas ? on croit qu'on le devine :
De roſe alors ne reſte que l'épine.

ENVOI.

GALANS fiéfés, donneurs de gabatine,
J'ai beau prêcher qu'on riſque à vous ouïr,
A coquetter toute fille eſt encline :
Plutôt que faire approuver ma doctrine,
On fileroit chanvre ſans le rouir.
Mais quand tout bas faut appeller Lucine,
De roſe alors ne reſte que l'épine.

CHANSON.

LIVRONS nos cœurs aux tendres mouvemens ;
N'écoutons point la chagrine vieilleſſe ;
Si l'Amour eſt une foibleſſe,
On la doit permettre au printems.
Employons bien cet heureux tems,
Il n'en reſte que trop pour la triſte ſageſſe.

EPITRE

A M. LUCAS DE BELLESBAT.

UN illuſtre & galant Berger
Me conſeille de m'engager.

Il n'eſt rien de plus ſot, dit-il, qu'un cœur tranquille.
Il vaudroit aſſûrement mieux
Qu'il fût en deſirs trop fertile.
Iris, ce bijou précieux
N'eſt pas fait pour être inutile.
Timandre, un tel conſeil n'eſt-il point dangereux?
De bonne foi peut-on le ſuivre?
Décidez de mon ſort en ami généreux;
Voyez à quels maux ſe livre
Un cœur qui s'abandonne aux tranſports amoureux;
Conſultez votre expérience
Sur les dépits jaloux, ſur l'ennuyeuſe abſence,
Sur la douleur qu'on ſouffre alors qu'on voit changer
Une ame qu'on penſoit qui ſeroit toujours tendre:
Et puis, ſage & prudent Timandre,
Dites-mois ſi j'en dois courir tout le danger?

RONDEAU.

A MONSIEUR.....

QUAND on dit d'or, n'eût-on, j'oſe le dire,
Nul des talens que poſſédez, beau Sire,
Point il ne faut trop ſe déconforter
En grands périls; moins encor redouter
D'encombrier en amoureux martyre.

QUE contre écueils briſe notre navire,
Un *Ex voto* de ce danger nous tire:
Le Ciel l'entend. On ſe fait écouter,
Quand on dit d'or.

OR mon époux doit chandelle de cire
Au benoît ſaint qui vous a fait m'écrire
Que mains louis ſont prêts à lui compter?

Et non à moi ; car, comme ici compter ?
Vertu femelle à peine peut suffire,
Quand on dit d'or.

L'ORANGER

A MADAME....

LA jeune Iris, en me donnant à vous,
M'a dit de vous conter pour elle.
Tous les matins une douceur nouvelle.
Je lui promis ; mais entre nous,
A d'aussi beaux yeux que les vôtres,
S'amuse-t-on, Climéne, à parler pour les autres ?
A-t-on besoin près d'eux du sentiment d'autrui ?
Ne fournissent-ils pas, à quiconque en approche,
Des troubles, des transports qui causent de l'ennui,
Grace à certain morceau de roche,
Dont la nature, par malheur,
Forma votre insensible cœur ?
Ces yeux doux & brillans font naître dans une ame,
A ce que chacun dit, le désordre & la flamme.
Hé ! comment ne feroient-ils pas,
Chez Messieurs les humains, un dangereux fracas,
Puisqu'à travers de mon écorce
Je sens le pouvoir & la force
De leurs adorables appas ?
Ils font dans un moment ce que n'avoit pû faire
L'ardeur du Soleil en cinq mois.
Mille fleurs sur mon chef fleurissent à la fois,
Par le seul desir de vous plaire :
On dit que ce n'est pas une petite affaire,
Et qu'on a vû plus d'un Berger
Jeune, bienfait, galant & tendre,
Inutilement y songer.
Malgré cela, j'ose prétendre

A l'honneur de vous engager.
Fuffiez-vous cent fois plus févère,
Climéne , on ne refufe guère
Les fleurettes d'un Oranger.

MADRIGAL.

Près d'un amant heureux c'eft envain qu'on efpère
Renfermer de fon cœur le trouble dangereux ;
A travers l'air le plus févère ,
Brille je ne fçai quoi d'animé , d'amoureux ,
Dont quelqu'effort qu'on puiffe faire ,
Rien n'échappe aux regards de l'amant malheureux.

IMITATION DE LUCRÉCE,

En galimatias fait exprès.

Déesse , en volupté féconde ,
Toi dont le nom eft révéré ;
Toi , dont l'abîme eft defiré
De tous les habitans de l'un & l'autre monde ;
Je t'invoque , fille de l'onde.
Vénus , fert de port affuré ,
A ce qu'une étude profonde
M'a, fur d'immenfes faits , pour toi feule infpiré.

Conduis ma voix , belle Déeffe ;
Pour chanter fur ma lyre en termes fimples , clairs ;
L'immerfion que fait ta fecourable adreffe ,
J'ai paffé quelques nuits à compofer ces vers.
Quand de la machine des airs,
L'efprit a pénétré la mobile fageffe ,
Et que de ce fuc, de la Gréce

A long-tems nourri l'Univers ;
On s'eſt fait un ſemblable objet à chaque eſpéce ,
On peut de tes regards ſoutenir les éclairs.

L'ORDRE d'une cauſe excentrique
Fait, par d'inviſibles reſſorts ,
Entrer en forme dans les corps
Tout le Pathos Académique.
Les ſens , par une route oblique ,
Ouverte ſeulement alors ,
Roulent une vertu premiere & ſpécifique ,
Dont rien , graces à toi , ne rompra les accords.

AUSSI-TÔT des eſprits fixes & végétables.
Les mouvemens fuligineux
Rendent les deſirs tranſpirables ;
Et ces ſources intariſſables ;
Où la nature puiſe & ſa force & ſes feux ,
En d'autres ſources tranſmuables ,
Rendent à jamais inflammables
Tous les principes limoneux.
Ces atômes conjoints avecque la lumiére ,
Par leur extrême fluidité ,
Sont toujours en ſociété
Avec l'eſſence réguliere ;
Et dans un tourbillon de ſubtile matiere
Répandant à grands flots leur inégalité ,
De tout le genre humain ſont l'heureuſe maniere ,
Dont monte à l'infini la multiplicité.

PLUS on regarde , plus on fouille
Dans le cahos du vrai , d'où circulent en tout ſens
Les individûs innocens ,
Et plus de la raiſon , l'organe ſe dérouille.
Les faits l'un de l'autre naiſſans ,
Font que dans ce ſyſtême aiſément on débrouille

Tous les êtres obéiſſans,
Et que d'une enveloppe enfin on les dépouille.

CHARMANTE mere des Amours,
Vénus, après l'excès où je porte ta gloire,
Eſt-il quelqu'un qui puiſſe croire
Que rien ſe faſſe ici ſans ton divin ſecours ?
De cette phyſique victoire
Rien ne puiſſe arrêter le cours;
Et puiſſe dans ces vers en durer la mémoire
Juſqu'au renverſement de la ſphére des jours.

LETTRE

A M. LE PELLETIER DE SOUZY,

Intendant de Flandre.

IL ne vous plaît donc plus de mettre
Pour moi quelque choſe de doux
Dans les lettres de mon époux ?
D'un pareil procédé que puis-je me promettre ?
Ah ! ſi je n'en montrois de vifs reſſentimens,
Votre pareſſe, avec le tems,
Pourroit encore plus ſe permettre.
Quoi ! du plus éclairé de tous les Intendans,
Tous les huit jours voir une lettre,
Sans rencontrer mon nom dedans ?
Non, je ne ſçaurois m'en remettre :
Et je ne ſuis point faite à de tels accidens
Peut-être avez-vous cru que c'étoit aſſez faire
Que d'avoir fait les premiers pas,
Et que je ne méritois pas
Qu'un peu plus loin on pouſsât une affaire.
Je ne veux point ici vous vanter mes appas :
Mais, ſoit dit entre nous, quand il s'agit de plaire;

Vous êtes un peu trop-tôt las.
Pour s'établir dans les cœurs délicats,
L'empreſſement en néceſſaire ;
Et de vous autres Magiſtrats,
Ce n'eſt pas la route ordinaire.
Accoûtumés qu'on vous faſſe la cour,
Vous ne pouvez la faire aux autres :
On vous doit toujours du retour.
La fortune, la gloire, & le cruel amour
Font leur propre affaire des vôtres.
Mais, à parler de bonne foi,
Ces raiſons, où l'orgueil ſe fonde,
Ne ſont point des raiſons pour moi :
Et ſans trop me flatter, je croi
Qu'on peut me ſéparer de la foule du monde.
Je veux vous en convaincre ; &, ſi le Ciel ſeconde
Les vœux que mon dépit fera,
Vous m'eſtimerez tant, qu'une charmante brune
Qu'unit à votre ſort une heureuſe fortune,
Peut-être un jour en grondera.
Dès que la nouvelle verdure
Annoncera le retour du Printems,
Pour tenter cette belle & galante avanture,
Je quitterai ces lieux charmans,
Et d'avance je vous aſſûre,
Que ſi pour nous encor votre fiére humeur dure,
Ce ne ſera pas pour long-tems.



LETTRE DE M. DE SENECÉ,

Premier Valet-de-Chambre de la Reine,

A MADAME DESHOULIERES,

En lui envoyant de l'argent qu'elle lui avoit prêté à la Baſſette.

LA divine Uranie, en tous lieux eſtimée,
Dont tout Paris eſt enchanté,
Qui partage la renommée
Par ſon eſprit & ſa beauté;
Cette Uranie enfin de qui la complaiſance
Eût ſurpaſſé mon eſpérance
Par un ſeul regard obligeant,
Le premier jour de notre connoiſſance
M'a prêté de l'argent.

JE puis en mon bonheur prendre entiere aſſûrance;
Tout ſoupçon doit être banni;
Puiſque notre amitié commence
Par où tant d'autres ont fini.

BRIGANDAGE permis, que l'uſage autoriſe,
Fier monſtre, enfant cruel de l'eſpoir le plus doux.
Que vomit la Mer en courroux
Dans les lagunes de Veniſe,
Baſſette, dont la face a l'air ſi rigoureux,
Qui cauſe le murmure & la plainte commune,
C'eſt toi qui d'un cœur généreux,
M'as procuré le ſecours dangereux.
Si j'avois été plus heureux,
J'aurois eu bien moins de fortune.

Et toi, mon foible efprit, qu'un faux éclat furprend,
Pourquoi te fais-tu tant de fête?
Tu vois l'argent que l'on me prête,
Sans voir le cœur que l'on me prend.
Vois, malheureux, à quoi m'engagent
Ces mortelles bontés, ce fecours inhumain;
Vois, que fes yeux la dédommagent
Des profufions de fa main.

Je puis facilement lui rendre
De quelque argent prêté le fecourable prix :
Mais ce que fes charmes m'ont pris,
Le puis-je, hélas! ou le veux-je reprendre?

Acquittons-nous pourtant de ce prêt obligeant;
Rendons vîte argent pour argent;
Et, mettant à fes yeux, par une heureufe adreffe,
La reconnoiffance en fon jour,
Forçons-là, s'il fe peut, de nous rendre à fon tour
Tendreffe pour tendreffe.

RÉPONSE A M. DE SENECÉ.

Songez-vous à ce que vous faites,
Lorfque d'un air auffi doux qu'obligeant,
En me renvoyant mon argent,
Vous comptez votre cœur pour une de vos dettes?

Bornez votre reconnoiffance;
Tout ce que j'ai fait me paroît
D'une fi petite importance,
Que je n'avois point d'apparence
Qu'un cœur, pour un tel foin, à fe donner foit prêt :

D'ailleurs je ferois confcience
De mettre mon argent à fi gros intérêt.

Un fi foible fervice à rien ne vous engage ;
Le rendre eft feulement ce que j'ai prétendu.
N'allez pas vous piquer de grandeur de courage ,
La générofité n'eft plus du bel ufage :
Ce que je vous prêtai , vous me l'avez rendu.
En ce fiécle en doit-on demander d'avantage ?
Ah ! l'on eft plus heureux que fage ,
Lorfque l'argent prêté n'eft pas argent perdu.

Grace à la probité qui vous eft naturelle ,
On ne court point ce danger avec vous :
Mais, malgré ce que j'ai vu d'elle ,
Malgré l'eftime mutuelle
Que la Baffette a fait naître entre nous ,
Comme il eft des filoux de différente efpece ,
Et qu'en amour prefque tout eft permis ,
Envain vous vous êtes promis
D'avoir pour moi tendreffe pour tendreffe.
Au feul nom d'amour je frémis :
Et pour fuir les chagrins qui le fuivent fans ceffe ;
Demeurons quitte & bons amis.

MADRIGAL.

Alcidon contre fa bergere
Gagea trois baifers que fon chien
Trouveroit plutôt que le fien
Un flageollet caché fous la fougere.
La bergere perdit ; & pour ne point payer ,
Elle voulut tout employer.
Mais contre un tendre amant , c'eft envain qu'on s'obftine.

Si des baisers gagnés par Alcidon ;
Le premier fut pure rapine,
Les deux autres furent un don.

ÉLÈGIE. 1679.

GÉNÉREUX Licidas, ami sage & fidelle,
Dont l'esprit est si fort, de qui l'ame est si belle ;
Vous de qui la raison ne fait plus de faux pas,
Ah ! qu'il vous est aisé de dire : N'aimez pas.
Quand on connoît l'Amour, ses caprices, ses peines ;
Quand on sçait, comme vous, ce que pésent ses chaînes,
Sage par ses malheurs, on méprise aisément
Les douceurs dont il flatte un trop crédule amant.
Mais quand on n'a pas fait la triste expérience
Des jalouses fureurs, des dépits, de l'absence ;
Que pour faire sentir ses redoutables feux,
Il ne paroît suivi que des ris & des jeux ;
Qu'un cœur résiste mal à son pouvoir suprême !
Que de soins, que d'efforts pour empêcher qu'il n'aime !
Je sçai ce qu'il en coûte ; & peut-être jamais
L'Amour n'a contre un cœur émoussé tant de traits.
Insensible au plaisir, insensible à la gloire
Que promet le succès d'une illustre victoire,
Je ne suis point encor tombée en ces erreurs
Qui donnent de vrais maux pour des fausses douceurs :
Mes sens sur ma raison n'ont jamais eu d'empire,
Et mon tranquille cœur ne sçait comme on soupire.
Il l'ignore, Berger ; mais ne présumez pas
Qu'un tendre engagement fût pour lui sans appas
Ce cœur que le Ciel fit délicat & sincére,
N'aimeroit que trop bien, si je le laissois faire.
Mais, grace aux immortels, une heureuse fierté,

Sur un si doux penchant, l'a toujours emporté.
Sans cesse je me dis qu'une sorte tendresse
Est, malgré tous nos soins, l'écueil de la sagesse :
Je fuis tout ce qui plait, & je sçais m'allarmer
Dès que quelqu'un paroit propre à se faire aimer.
Comme un subtil poison je regarde l'estime,
Et je crains l'amitié, bien qu'elle soit sans crime.
Pour sauver ma vertu de tant d'égaremens,
Je ne veux point d'amis qui puissent être amans :
Quand par mon peu d'appas leur raison est séduite,
Je cherche leurs défauts, j'impose à leur mérite :
Rien, pour les ménager, ne me paroît permis ;
Et dans tous mes amans, je vois mes ennemis.
A l'abri d'une longue & sûre indifférence,
Je jouis d'une paix plus douce qu'on ne pense ;
L'esprit libre de soins, & l'ame sans amour,
Dans le sacré vallon je passe tout le jour :
J'y cueille avec plaisir cent & cent fleurs nouvelles
Qui braveront du tems les atteintes cruelles ;
Et pour suivre un penchant que j'ai reçu des Cieux,
Je consacre ces fleurs au plus jeune des Dieux.
Par un juste retour, on dit qu'il sçait répandre
Sur-tout ce que j'écris un air galant & tendre
Il n'ose aller plus loin : & sur la foi d'autrui,
Tantôt je chante pour, & tantôt contre lui.
Heureuse, si les maux dont je feins d'être atteinte,
Pour mon timide cœur sont toujours une feinte.

CHANSON.

LA fierté m'est un foible appui
Contre ce que l'Amour inspire.
Songeons toujours que tout ce qui respire
Est fait pour lui.
Quand ce n'est pas d'amour qu'un cœur soupire,
Il soupire d'ennui.

CHANSON.

On connoît peu l'Amour, lorſqu'on oſe aſſurer
Qu'avec la jalouſie il ne ſçauroit durer :
Loin de le rallentir, tout ce qu'elle conſeille
Ne ſert qu'à le rendre plus fort.
Un peu de jalouſie éveille
Un Amour heureux qui s'endort.

CÉLIMENE.

EGLOGUE. 1680.

Assise au bord de la Seine,
Sur le penchant d'un côteau,
La bergere Céliméne
Laiſſe paître ſon troupeau.

Il deſcend dans la prairie,
Sans qu'elle daigne ſonger
Que le loup pourra manger
Sa brebis la plus chérie.

Le ſouvenir d'un berger,
Que la fortune cruelle
Force à vivre, éloigné d'elle,
Dans un climat étranger,
Cauſe la douleur mortelle
Qui lui fait tout négliger.

Tantôt, cédant à la force
De ſes amoureux tranſports,

Elle grave ſur l'écorce
Des arbriſſeaux de ces bords :
Puiſſe durer, puiſſe croître
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront ſur ce hêtre
Ces marques de mon tourment !

TANTÔT, mêlant ſur le ſable
Le nom d'Achante & le ſien,
Elle trouve inſupportable
Qu'un Zéphir impitoyable,
En paſſant, n'en laiſſe rien.

QUELLE cruelle avanture,
Dit-elle avec un ſoupir,
Si ce que fait le Zéphir
M'eſt un véritable augure,
Que de ſi tendres amours
Ne dureront pas toujours !

JE briſerois la muſette
Que me laiſſa l'impoſteur ;
Et du fer de ma houlette
Je me percerois le cœur.

A CES mots elle repaſſe,
Dans ſon eſprit allarmé,
L'air, les traits, l'eſprit, la grace
De ce berger trop aimé.

LES oiſeaux de ce bocage
Se taiſent pour écouter
Ce qu'ils entendent chanter
Du beau berger qui l'engage :
Ils voudroient le répéter ;
Mais leur plus tendre ramage
Ne la ſçauroit imiter.

JAMAIS cette trifte amante
Ne voit fur l'herbe naiffante
Folâtrer d'heureux amans,
Qu'elle ne fe repréfente
Combien l'abfence d'Achante
Lui vole de doux momens.

JAMAIS des bergers ne viennent
De ces bords délicieux
Où les Deftins le retiennent,
Que fon amour curieux
Ne s'informe fi ces lieux
Ont des Nimphes affez belles
Pour faire des infidelles.

ENFIN, mille fois le jour,
Elle veut, elle appréhende
Tout ce que craint & demande
Le plus violent amour.

QU'ON doit plaindre une bergere
Si facile à s'allarmer !
Pourquoi du plaifir d'aimer
Faut-il fe faire une affaire ?
Quels bergers en font autant
Dans l'ingrat fiécle où nous fommes ?
Achante, qu'elle aime tant,
Eft peut-être un inconftant
Comme tous les autres hommes.



CHANSON.

CHANSON.

Du charmant berger que j'adore
Un ſort cruel menace les beaux jours.
Ruiſſeaux, vous le ſçavez ; & vous coulez toujours :
Roſſignols, vous chantez en core !
Taiſez-vous ; arrêtez votre cours.
Du charmant berger que j'adore
Un ſort cruel menace les beaux jours.

STANCES.

Dieux ! qu'eſt-ce que je ſens d'inquiet & de tendre ?
Me ſerois-je laiſſé charmer !
Hélas ! je n'en ſçai rien ; je voudrois bien l'apprendre,
Et je n'oſe m'en informer.

D'un charmant ſouvenir je ſuis toute occupée ;
Ah ! mon deſtin n'eſt plus douteux.
Mon cœur, vous ſoupirez, où je ſuis fort trompée,
Comme fait un cœur amoureux.

Vous cédez à Tirſis ſans faire réſiſtance,
Vous qu'on a vu plus d'une fois
Traiter impunément avec indifférence
Tout ce qu'on a vu ſous mes loix.

Pourquoi m'en étonner ? Tirſis eſt plus aimable
Que tout ce qu'on voit ici bas ;
Et je ne ſens que trop qu'il eſt plus redoutable
Pour qui craint un tendre embarras.

DISSIMULONS du moins ces cruelles allarmes.
Mais quand ce berger plein d'ardeur
Pouſſera des ſoupirs, ou répandra des larmes,
Mes yeux, vous trahirez mon cœur.

VOUS irez découvrir le tourment qui me preſſe,
Et, par un regard languiſſant,
Vous direz à Tirſis combien je m'intéreſſe
Pour toutes les peines qu'il ſent.

OUI, de tout mon repos vous avouerez la perte.
Mais, duſſent croître mes ſoucis,
Mes yeux, pour vous punir de l'avoir découvert,
Vous ne verrez jamais Tirſis.

AIR.

AIMABLES habitans de ce naiſſant feuillage,
Qui ſemble fait exprès pour cacher vos amours;
Roſſignols, dont le doux ramage
Aux douceurs du ſommeil m'arrache tous les jours,
Que votre chant eſt tendre!
Eſt-il quelques ennuis qu'il ne puiſſe charmer?
Mais, hélas! n'eſt-il point dangereux de l'entendre
Quand on ne veut plus rien aimer?

EPITRE CHAGRINE

A MADEMOISELLE ****.

QUEL eſpoir vous ſéduit? quelle gloire vous tente?
Quel caprice? à quoi penſez-vous?
Vous voulez devenir ſçavante.

Hélas ! du bel esprit sçavez-vous les dégoûts ?
Ce nom jadis si beau, si révéré de tous,
N'a plus rien, aimable Amarante,
Ni d'honorable, ni de doux.

Si-tôt que, par la voix commune,
De ce titre odieux on se trouve chargé,
De toutes les vertus n'en manquât-il pas une,
Suffit qu'en bel esprit on vous ait érigé,
Pour ne pouvoir prétendre à la moindre fortune.

Je sçai bien que le Ciel a sçu vous départir
Ce qui soutient l'éclat d'une illustre naissance ;
Que sans espoir de récompense
Vous ne travaillerez que pour vous divertir.
C'est un malheur de moins; mais il en est tant d'autres
Dont on ne se peut garantir,
Que je vous verrai répentir
D'avoir moins écouté mes raisons que les vôtres.
Pourrez-vous toujours voir votre cabinet plein
Et de Pédans & de Poëtes,
Qui vous fatigueront, avec un front serein,
Des sottises qu'ils auront faites ?

Pourrez-vous supporter qu'un fat de qualité,
Qui sçait à peine lire, & qu'un caprice guide,
De tous vos ouvrages décide ?
Un esprit de malignité
Dans le monde a sçu se répandre :
On achete un bon livre, afin de s'en moquer.
C'est des plus longs travaux le fruit qu'il faut attendre.
Personne ne lit pour apprendre ;
On ne lit que pour critiquer.

Vous riez : vous croyez ma frayeur chimérique.
L'amour-propre vous dit tout-bas,

Que je vous fais grand tort, que vous ne devez pas
Du plus rude Cenſeur redouter la critique.
Hé bien ! conſidérez que, dans chaque maiſon
Où vous aura conduit un importun uſage,
Dès qu'un Laquais aura prononcé votre nom :
C'eſt un bel eſprit, dira-t-on,
Changeons de voix & de langage.
Alors, ſur un précieux ton,
Des plus grands mots faiſant un aſſemblage,
On ne vous parlera que d'Ouvrages nouveaux :
On vous demandera ce qu'il faut qu'on en penſe ;
En face, on vous dira que les vôtres ſont beaux ;
Et l'on pouſſera l'imprudence
Juſques à vous preſſer d'en dire des morceaux.
Si tout votre diſcours n'eſt obſcur, emphatique,
On ſe dira tout bas : c'eſt-là ce bel eſprit ?
Tout comme un autre elle s'explique ;
On entend tout ce qu'elle dit.

Irez-vous voir jouer une piéce nouvelle ?
Il faudra pour l'Auteur être pleine d'égards.
Il expliquera tout, mines, geſtes, regards :
Et, ſi ſa piéce n'eſt point belle,
Il vous imputera tout ce qu'on dira d'elle :
Et de ſa colére immortelle
Il vous faudra courir tous les hazards.

Mais, me répondrez-vous, ſortez d'inquiétude ;
Ne prenez point pour moi d'inutiles frayeurs :
Je me déroberai ſans peine à ces malheurs,
En évitant la folle multitude.

Il eſt vrai ; mais comment pourrez-vous éviter
Les chagrins qu'à la Cour le bel eſprit attire ?
Vous ne voulez point la quitter.
Cependant, l'air qu'on y reſpire,
Eſt mortel pour les gens qui ſe mêlent d'écrire.

A rêver dans un coin on se trouve réduit.
Ce n'est point un conte pour rire.
Dès que la renommée aura semé le bruit
Que vous sçavez toucher la lyre,
Hommes, femmes, tout vous craindra :
Hommes, femmes, tout vous fuira :
Parce qu'ils ne sçauront en mille ans que vous dire.

Ils ont là-dessus des travers
Qui ne peuvent souffrir d'excuses :
Ils pensent, quand on a commerce avec les Muses,
Qu'on ne sçait faire que des vers.

Ce que prête la Fable à la haute éloquence,
Ce que l'Histoire a consacré,
Ne vaut jamais rien à leur gré :
Ce qu'on sçait plus qu'eux les offense.

On diroit, à les voir, de l'air présomptueux
Dont ils s'empressent pour entendre
Des vers qu'on ne lit point pour eux,
Qu'à décider de tout ils ont droit de prétendre.
Sur ce dehors trompeur on ne doit point compter :
Bien souvent, sans les écouter,
Plus souvent sans y rien comprendre,
On les voit les blâmer, on les voit les défendre.
Quelques faux brillans bien placés,
Toute la piéce est admirable.
Un mot leur déplaît ; c'est assez :
Toute la piéce est détestable.
Dans la débauche & dans le jeu nourris,
On les voit avec même audace
Parler & d'Homère & d'Horace,
Comparer leurs divins écrits ;
Confondre leurs beautés, leurs tours, leurs caractères,
Si connus & si différens :

Traiter des Ouvrages ſi grands
De badinages, de chimères;
Et, cruels ennemis des langues étrangères,
Etre orgueilleux d'être ignorans.

Quelques Seigneurs reſtés d'une Cour plus galante,
Et moins dure aux Auteurs que celle d'aujourd'hui,
Sont encore, il eſt vrai, le généreux appui
De la ſcience étonnée & mourante.
Mais pour combien de tems aurez-vous leur ſecours,
Hélas! j'en pâlis, j'en friſonne:
Les trois fatales Sœurs, qui n'épargnent perſonne,
Sont prêtes à couper la trame de leurs jours.

Que ferez-vous alors? Vous rougirez, ſans doute,
De tout l'eſprit que vous aurez.
Amarante, vous chanterez
Sans que perſonne vous écoute.

Plus d'un exemple vous répond
Des malheurs dont ici je vous ai menacée:
Le ſçavoir nuit à tout; la mode en eſt paſſée:
On croit qu'un bel eſprit ne ſçauroit être bon.
De tant de vérités conſervez la mémoire:
Qu'elles ſervent à vaincre un aveugle deſir.
Ne cherchez plus une frivole gloire
Qui cauſe tant de peine & ſi peu de plaiſir.
Je la connois, & vous pouvez m'en croire:
Jamais dans Hypocrène on ne m'auroit vu boire,
Si le Ciel m'eût laiſſée en pouvoir de choiſir:
Mais, hélas! de ſon ſort perſonne n'eſt le maître.
Le penchant de nos cœurs eſt toujours violent.
J'ai ſçu faire des vers avant que de connoître
Les chagrins attachés à ce maudit talent.
Vous que le Ciel n'a point fait naître
Avec ce talent que je hais,
Croyez-en mes conſeils, ne l'acquerez jamais.

ÉGLOGUE.

IRIS. 1680.

LA terre fatiguée, impuissante, inutile,
Préparoit à l'Hiver un triomphe facile ;
Le Soleil sans éclat précipitant son cours,
Rendoit déjà les nuits plus longues que les jours,
Quand la Bergere Iris, de mille appas ornée,
Et, malgré tant d'appas, Amante infortunée,
Regardant les buissons à demi-dépouillés ;
Vous, que mes pleurs, dit-elle, ont tant de fois mouillés,
De l'Automne en courroux ressentez les outrages ;
Tombez, feuilles ; tombez ; vous dont les noirs ombrages
Des plaisirs de Tircis faisoient la sûreté,
Et payez le chagrin que vous m'avez coûté.

LIEUX toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'Amour je me suis asservie.
Ici j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses loix :
Ici j'ai soupiré pour la premiere fois :
Mais tandis que pour lui je craignois mes foiblesses,
Il appelloit son chien, l'accabloit de caresses :
Du désordre où j'étois loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir.
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette :
Il m'offrit de chanter un air sur ma musette :
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant ;
Ce que fait le Soleil des brouillards qu'il attire.
N'avoit-il rien, hélas ! de plus doux à me dire ?

Depuis ce jour fatal, que n'ai-je point souffert ?
L'absence, la raison, l'orgueil, rien ne me sert.
J'ai de nos vieux Pasteurs consulté le plus sage;
J'ai mis tous ses conseils vainement en usage :
De victimes, d'encens, j'ai fatigué les Dieux :
J'ai sur d'autres Bergers souvent tourné les yeux :
Mais, ni le jeune Atis, ni le tendre Philène,
Les délices, l'honneur des rives de la Seine,
Dont le front fut cent fois de Mirthes couronné,
Sçavans en l'art de vaincre un courage obstiné,
Eux que j'aidois moi-même à me rendre inconstante,
N'ont pû rompre un moment le charme qui m'enchante
Encor serois-je heureuse en ce honteux lien,
Si, ne pouvant m'aimer, mon Berger n'aimoit rien.
Mais il aime à mes yeux une beauté commune.
A posséder son cœur il borne sa fortune :
C'est pour elle qu'il perd le soin de ses troupeaux;
Pour elle seulement résonnent ses pipeaux;
Et loin de se lasser des faveurs qu'il a d'elle,
Sa tendresse en reprend une force nouvelle.

Bocages, de leurs feux uniques confidens;
Bocages, que je hais, vous sçavez si je ments :
Depuis que les beaux jours, à moi seule funestes,
D'un long & triste Hiver eurent chassé les restes
Jusqu'à l'heureux débris de vos frêles beautés,
Quels jours ont-ils passés dans ces lieux écartés ?
Que n'y reprochiez-vous à l'ingrat que j'adore,
Que, malgré ses froideurs, hélas ! je l'aime encore ?
Que ne lui peigniez-vous ces mouvemens confus,
Ces tourmens, ces transports que vous avez tant vus ?
Que ne lui disiez-vous, pour tenter sa tendresse,
Que je sçai mieux aimer que lui, que sa Maîtresse ?
Mais ma raison s'égare : ah ! quels soins, quels secours
Dois-je attendre de vous qui servez leurs amours ?
Les Dieux à mes malheurs seront plus seçourables.
L'Hiver aura pour moi des rigueurs favorables.

Il approche, & déjà les fougueux aquilons,
Par leur souffle glacé, désolent nos vallons.
La neige, qui bien-tôt couvrira la prairie,
Retiendra les troupeaux dans chaque bergerie;
Et l'on ne verra plus, sous votre ombrage, assis,
Ni l'heureuse Daphné, ni l'amoureux Tircis.

Mais hélas! quel espoir me flâte & me console?
Avec rapidité le tems fuit & s'envole;
Et bien-tôt le Printems, à mon ame odieux,
Ramenera Tircis & Daphné dans ces lieux,
Feuilles, vous reviendrez; vous rendrez ces bois sombres,
Ils s'aimeront encor sous vos perfides ombres;
Et mes vives douleurs, & mes transports jaloux,
Pour mon ingrat Amant renaîtront avec vous.

CHANSON.

Soyons toujours inexorables:
Un Amant bien traité se rend insupportab'e;
Il néglige l'objet dont son cœur est charmé;
De tous les petits soins il devient incapable:
Un Amant sûr d'être aimé,
Cesse toujours d'être aimable.

Si l'Amour est inévitable;
S'il faut, pour un Berger, brûler d'un feu semblable
A celui dont son cœur nous paroît consumé,
Par de feintes rigueurs rendons-le misérable:
Un Amant sûr d'être aimê,
Cesse toujours d'être aimable.

ODE A CLIMENE.

NE pourra-t-on vous contraindre
A quitter de triſtes lieux :
Faudra-t-il toujours ſe plaindre
De ne point voir vos beux yeux.

ENCOR quand les fleurs nouvelles
Naiſſent par-tout ſous les pas ;
Quand toutes les nuits ſont belles,
La campagne a des appas.

MAIS quand l'Hiver la déſole,
Qu'on ne peut ſe promener ;
Climéne, il faut être folle
Pour ne pas l'abandonner.

DE ce qui vous y peut plaire,
Daignez nous entretenir :
Je ne vois qu'une chimére
Qui vous y peut retenir.

OUI, j'ai deviné, ſans doute,
D'où vient un ſi long ſéjour :
Votre jeune cœur redoute
Un mal qu'on appelle Amour.

VOUS croyez qu'on ne le gagne
Qu'au milieu des jeux, des ris :
Il ſe prend à la campagne,
Comme il ſe prend à Paris.

ON fait bien quand on évite

Une tendre paſſion ;
Mais, hélas ! en eſt-on quitte
En fuyant l'occaſion ?

Non, c'eſt envain qu'on s'aſſûre
Contre ce qu'on peut prévoir :
Une biſarre aventure
Met un cœur ſous ſon pouvoir.

Cette ſolitude affreuſe,
Où vous paſſez vos beaux jours,
Eſt ſouvent plus dangereuſe
Que les plus ſuperbes Cours.

Votre déſert eſt ſauvage :
Dans un plus ſauvage encor
Angélique fiére & ſage
Rencontra le beau Médor.

Quittez donc des champs ſtériles,
Pour vous garder, impuiſſans :
Venez, de feux inutiles,
Faire brûler mille Amans.

Ne redoutez point le piége
Qu'ils tendront à votre cœur :
De tous les forts qu'on aſſiége
On n'eſt pas toujours vainqueur.

La ſageſſe la plus frêle
Avec le plus beau Berger,
Si le deſtin ne s'en mêle
Ne court pas un grand danger.

Vous ne voudrez pas en croire
Tout ce qu'on vous en dira ;
Mais écoutez une Hiſtoire
Qui vous perſuadera.

J'ALLOIS cacher ma triſteſſe
Dans ces aimables déſerts,
Où, pour ſa tendre Maîtreſſe,
Desportes faiſoit des Vers.

JE m'étois aſſiſe à peine
Dans le plus ſombre du bois,
Quand j'oüis du beau Philène
Et les ſoupirs & la voix.

SEUL aux pieds d'une Bergere
Qui rioit de ſon ſouci,
Cet Amant tendre & ſincère,
Tout en pleurs parloit ainſi :

AVEC quelle indifférence
Paſſez-vous vos plus beaux jours !
Iris dans cette indolence
Demeurerez-vous toujours !

NON, vous deviendrez ſenſible :
Ce cœur, ce ſuperbe cœur
A l'Amour inacceſſible,
Sentira ſa vive ardeur.

QUEIQU'UN eſt né pour vous plaire;
Rien ne vous en ſauvera :
Ce que je ne pourrai faire
Un plus heureux le fera.

TOUT aime dans la nature :
Dans le barbare ſéjour
Où régne l'âpre froidure,
On ſent les feux de l'Amour.

LE tems, d'une aîle légère,

Emportera loin de vous
Cette beauté paſſagère
Dont les charmes ſont ſi doux.

Lors d'une vaine ſageſſe
Reconnoiſſant les abus,
Vous prendrez de la tendreſſe,
Et vous n'en donnerez plus.

En tout tems l'Amour nous dompte;
On régle envain ſes déſirs :
Vous aurez, à votre honte,
Ses peines ſans ſes plaiſirs.

Craignez ſa juſte colére,
Et, par un doux repentir,
Epargnez-vous, ma Bergere,
Les maux qu'il me fait ſentir.

Aimez un Amant fidéle,
Quoiqu'en diſe la raiſon :
Jeune Iris, tant qu'on eſt belle,
Elle n'eſt pas de ſaiſon.

Contre un Amant qui ſçait plaire
Elle perd toujours ſon tems :
Croyez-moi ; faites-la taire
Encore quinze ou vingt ans.

Mettez votre cœur en proie
Aux amoureuſes langueurs :
Il n'eſt de ſolide joie
Que dans l'union des cœurs.

Ainsi, d'un air agréable,
Philéne, ce beau berger
Aux belles ſi redoutable,
La preſſoit de s'engager.

Les Oiseaux, le doux Zéphire,
Et les Echos d'alentour,
Comme lui, sembloient lui dire :
Rien n'est si doux que l'Amour.

Mais le cœur de l'inhumaine
Se taisoit obstinément-
Quand le cœur se taît, Climéne,
Tout parle inutilement.

MADRIGAL.

Que la fin d'une tendre ardeur
Laisse de vuide dans la vie !
Rien remplace-t-il le bonheur
Dont la douce union des Amans est suivie ?
Non, il n'appartient qu'à l'Amour
De mettre les Mortels au comble de la joie.
A ses brûlans transports, lorsqu'on n'est plus en proie,
Qu'un cœur vers la raison fait un triste retour ?

BALADE.

Dans ce hameux je vois de toutes parts
De beaux atours mainte fillette ornée :
Je gagerois que quelque jeune Gars
Avec Catin unit sa destinée ;
Elle a l'œil doux ; elle a les traits mignards,
L'air gracieux, l'humeur point obstinée ;
Mais grand défaut gâte tous ses attraits :
Point n'a d'écus : pour belle qu'on soit née,
L'Amour languit sans Bacchus & Cérès.

De doux propos & d'amoureux regards
On ne sçauroit vivre toute l'année.
Jeunes maris deviennent tôt vieillards.
Quand leur convient jeûner chaque journée,
Soucis pressans chassent pensers gaillards.
Tendresse alors est en bref terminée :
S'il en paroît ce n'est qu'ad honorès.
Par maints grands Clercs l'affaire examinée,
L'Amour languit sans Bacchus & Cérès.

L'atre entouré d'un tas d'enfans criards,
De créanciers la porte environnée,
D'un triste hymen tous les autres hazards.
Font endurer peine d'ame damnée,
Et donnent joie aux voisins babillards.
Mirthes dont sur la tête couronnée
Voir on voudroit transformer en cyprès.
D'un tel desir point ne suis étonnée,
L'Amour languit sans Bacchus & Céres.

ENVOI.

Vous qui d'Amour suivez les étendards,
Point ne croyez cauteleux papelards,
Disans : Beauté suffit pour l'Hymenée.
Si vous voulez en tout faire florès,
Qu'avec beauté grosse dot soit donnée :
L'Amour languit sans Bacchus & Cérès.

BALADE A IRIS.

Il est saison de causer près du feu.
Le blond Phœbus, chère Iris, se retire :
L'Aquilon souffle ; & d'un commun aveu,
Point n'est ma chambre exposée à son ire :

Viens-y souper : j'ai du Muscat charmant.
Quand je te vois ma tendresse s'éveille,
Désirerois être homme en ce moment,
Ou quand ta voix se mêle follement
Au doux glou glou que fait une bouteille.

En dévorant Carpe de Seine au bleu,
De sottes gens à l'aise pourront rire ;
Trop bien sçavons qu'il n'en est pas pour peu :
Plaisante & longue en sera la satyre.
Nous chercherons un nouvel enjouement,
Un nouveau feu dans le jus de la treille ;
C'est un secours contre plus d'un tourment.
Il n'en est point qui ne céde aisément
Au doux glou glou que fait une bouteille.

Le verre en main je prétends faire un vœu,
Dont nul mortel ne me fera dédire :
C'est de braver, ceci n'est point un jeu,
Ce traître Amour qu'on ne peut trop maudire.
Les répentirs suivent l'engagement.
N'écoutons point ce que le cœur conseille :
Ne préférons, pour vivre heureusement,
Ni les soupirs, ni les soins d'un Amant,
Au doux glou glou que fait une bouteille.

ENVOI.

Cruel Amour, j'en fais ici serment,
Si tu me mets un jour puce à l'oreille,
Je veux jamais ne trouver d'agrément,
Au doux glou glou que fait une bouteille.

AIR.

IRIS ſur la fougere,
Dans un preſſant danger,
A ſon téméraire Berger
Diſoit tout en colere :
Qu'eſt devenu, Tircis, cet air reſpectueux
Qui d'un parfait Amant eſt le vrai caractere ?
Entre deux cœurs, dit-il, brûlés des mêmes feux ;
Il eſt certains momens heureux,
Où, ma Bergere,
Il ne faut qu'être amoureux.

RONDEAU A M. L'ABBÉ***.

Qui lui avoit écrit, qu'il n'y avoit rien de ſi triſte qu'une extrême veille.

FLEUR de vingt ans tient lieu de toute choſe :
Si ſort vouloit, lui qui de tout diſpoſe,
Pour vos péchés un peu me rajeunir,
Prélat futur, je ſçaurois vous punir
De tous les maux où votre avis m'expoſe.

POINT ne craignez telle métamorphoſe ;
Trop bien ſçavez que, quoiqu'on ſe propoſe,
On tâche envain à faire revenir
Fleur de vingt ans.

Quel ſérieux ! diroit-on pas qu'on n'oſe
Rire avec vous ? Envain votre air impoſe ;
Nous ſçavons bien à quoi nous en tenir.
Tout en diſant, Dieu veuille vous bénir :

Vous cueillerez, beau Sire, à porte close,
Fleur de vingt ans.

L'HIVER.

IDYLLE.

A M. Lucas de Bellesbat.

L'Hiver, suivi des vents, des frimats, des orages,
De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix.
Il a déjà ravi, par de cruels outrages,
Ce que la Terre avoit d'attraits.
Quelles douloureuses images
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit!
Hélas! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,
Ces ruisseaux glacés, tout nous dit:
Le tems fera chez vous de semblables ravages.
Comme la terre nous gardons
Jusqu'au milieu de l'Automne
Quelques-uns des appas que le Printems nous donne:
L'Hiver vient-il? nous les perdons.
Pouvoir, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne:
On se déguise envain ces tristes vérités;
Les terreurs, les infirmités,
De la froide vieillesse ordinaires compagnes,
Font sur nous ce que font les Autans irrités,
Et la neige sur les campagnes.
Encor, si, comme les Hivers
Dépouillent les forêts de leurs feuillages verds,
L'âge nous dépouilloit des passions cruelles,
Plus fortes à dompter que ne le font les flots;
Nous goûterions un doux repos
Qu'on ne peut trouver avec elles.
Mais, nous avons beau voir détruire par le tems

La plus forte santé, les plus vifs agrémens;
Nous conservons toujours nos premieres foiblesses.
L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,
De la fortune encore écoute les promesses;
L'avare, en expirant, regrete moins le jour
Que ses inutiles richesses:
Et qui jeune a donné tout son tems à l'Amour,
Un pied dans le tombeau veut encore des Maîtresses.
Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs,
Presque aussi dangereux que leur plus doux usage.
Pour être heureux, pour être sage,
Il faut sçavoir donner un frein à ses désirs.
Mieux qu'un autre, sage Timandre,
De cet illustre effort vous connoissez le prix.
Vous, en qui la Nature a joint une ame tendre
Avec un des plus beaux esprits;
Vous, qui dans la saison des graces & des ris,
Loin d'éviter l'amour, faisiez gloire d'en prendre;
Et qui, par effort de raison,
Fuyez de ses plaisirs la folle inquiétude,
Avant que l'arriere saison
Vous ait fait ressentir tout ce qu'elle a de rude.

A MADAME ***

SONGE.

LEs ombres blanchissoient, & la naissante Aurore
Annonçoit dans ces lieux le retour du Soleil,
Lorsque dans les bras du sommeil,
Malgré des soins cuisans je languissois encore,
A la merci de ces vaines erreurs
Dont il sçait ébranler le plus ferme courage,
Dont il sçait enchanter les plus vives douleurs.
De toute ma raison ayant perdu l'usage,
Je croyois être, Iris, dans un sombre bocage,

Où les Roſſinols tour à tour
Sembloient me dire en leur langage.
Vous réſſiſtez envain au pouvoir de l'Amour ;
Tôt ou tard ce Dieu nous engage.
Ah ! dépêchez-vous de choiſir.
J'écoutois ce tendre ramage
Avec un aſſez grand plaiſir,
Quand un certain oiſeau plus beau que tous les autres,
Sur des myrthes fleuris commença de chanter.
Doux Roſſignols, ſa voix l'emporta ſur les vôtres ;
Je vous quittai pour l'écouter.
Dieux ! qu elle me parut belle !
Qu'elle s'exprimoit tendrement !
Sa maniere étoit nouvelle,
Et l'on rencontroit en elle
Je ne ſçai quel agrément
Qui plaiſoit infiniment.
Pour avoir plus long-tems le plaiſir de l'entendre,
Voyant que, ſans s'effaroucher,
Cet agréable oiſeau ſe laiſſoit approcher,
J'avançai la main pour le prendre.
Je le tenois déjà quand je ne ſçai quel bruit
Nous effraya tous deux ; l'aimable oiſeau s'enfuit.
Dans les bois après lui j'ai couru tranſportée,
Et, par une route écartée,
Je ſuivois ſon vol avec ſoin,
Soit hazard, ſoit adreſſe,
Malgré ma délicateſſe,
Dieux ! qu'il me fit aller loin !
Enfin n'en pouvant plus, il ſe rend, je l'attrape,
Comme j'en avois eu deſſein ;
Et, folle que je ſuis, j'ai ſi peur qu'il n'échappe,
Que je l'enferme dans mon ſein.
O déplorable aventure !
Ce malicieux oiſeau,
Qui m'avoit paru ſi beau,
Change auſſi-tôt de figure :

Devient un affreux ſerpent ;
Et du venin qu'il répand
Mon cœur fait ſa nourriture.
Ainſi, loin de goûter les plaiſirs innocens
Dont ſa trompeuſe voix avoit flatté mes ſens,
Je ſouffrois de cruels ſupplices.
Le traître n'avoit plus ſa premiere douceur,
Et, ſelon ſes divers caprices,
Il troubloit ma raiſon & déchiroit mon cœur.
Par des commencemens ſi rudes,
Voyant que les plaiſirs que je devois avoir
Se changeoient en inquiétudes ;
Renonçant tout d'un coup au chimérique eſpoir
Dont il vouloit me faire une nouvelle amorce,
D'un dépit plein de fureur
J'empruntai toute la force,
Et j'étouffai l'impoſteur.

CHANSON

*Sur Monſieur l'*ABBÉ TESTU.

L'AVENTURE eſt trop ridicule,
Pour ne la pas faire ſçavoir ;
Il offroit à Dame incrédule
Sa chandelle, & la faiſoit voir.
Sans s'émouvoir, ſans s'émouvoir,
La folette tira ſa mule,
Et la fit ſervir d'éteignoir.

AU lieu de venger cette injure,
Les Amours, à malice enclins,
Rioient entr'eux de l'aventure
Du Doyen des Abbés blondins.
Ces Dieux badins, ces Dieux badins ;

Se disoient : Vois-tu la coëffure
Qu'on a mise au Dieu des Jardins.

IDYLLE SUR LA NAISSANCE
DE LOUIS DUC DE BOURGOGNE,
Petit-fils de Louis XIV.
1682.

L'Amour, pressé d'une douleur amère,
Eteint son flambeau, rompt ses traits,
Et par le Stix jure à sa mere
Qu'il ne s'appaisera jamais.
Tout se ressent de sa colere :
Déjà les oiseaux dans les bois
Ne font plus entendre leurs voix,
Et déjà le Berger néglige sa Bergere.
Ce matin, les Jeux & les ris,
De l'Amour les seuls Favoris,
M'ont découvert ce qui le désespére ;
Voici ce qu'ils m'en ont appris :
Un divin Enfant vient de naître,
M'ont-ils dit, à qui les Mortels
Avec empressément élévent des Autels,
Et pour qui, sans regret, nous quittons notre Maître.
Si l'Amour est jaloux des honneurs qu'on lui rend,
Il l'est encor plus de ses charmes :
Envain, pour essuyer ses larmes,
Vénus sur ses genoux le prend,
Lui fait honte de ses foiblesses ;
Et quand par de tendres caresses
Elle croit l'avoir adouci,
D'un ton plus ferme elle lui parle ainsi :
Vous avez fourni de matiere

Au malheur dont vous vous plaignez ;
L'aimable Enfant que vous craignez,
Sans vous n'eût point vu la lumiere :
Mais consolez-vous-en : lui qui vous rend jaloux,
Un jour soumis à votre empire,
Quoi que la gloire en puisse dire,
Fera de vos plaisirs son bonheur le plus doux.
Reprenez donc votre arc ; quoi, mon fils, seriez-vous
Aux ordres des Destins rebelle ?
Songez que vous devez vos soins à l'Univers,
Que par vous tout se renouvelle ;
Que dans le vaste sein des Mers,
Que sur la Terre & dans les Airs,
La Nature à son aide en tout tems vous appelle.
Ah ! s'écria l'Amour, je veux me venger d'elle ;
Contre elle, avec raison, je me sens animé :
Avec de trop grands soins cette ingrate a formé
Cet Enfant, ce Rival de ma gloire immortelle.
Concevez-vous quelle est ma douleur, mon effroi ?
Il est déjà beau comme moi.
Mais, jusqu'où les Mortels portent-ils l'insolence ?
Sans respecter mon pouvoir ni mon rang,
On ose comparer son sang avec mon sang :
On fait plus ; sur le mien il a la préférence.
On ne craint point pour lui la céleste vengeance ;
Il a dans son Ayeul un trop puissant appui ;
Quel Dieu pour la valeur, quel Dieu pour la prudence,
Pourroit avec LOUIS disputer aujourd'hui ?
Depuis qu'il fut donné pour le bien de la France,
On n'a plus adoré que lui.
De l'Univers, il régle la fortune,
Par un prodige il est tout à la fois
Mars, Apollon, Jupiter & Neptune :
Ses bontés, ses soins, ses exploits,
Font la félicité commune.
Au-delà de lui-même il porte son bonheur

A son auguste Fils lui-même sert de guide ;
On voit ce Fils brûler d'une héroïque ardeur,
Et de gloire en tout tems avide,
Dans le sein même de la Paix,
Aux frivoles plaisirs ne s'arrêter jamais.
Il se plaît à la chasse, image de la guerre ;
Il se plaît à dompter d'indomptables chevaux,
En attendant le jour qu'armé de son tonnerre,
Louis, en triomphant du reste de la Terre,
Fournisse à sa valeur de plus nobles travaux.
Bien que de la beauté vous soyez la Déesse,
Vous ne lui causeriez ni transports, ni desirs.
Heureux & digne Epoux d'une jeune Princesse,
Qui mérite tous ses soupirs,
Il ne daigne tourner ses regards sur les autres.
A ses charmes aussi, quels charmes sont égaux ?
Elle a les yeux aussi doux que les vôtres,
Et n'a pas un de vos défauts,
Vénus alors rougit de honte,
Et lançant sur son Fils des regards enflammés.
Quoi donc, dit-elle, à votre compte
Une Mortelle me surmonte ?
Eh bien, l'illustre Enfant, dont vous vous allarmez,
Près de moi tiendra votre place.
Je veux (& le Destin ne m'en dédira pas,)
Que, quoiqu'il dise ou quoi qu'il fasse,
On y trouve toujours une nouvelle grace :
Toutes vont par mon ordre accompagner ses pas.
L'Amour tremble à cette menace ;
Il veut flatter Vénus ; mais Vénus à ces mots
Se jette dans son char, & vole vers Paphos.
Dans son cœur la colere & la honte s'assemble.
Le chagrin de l'Amour s'accroît par ce courrou :
Et comme le chagrin & nous
Ne pouvons demeurer ensemble,
Nous avons résolu d'abandonner l'Amour
Pour venir faire notre cour

Au

Au beau Prince qui lui reſſemble.
Voilà ce que les Ris & les Jeux m'ont conté.
Ce Prince eſt ſi charmant qu'on les en peut bien croire.
L'Amour eſt aujourd'hui jaloux de ſa beauté ;
Un jour viendra que Mars le ſera de ſa gloire.
Puiſſe-t-il, toujours grand, être toujours heureux.
Puiſſe le juſte Ciel accorder à nos vœux
Pour lui de nombreuſes années.
Qu'il paſſe des Héros les exploits inoüis,
Et qu'un jour, s'il ſe peut, ſes grandes deſtinées
Egalent celles de LOUIS.

MADRIGAL.

TYRAN dont tout ſe plaint, Tyran que tout adore,
Amour, impitoyable Amour,
Donne quelque relâche au mal qui me dévore
Et la nuit & le jour.
Fais, pour me ſoulager, que mon aimable Alcandre
Devienne un peu plus tendre ;
Va porter dans ſon ſein cette bouillante ardeur,
Ces violens tranſports, cette langueur extrême
Dont tu remplis mon triſte cœur
Depuis l'heureux moment qu'il aime.
Ne crains pas que tes ſoins ſoient mal récompenſés :
Mon Alcandre connoît ta puiſſance ſuprême.
Il aime ; mais, hélas ! il n'aime pas aſſez.

BALADE A M. DE POINTY,

Commandant une Galiote nommée la Cruelle, *au Bombardement d'Alger.* 1683.

PREUX Chevalier, ſage & de bon alloi,
Déjà ſçavions par dame Renommée

A qui tes faits donnent aſſez d'emploi ,
Que dans ta Nef loin d'être clos & coi ,
Quand ſur Alger tomboit Bombe enflammée ,
Le ſin premier affrontant le danger ,
Sur la cruelle as bien fait telle rage ,
Que pêle-mêle Africain , Etranger ,
Moſquée & Tours giſſent ſur le rivage.

Dans ton récit , gaye & fiére , je voi
Notre jeuneſſe , à vaincre accoutumée ,
Aller au feu. Pourtant , comme je croi ,
A telle fête on n'eſt pas ſans effroi :
Belle elle étoit , & tu l'as bien chomée :
Du Queſne habile en l'Art de naviger ,
Sage en conſeils , fameux par ſon courage ,
Dit que par toi chez le More léger ,
Moſquée & Tours giſſent ſur le rivage.

De cette Gent ſans honneur & ſans foi ,
Par cet exploit l'audace eſt réprimée :
Pour la réduire à ſuivre notre loi ,
Beſoin ſera d'Apôtres comme toi ;
Telle œuvre veut qu'on prêche à main armée.
On te verra ſans doute ravager
Dans autre année , autre infidéle plage ,
Dont on dira , comme on le dit d'Alger :
Moſquée & Tours giſſent ſur le rivage.

ENVOI.

Peuples d'Alger , franchement dites-moi ,
De Charles-Quint que mit en deſarroi
Votre valeur auſſi-bien que l'orage ,
Ou de Louis qui ſçait vous corriger ,
Quel eſt plus grand , plus vaillant & plus ſage ?
Bien mieux que nous vous en pouvez juger :
Moſquée & Tours giſſent ſur le rivage.

EPITRE AU ROI.

Sur son Voyage de Flandres, pour le Siége de Luxembourg. 22 Avril 1684.

POURQUOI chercher une nouvelle gloire ?
Sous vos lauriers goûtez un doux repos :
Assez d'exploits d'immortelle mémoire
Vous font passer les antiques Héros.
Pour vous, grand Roi, pour le bien de la France,
Que reste-t-il encore à souhaiter ?
Vos soins chez elle ont remis l'abondance :
Votre valeur, qui pourroit tout dompter,
La rend terrible aux Nations étranges :
Et quelque loin qu'on porte les louanges,
Il n'en est point qui vous puisse flatter.

A vous chanter nos voix sont toujours prêtes :
Mais, quand nos Vers à la postérité
Pourroient vous peindre aussi grand que vous êtes ;
Quand de vos loix ils diroient l'équité,
De votre bras les rapides conquêtes,
De votre abord le charme inévitable,
De votre esprit la noble activité,
Quel en seroit pour vous l'utilité ?
Lorsque le vrai paroît peu vraisemblable,
Il n'a sur nous que peu d'autorité.

CES Conquérans qu'eurent Rome & la Gréce,
Ces demi-Dieux sur cent Lyres chantés,
Ont eu le sort que trop de gloire laisse :
On les a crûs servilement flattés.
Tant de vertus qu'en eux l'Histoire assemble,
Est, disoit-on, le prix de leurs bienfaits ;

Et ſi vous ſeul, ſous qui l'Univers tremble,
N'euſſiez plus fait qu'ils n'ont tous fait enſemble,
On douteroit encor de leurs hauts faits.

De leur valeur la vôtre nous aſſure ;
Vous la rendez croyable en l'effaçant.
Un tel ſecours chez la race future
Sera pour vous un ſecours impuiſſant :
Quelques efforts que la nature faſſe
Pour les Héros que ſa main formera,
Loin d'en trouver quelqu'un qui vous efface,
Jamais aucun ne vous égalera.

N'allez donc plus expoſer une vie
D'où le bonheur de l'Univers dépend.
Voyez la Paix de tous les biens ſuivie,
Qui dans les bras des plaiſirs vous attend.
Epargnez-nous de mortelles allarmes :
Où courez-vous par la gloire animé ?
Si la victoire a pour vous tant de charmes,
Vous pouvez vaincre ici ſans être armé.
N'appellez point une indigne foibleſſe,
Quelques momens donnés à la tendreſſe :
Les plus grands cœurs n'ont pas le moins aimé.

Mais aux travaux de la fiére Bellone
J'oppoſe envain le repos le plus doux :
Les faux plaiſirs que l'oiſiveté donne,
Ne ſont pas faits pour un Roi comme vous.
Inſtruit du tout, appliqué ſans relâche,
Et toujours grand dans les moindres projets,
Lorſque la Paix aux périls vous arrache,
Une autre gloire à ſon tour vous attache
Et vous immole au bien de vos ſujets.

Ainsi l'on voit le Maître du tonnerre
Diverſement occupé dans les Cieux :

Tantôt vainqueur dans l'insolente guerre
Qui fit périr les Tyrans furieux ;
Tantôt, veillant au bonheur de la Terre,
Porter par-tout un regard curieux ;
Y rétablir le calme, l'innocence :
Etre de tous, la crainte, l'espérance,
Et le plus grand & le meilleur des Dieux.

CRAINT, adoré.... Mais j'entens la victoire
Qui vous appelle à des exploits nouveaux.
Que de hauts faits vont grossir votre Histoire !
Partez ; courez à des destins si beaux.
Je vois l'Espagne aux Traités infidéle
De ses Pays payer les attentats ;
Je vois vos coups détruire les Etats
Du fier voisin qui soutient sa querelle ;
Et je vous vois, vainqueur en cent combats,
Donner la Paix, & la rendre éternelle.

BOUTS-RIMÉS, A M. LE DUC DE S. AGNAN,

Sur des Rimes qui couroient alors. 1684.

FAVORI des neuf Sœurs, tu sçais plaire *omnibus*.
Doux à qui t'est soumis, fatal à qui te *fâche*,
Tu sers LOUIS le grand, sans espoir, sans *relâche* ;
Et de quatre, tu sçais donner la mort *tribus*.

TU pourrois inspirer la valeur au plus *lâche* ;
Grand Duc, on voit revivre en toi Gaston *Phœbus*.
Tu sçais l'art d'employer noblement ton *quibus*.
A tes propres dépens plus d'un bel esprit *mâche*.

LE sort pour toi constant t'aime, te rit, *item*
Te destine un trésor ; c'est-là le *tu autem*
Qu'un Favori cacha durant une grande *ire*,

Tu peux encore aimer, & faire dire *amo*.
Que ton Hiſtoire un jour ſera plaiſir à *lire*,
Si jamais on l'écrit *fideli* *calamo* !

STANCES.

Agréables tranſports qu'un tendre amour inſpire,
Déſirs impatiens, qu'êtes-vous devenus ?
Dans le cœur du Berger pour qui le mien ſoupire,
Je cherche, je vous deſire,
Et je ne vous retrouve plus.

Son rival eſt abſent, & la nuit qui s'avance
Pour la troiſiéme fois a triomphé du jour,
Sans qu'il ait profité de cette heureuſe abſence;
Avec ſi peu d'impatience,
Hélas ! on n'a guére d'amour !

Il ne ſent plus pour moi ce qu'on ſent quand on aime ;
L'infidéle a paſſé ſous de nouvelles loix.
Il me dit bien encor que ſon mal eſt extrême ;
Mais il ne le dit plus de même
Qu'il me le diſoit autrefois.

Revenez dans mon cœur, paiſible indifférence ;
Que l'Amour a changée en de cuiſans ſoucis.
Je ne reconnoîs plus ſa fatale puiſſance ;
Et, grace à tant de négligence,
Je ne veux plus aimer Tircis.

Je ne veux plus l'aimer ! ah ! diſcours téméraire !
Voudrois-je éteindre un feu qui fait tout mon bonheur :

Amour, redonnez-lui le deſſein de me plaire :
Mais, quoi que l'ingrat puiſſe faire,
Ne ſortez jamais de mon cœur.

CHANSON.

AH! pourquoi me diſiez-vous
De ne craindre que les Loups ?
Ce n'eſt pas faire aſſez d'éviter leur colére.
Un jeune Berger tendre & beau
Fait plus de tort à mon troupeau
Que les loups n'en pourroient faire.

LE RUISSEAU,

IDYLLE. 1684.

RUISSEAU, nous paroiſſons avoir un même ſort ;
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre,
Vous à la mer, nous à la mort :
Mais, hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre courſe & la nôtre !
Vous vous abandonnez, ſans remords, ſans terreur,
A votre pente naturelle ;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
La vieilleſſe chez vous n'a rien qui faſſe horreur :
Près de la fin de votre courſe,
Vous êtes plus fort & plus beau
Que vous n'êtes à votre ſource ;
Vous retrouvez toujours quelqu'agrément nouveau.
Si de ces paiſibles bocages
La fraicheur de vos eaux augmente les appas,
Votre bienfait ne ſe perd pas ;
Par de délicieux ombrages

Ils embelliſſent vos rivages ;
Sur un ſable brillant, entre des prés fleuris,
Coule votre onde toujours pure ;
Mille & mille poiſſons dans votre ſein nourris,
Ne nous attirent point de chagrins, de mépris !
Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
Hélas ! votre ſort eſt ſi doux !
Taiſez-vous : Ruiſſeau, c'eſt à nous
A nous plaindre de la nature.
De tant de paſſions que nourrit notre cœur,
Apprenez qu'il n'en eſt pas une
Qui ne traîne après ſoi le trouble, la douleur,
Le repentir ou l'infortune,
Elles déchirent nuit & jour
Les cœurs dont elles ſont maîtreſſes,
Mais de ces fatales foibleſſes
La plus à craindre, c'eſt l'Amour.
Ses douceurs mêmes ſont cruelles.
Elles ſont cependant l'objet de tous les vœux.
Tous les autres plaiſirs ne touchent point ſans elles.
Mais des plus forts liens le tems uſe les nœuds ;
Et le cœur le plus amoureux
Devient tranquille, ou paſſe à des amours nouvelles.
Ruiſſeau, que vous êtes heureux !
Il n'eſt point parmi vous de Ruiſſeaux infidéles
Lorſque les ordres abſolus
De l'être indépendant qui gouverne le monde,
Font qu'un autre Ruiſſeau ſe mêle avec votre onde,
Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus.
A ce que vous voulez jamais il ne s'oppoſe ;
Dans votre ſein il cherche à s'abîmer :
Vous & lui juſques à la Mer
Vous n'êtes qu'une même choſe.
De toutes ſortes d'unions
Que notre vie eſt éloignée !
De trahiſons, d'horreurs & de diſſentions,
Elle eſt toujours accompagnée.

Qu'avez-vous mérité, Ruisseau tranquille & doux ;
Pour être mieux traité que nous ?
Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
Ces prérogatives, ces droits
Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos miséres :
C'est lui seul qui nous dit que par un juste choix
Le Ciel mit, en formant les hommes
Les autres Etres sous leurs loix.
A ne nous point flatter, nous sommes
Leurs Tyrans plutôt que leurs Rois.
Pourquoi vous mettre à la torture ?
Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?
Et pourquoi renverser l'ordre de la Nature
En vous forçant de jaillir dans les airs ?
Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes,
Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir,
Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir ?
Que ne regnons-nous sur nous-mêmes ?
Mais, hélas ! de ses sens esclave malheureux,
L'homme ose se dire le maître
Des animaux, qui sont peut-être
Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux ;
Et dont la foiblesse a fait naître
Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
Mais que fais-je ? où va me conduire
La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons ?
Ai-je quelque espoir de détruire
Des erreurs où nous nous plaisons ?
Non, pour l'orgueil & pour les injustices
Le cœur humain semble être fait.
Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices,
On n'en peut souffrir le portrait.
Hélas ! on n'a plus rien a craindre ;
Les vices n'ont plus de censeurs ;
Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs ;
Sçavoir vivre, c'est sçavoir feindre.
Ruisseau, ce n'est plus que chez vous

Qu'on trouve encore de la franchiſe !
On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
La bizarre Nature a miſe :
Aucun défaut ne s'y déguiſe ;
Aux Rois comme aux Bergers vous les reprochez tous ;
Auſſi ne conſulte-t-on guére
De vos tranquilles eaux le fidéle criſtal ;
On évite de même un ami trop ſincére :
Ce déplorable goût eſt le goût général.
Les leçons font rougir ; perſonne ne les ſouffre :
Le ſourbe veut paroître homme de probité.
Enfin dans cet horrible gouffre
De miſére & de vanité,
Je me perds ; & plus j'enviſage
La foibleſſe de l'homme & ſa malignité,
Et moins de la Divinité
En lui je reconnoîs l'image.
Courez, Ruiſſeau, courez ; fuyez-nous ; reportez
Vos ondes dans le ſein des Mers d'où vous ſortez ;
Tandis que, pour remplir la dure deſtinée
Où nous ſommes aſſujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hazard nous a donnée
Dans le ſein du néant d'où nous ſommes ſortis.

CHANSON.

A La Cour
Aimer eſt un badinage,
Et l'Amour
N'eſt dangereux qu'au village.
Un Berger,
Si ſa Bergere n'eſt tendre,
Sçait ſe pendre ;
Mais il ne ſçauroit changer.

Et parmi nous, quand les belles
Sont légères ou cruelles,
Loin d'en mourir de dépit,
On en rit,
Et l'on change auſſi-tôt qu'elles.

EPITRE

A M. Le Duc de Montausier;

En lui envoyant la Balade qui ſuit. 1684.

Montausier, dont le cœur ferme, grand & ſincere,
Seul dans un ſiécle corrompu
Poſſéde, connoit & révère
Le vrai mérite & l'antique vertu :
Souffrez qu'en vos mains je dépoſe
Les innocens chagrins de mon cœur irrité.
Hé quoi, peut-on ſouffrir avec tranquillité
Qu'au mépris de ces loix que la tendreſſe impoſe,
L'intérêt ou la vanité
Soit en amour le but qu'on ſe propoſe ?
Mon cœur, de leur pouvoir jaloux,
Ne peut, ſans murmurer, voir qu'on leur ſacrifie
Ce que la vie a de plus doux,
Et même quelquefois la vie.
De-là vient ſon chagrin, de-là vient ſon courroux.
A qui pourrois-je mieux les confier qu'à vous ?
Quel autre, comme vous, de cette erreur commune
A ſauvé ſon cœur aujourd'hui ?
Quel autre, comme vous, a dédaigné l'appui
De ces fiers ſavoris que la ſeule fortune
Eléve au faîte des grandeurs,
Et que ſuit lâchement une foule importune
D'eſclaves & d'adorateurs ?

Qui, comme vous, enfin, des loix de le constance
S'est fait d'inviolables loix?
Loin de voir en nous l'indolence
Qui suit de près la jouissance,
L'hymen n'a rien fait perdre à l'Amour de ses droits.
Occupé par ces grands & pénibles emplois
Au bonheur de l'Etat, si chers, si nécessaires,
Ne vous a-t-on pas vu tendrement allarmé?
Au milieu des combats n'avez-vous pas aimé?
Et votre ame au-dessus des ames ordinaires,
Ne garde-t-elle pas toujours
Le triste souvenir de vos tendres amours?
Oui, la mort de l'illustre & divine Julie
En vous triomphe tous les jours
Des superbes plaisirs dont la Cour est remplie.
Vous seul épris d'un feu durable autant que beau,
Avez porté l'Amour au-delà du tombeau:
Seul aussi vous pouvez comprendre
Et plaindre les ennuis profonds
Que souffre un cœur fidéle & tendre,
Dans un siécle où l'amour n'est que dans les chansons.

BALADE.

A CAUTION tous mes amans sont sujets.
Cette maxime en ma tête est écrite.
Point n'ait de foi pour leurs tourmens secrets;
Point auprès d'eux n'ai besoin d'eau-bénite;
Dans cœur humain probité plus n'habite.
Trop bien encore a-t'on les mêmes dits
Qu'avant qu'Astuce au monde fût venue:
Mais pour d'effets, la mode en est perdue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

RICHES atours, tables, nombreux valets,

Font aujourd'hui les trois quarts du mérite.
Si des amans soumis, constans, discrets,
Il est encor, la troupe en est petite.
Amour d'un mois est amour décrépite.
Amans brutaux sont les plus applaudis.
Soupirs & pleurs feroient passer pour grue.
Faveur est dite aussi-tôt qu'obtenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

JEUNES beautés envain tendent filets;
Les Jouvenceaux, cette engeance maudite
Fait bande à part; près des plus doux objets;
D'être indolent chacun se félicite.
Nul en amour ne daigne être hypocrite;
Ou si parfois un de ces étourdis
A quelques soins s'abaisse & s'habitue,
Don de merci seul il n'a pas en vûe.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

TOUS jeunes cœurs se trouvent ainsi faits.
Telle denrée aux folles se débitent.
Cœurs de barbons sont un peu moins coquets.
Quand il fut vieux le diable fut hermite;
Mais rien chez eux à tendresse n'invite.
Par maints hivers desirs sont refroidis.
Par maux fréquens humeur devient bourrue,
Quand une fois on a tête chenue.
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

ENVOI.

FILS de Vénus, songe à tes intérêts,
Je voi changer l'encens en camoufflets;
Tout est perdu si ce train continue.
Ramène-nous le siécle d'Amadis.
Il t'est honteux qu'en Cour d'attraits pourvûe,
Où politesse au comble est parvenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

RÉPONSE DE M. LE DUC DE S. AGNAN.

BALADE.

A CAUTION tous ne ſont pas ſujets.
Autre maxime en ma tête eſt écrite ;
Et, pour parler de mes tourmens ſecrets,
Oncques de Cour ne connus l'eau-bénîte.
Si dans maints cœurs probité plus n'habite,
Au mien les faits ſuivent toujours les dits.
Par moi l'Aſtuce au monde n'eſt venue.
D'Amans loyaux ſi la mode eſt perdue,
Moi j'aime encor comme on aimoit jadis.

NUL riche atour, nul nombre de valets,
Ne contribue à mon peu de mérite ;
Toujours me tiens au rang des plus diſcrets.
Tant mieux pour moi ſi la troupe eſt petite.
Amour chez moi n'eſt jamais décrépite ;
Et quand les ſots ſont le plus applaudis,
Dûſſai-je en tout paſſer pour une grue,
Faveur ſe cache auſſi-tôt qu'obtenue ;
Tant j'aime encor comme on aimoit jadis.

JEUNES beautés, qui tendez vos filets,
Chaſſez bien loin cette engeance maudite
De Jouvenceaux ; quand près des beaux objets
D'être indolent chacun ſe félicite,
Je ſens l'amour ſans faire l'hypocrite,
Et le ſers mieux qu'un de ces étourdis.
Mais ſi pour vous aux ſoins je m'habitue,
Don de merci j'aurai toujours en vûe ;
Car j'aime encor comme on aimoit jadis.

QUAND jeunes cœurs ſe trouvent ainſi faits,
Préſent meilleur à Dame on ne débite.
Cœurs de barbons peuvent être coquets.
Le diable eut tort quand il ſe fit hermite.
Si ma perſonne à tendreſſe n'invite,
Mes ſens au moins point ne ſont refroidis.
Par aucun maux mon humeur n'eſt bourrue,
Et peut m'en chaut ſi j'ai tête chenue;
Car j'aime encore comme on aimoit jadis.

ENVOI.

FILS de Vénus, ſonge à tes intérêts,
Reprends l'encens, & rends les camoufflets.
Accorde à tous que ce train continue;
Nous reverrons le ſiécle d'Amadis.
Et ſi jamais Dame d'attraits pourvue
A m'enflammer ſe trouve parvenue,
Je l'aimerois comme on aimoit jadis.

RÉPONSE A M. LE DUC DE S. AGNAN.

BALADE.

DUC, plus vaillant que les fiers Paladins
Qui des Géans conquêtoient les armures;
Duc, plus vaillant que n'étoient Grenadins,
Point contre vous ne ſont mes écritures:
Grand tort aurois de blaſonner vos feux.
Hé qui ne ſçait, beau Sire, je vous prie,
Qu'en fait d'Amour & de Chevalerie,
Oncques ne fut plus véritable preux.

VOUS pourfendez vous ſeul quatre aſſaſſins ; *
Vous réparez les torts & les injures ;
Feriez encor plus d'amoureux larcins
Que Jouvenceaux à blondes chevelures :
Ce que jadis fit le beau Ténébreux
Près de vos faits n'eſt que badinerie.
D'encombriers vous ſortez ſans féerie.
Oncques ne fut plus véritable preux.

JAMAIS l'Aurore aux doigts incarnadins
En jours brillans ne change nuits obſcures,
Que cault Amour & Mars aux airs mutins
Vous n'invoquiez pour avoir aventures.
Vous bravez tout ; malgré des ans nombreux,
Qui volontiers empêchent qu'on ne rie,
Avez d'un fils augmenté votre hoirie.
Oncques ne fut plus véritable preux.

ENVOI.

QUE puiſſiez-vous, Chevalier valeureux,
En tout combat, en butin amoureux,
Ne vous douloir jamais de tromperie ;
Et qu'à l'envi, chez nos derniers neveux,
Liſant vos faits, hautement on s'écrie,
Oncques ne fut plus véritable preux.

REMARQUE.

* En 1631, il fut attaqué par quatre Aſſaſſins, il en tua deux, bleſſa mortellement le troiſiéme, & mit le quatriéme en fuite. Le Marquis de Montplaiſir, Lieutenant-de Roi d'Arras, ayant appris cet événement ſingulier, lui envoya un Mouſqueton qui tiroit ſept coups, avec une Balade ſur cette aventure.

RÉPONSE DE M. LE DUC DE S. AGNAN.

BALADE.

O L'HEUREUX tems, où les fiers Paladins
En toutes parts cherchoient les aventures,
Où, sans dormir non plus que font Lutins,
Ja n'étoient las de porter leurs armures!
Princes & Rois par vins & confitures
Les régaloient au sortir des festins.
Dame, à bon droit des beaux esprits chérie,
Qui faites cas des guerriers valeureux,
Est-il rien tel qu'Art de Chevalerie?
Fut-il jamais un métier plus heureux?

CES Damoisels s'ébattoient ès jardins
Bien atournés de pompeuses vêtures.
Là, plus vermeils qu'on ne peint Chérubins,
Chapeaux de fleurs mis sur leurs chevelures,
Se déduisoient en superbes parures,
Riches plumets, toiles d'or, & satins.
De les voir tels toute ame étoit ravie,
Tant avoient l'air de gens victorieux.
Dame sans pair, dites-nous, je vous prie,
Fut-il jamais un métier plus heureux?

S'IL avenoit que felons assassins
En dur estour leur fissent des blessures,
Ja nul métier n'avoient de Médecins.
Filles de Rois, moult belles créatures,
Qu'on renommoit pour leurs sçavantes cures,
Sur lits mollets & sur riches coussins,
Chacun à part, soigneuses de leur vie,
Les consolant par devis amoureux,

Rendoient bien-tôt leur perſonne guérie.
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

Moi qui toujours ſurpaſſant maints Blondins
En vrais effets ainſi qu'en écritures ,
Ai depuis peu mis au jour deux bambins *
Dont on feroit d'agréables peintures ;
Dans la vigueur qu'on voit en mes allures ,
Je veux auſſi , par de nobles deſſeins ,
Des ennemis voir la face blêmie ,
Et leur livrer un aſſaut vigoureux ;
Puis tôt après retourner vers ma mie.
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

ENVOI.

Que puiſſiez-vous , Dame au cœur généreux,
Voir en honneur toujours votre meſgnie ,
Et qu'un ** Germain moult digne de nos vœux ,
Se trouve un peu revêtu d'Abbaye
De bon rapport , commode & bien nombreux ,
Si que mîtré , content & glorieux ,
En tel déduit quelquefois il s'écrie :
Fut-il jamais un métier plus heureux ?

REMARQUE.

* Le Duc de S. Aignan avoit épouſé en ſecondes nôces Françoiſe Geré de Lucé , dont il eut deux fils ; l'aîné a été Evêque de Bauvais , & le ſecond eſt devenu Duc de S. Agnan après le Duc de Beauviliers fils du premier lit.

** L'Abbé de la Garde.

CHANSON.

Le cœur tout déchiré par un ſecret martyre
Je ne demande point, Amour,
Que ſous ton tyrannique empire
L'inſenſible Tircis s'engage quelque jour.
Pour punir ſon ame orgueilleuſe
De l'immortel affront qu'il fait à mes attraits,
N'arme point contre lui ta main victorieuſe :
Sa tendreſſe pour moi ſeroit plus dangéreuſe
Que tous les maux que tu me fais.

RÉPONSE A M. LE DUC DE S. AGNAN.

BALADE.

Los immortel, que par fait héroïque
Chevalerie en tous lieux acquéroit,
Vous fait aimer ce tems hyperbolique :
Quand eſt de moi, ce qui plus m'en plairoit ;
Ce n'eſt combat, vêture magnifique,
Tournois fameux, mais bien l'amour antique
Dont triſte mort ſeule voyoit le bout.
Bon Chevalier que tout craint & révère,
Ainſi le monde en ſentiment différe :
Opinion chez les hommes fait tout.

L'un rit de tout, l'autre mélancolique,
D'Arlequin même en mille ans ne riroit :
L'un pour jouer fait devenir étique.
Son train & lui ; l'autre ne troqueroit
Pour mine d'or ſa verve Poëtique :

L'un de tout œuvre entreprend la critique,
Et fait fouvent conte à dormir débout :
L'autre à fon gré réglant le miniftère,
De fe régler ne s'embarraffe guère :
Opinion chez les hommes fait tout.

Espoir de gain fait faire aux flots la nique ;
Défir de gloire en périlleux endroit
Conduit Guerriers ; Nature pacifique
Aux Magiftrats met en tète le droit.
Ambition fait que le coffre on pique ;
Vanité fait que Philofophe explique
Comment tout vient, en quoi tout fe réfout.
Chaque Mortel, coëffé de fa chimére,
Croit à par foi que mieux on ne peut faire :
Opinion chez les hommes fait tout.

Non moins diverfe en chaque république
Eft la coûtume ; ici punir on voit
Sœur avec qui fon frere prévarique,
Et la Perfane en fon lit le reçoit :
Germains font cas de la liqueur bachique,
Le Mufulman en défend la pratique :
Subtil larcin Lacédémone abfout ;
Où le Soleil monte fur l'Hémifphère
Par pitié fe fils meurtrit fon pere :
Opinion chez les hommes fait tout.

ENVOI.

Duc, dont le los vole du fein Perfique
Jufqu'où Phœbus finit fon tour oblique,
De mon Germain point ne fçavez le goût.
Groffe Abbaye à la mître il préfére.
Trop lourd, dit-il, eft facré caractère.
Opinion chez les hommes fait tout.

RÉPONSE DU DUC DE S. AGNAN.

1684.

OUI, je l'ai dit ſans hyperbole,
Vous écrivez d'un air qui par-tout eſt vainqueur.
Je veux bien confeſſer qu'il me reſte du cœur;
Mais je demeure ſans parole.

RÉPONSE

AU MADRIGAL DU DUC DE S. AGNAN.

QUAND vous me cédez la victoire,
Vous vous couvrez d'une nouvelle gloire.
De votre Madrigal tout le monde eſt charmé.
Eſt-ce ainſi d'un combat qu'on céde l'avantage,
Qu'on ſe dit vaincu, déſarmé?
On connoît bien qu'à ce langage
Vous n'êtes pas accoutumé.

RONDEAU REDOUBLÉ

A M. LE DUC DE S. AIGNAN.

Sur la guériſon de la Fiévre carte.

SANS dégaîner & ſans monter Moreau,
Mettez à fin périlleuſe aventure:
Onc Chevalier ne fit exploit plus beau;
Contre vous-même en ferois la gageure.

QUOI ! de félonne & laide créature,
Fiévre qui ſçait ouvrir l'huis du tombeau,
Sçavez en bref faire des confitures
Sans dégaîner, & ſans monter Moreau !

VAINCRE pour vous n'eſt pas un fait nouveau ;
Ne gît, beau Sire, en ce point l'encioueure.
Dès votre Avril, comme Hercule au Berceau,
Mettez à fin périlleuſe aventure.

MAIS qu'en combat, où rien ne ſert armure,
Où rien ne ſert qu'on ait féé la peau,
Ayez dompté qui dompte la nature !
Onc Chevalier ne fit exploit ſi beau.

CI vous verront encor faire Rondeau,
Fendre Géans du chef à la ceinture,
Faire de vous plus d'un vivant tableau :
Contre vous-même en ferois la gageure.

OR de mes vœux ſi le deſtin a cure,
Point n'entrerez dans le fatal bateau
Qu'un ſiécle n'ait accompli ſa meſure ;
Point ne ſerez ſans amours, ſans pipeau,
Sans dégaîner.

RÉPONSE

DE M. DE LOSMES DE MONTCHENAY,

A la Balade, A caution, &c.

OUI, j'en conviens, charmante Deshoulières ;
Mais ſi chaque beauté poſſédoit vos lumières,
On reverroit bien-tôt le ſiécle d'Amadis.

Le bon goût, la délicateſſe,
Le ſçavoir & la politeſſe,
Régnent par-tout dans vos écrits.
Si, comme vous, toutes nos Dames
Avoient l'art de toucher les ames,
On aimeroit bien-tôt comme on aimoit jadis.

BALADE DE M. DU PERRIER,

Sur le même Sujet. 1684.

VOus remettrez la Balade en honneur
Par vers dorés d'inimitable ſtile ;
Ja grand beſoin avoir de ce bonheur
Le vieil Phœbus à la barbe ſtérile,
Qu'eſprit accord, fin, poil, gracieux,
Refaçonnât ſes beautés ſurannées :
Refaire ainſi fleurir roſes fannées !
A mon avis on ne peut faire mieux.

Vous écrivez à certain vieux Seigneur
D'un air ſi gent, ſi noble & ſi facile,
Qu'atournement de ſcience graigneur
Ne ſçait avoir la Muſe plus habile :
Votre parler eſt le parler des Dieux ;
En tous propos libres & point gênées,
Dans vos devis les Graces ſemblent nées.
A mon avis on ne peut faire mieux.

Du los d'Amour vous ſçavez la teneur,
Le parangon, l'agréable & l'utile :
Auprès de vous n'eſt ſi beau raiſonneur
Qui ne ſe crût la verve peu ſubtile :
Friſques, galans, enjoués, ſérieux,
pour naviger aux iſles fortunées,

Font de vos dits leurs leçons rafinées ;
A mon avis on ne peut faire mieux.

ENVOI.

DES ſens charmés le doux empoiſonneur,
De la raiſon l'aimable ſuborneur
Tiendra de vous l'heur de ſes deſtinées :
Aux dévoyés à toute l'heur, en tous lieux,
Prêchez toujours ſes loix bien ordonnées.
A mon avis on ne peut faire mieux.

AUTRE BALADE.

DE MONSIEUR DU PERRIER,

Sur le même Sujet. 1684.

QUELLE muſette, ou quel tendre pipeau
Peut égaler les accens de Climéne ;
Bien elle fait & Balade & Rondeau ;
Chants qui ſoudain me feroient perdre haleine :
Ce qui me met dans une étrange peine ;
Car elle veut qu'aujourd'hui je l'étrenne
D'une Balade, air plaiſant, quoique vieux :
Mais, peu ſçavant en pareille harmonie,
Je lui réponds : Noble Dame aux doux yeux,
Point on ne doit contraindre ſon génie.

TEL que, preſſé d'un pénible fardeau ;
Le grand Jupin fit, pour la Gent humaine,
Par rudes coups, ſortir de ſon cerveau
Docte Déeſſe, & des Arts Mere & Reine ;
Pourrai-je bien, pour l'aimable Sirène
Qui m'a charmé, produire de ma veine
Chants auſſi doux que ſes chants gracieux ;

Non ;

Non, de l'oser seroit pure manie.
Le jeune Icare ainsi tomba des Cieux.
Point on ne doit contraindre son génie.

Sur Hélicon, où maint sçavant troupeau
Sous verds lauriers à pas lents se proméne,
Et vient puiser feu divin dans cette eau,
Que d'un cheval fit ruade soudaine
Jaillir d'un roc, & nommer Hipocrène,
Phœbus départ de son docte domaine
Trompettes, Luths, Pipeaux délicieux:
Il donne à l'un ce qu'a l'autre il dénie,
Et dit à tous ce vers sentencieux:
Point on ne doit contraindre son génie.

Bien qu'en faveur de mon doux chalumeau
De beaux esprits fameuse Quarantaine
Ait décidé d'un prix rare & nouveau,
Quand de Louis (qu'Alger, Tunis & Gêne,
Virent punir entreprise trop vaine)
J'eus publié puissance souveraine,
Maintien, témoin qu'il est du sang des Dieux,
Valeur, clémence & sagesse infinie;
Lyre & Clairon me duisent encor mieux:
Point on ne doit contraindre son génie.

ENVOI.

Voila pourtant Balade ronde & pleine:
Reçois-la bien, Dame qui sur la Seine
Fais ouïr chant, enjoué, sérieux,
Tendre, héroïque, & digne d'Uranie.
Quand est de moi, je publie en tous lieux:
Point on ne doit contraindre son génie.

RÉPONSE DE M. PAVILLON

A la Balade, A caution, *&c.*

DANS les fiécles paffés, quand l'amoureufe flâme
Avec quelque vivacité
Preffoit une jeune Beauté,
L'Amant qui lui plaifoit en faifoit une femme.
C'eft ainfi qu'on aimoit dans le tems d'Amadis.
D'une maniere fi commode
Nous n'avons pas perdu la mode.
On aime encor comme on aimoit jadis.

LE beau fexe autrefois pour la galanterie
Prenoit la fine fleur de la Chevalerie.
Il lui falloit des Paladins.
Aujourd'hui ce n'eft pas de même.
Il met tout en ufage, & jufqu'aux Baladins.
On n'a jamais tant aimé que l'on aime.

NOS peres, qui vivoient dans un fiécle peu fin,
Ne vouloient qu'amour & fimpleffe;
Et, fur le fait de la tendreffe,
Alloient toujours leur grand chemin.
Ils cherchoient à fe fatisfaire;
Et fans toucher au bien d'autrui,
Se contentoient de l'ordinaire.
On n'aimoit point comme on aime aujourd'hui.

JADIS du moment qu'une Belle
Avoit fubi le joug de quelque bon Gaulois,
Dût-elle enrager de fon choix,
Il falloit qu'elle fût fidelle.
Préfent on fait grace à leurs divins attraits.

Les femmes, ſur cette matiere,
Ayant indulgence pleniere,
En uſent toutes de maniere,
Qu'on aime plus que l'on aima jadis.

Au bon vieux tems, Dieux ! quels ſupplices !
L'Amour ne trouvoit que rigueur ;
On payoit la moindre faveur
D'une éternité de ſervices :
Aujourd'hui ; nul envain ne paroît enflammé :
On n'attend point la récompenſe
D'une triſte perſévérance
On eſt payé comptant, & ſouvent par avance.
On aime mieux qu'on n'a jamais aimé.

Sous l'antique & triſte eſclavage
D'un honneur ſottement placé,
Un pauvre cœur au tems paſſé
Etoit, à la fleur de ſon âge,
Impitoyablement forcé
De s'en tenir au mariage :
Nous ſommes aujourd'hui ſous de plus douces loix ;
Nous ſuivons nos deſirs, &, ſans pudeur aucune,
Chacun, comme il lui plaît, vit avec ſa chacune.
On aime plus qu'on n'aimoit autrefois.

On aime à droite, on aime à gauche ;
Par tout en liberté l'on compte ſes raiſons ;
Rien chez nous aujourd'hui ne s'appelle débauche ;
Et l'amour eſt enfin de toutes les ſaiſons :
Chacun en prend ſans ſe contraindre ;
Et je ne vois que les Maris
Qui puiſſent juſtement ſe plaindre
Qu'on aime plus que l'on n'aimoit jadis.

Vivez heureux, Sujet de l'amoureux Empire :
Dans ces jours fortunés où tout vous eſt permis,
Suivez les mouvemens que le tems vous inſpire,

Et soyez à l'Amour sans réserve soumis.
Et vous, jeunes Beautés, il est de votre gloire
De faire ici mentir vos plus grands ennemis :
Commencez chaque jour quelque galante histoire ;
Et par le nombre enfin de vos tendres amis,
Confondez les rêveurs qui veulent faire croire
Qu'on n'aime plus comme on aimoit jadis.

ODE AU ROI,

Sur la venue du Doge de Gênes. 1685.

LE croiras-tu, LOUIS ? A ta gloire attentive,
Pour t'immortaliser j'ai voulu mille fois
Te chanter couronné de laurier & d'olive,
Et mille fois ma lyre a langui sous mes doigts.
Un Héros au-dessus des Héros de la Fable,
Est un écueil pour moi terrible, redoutable,
Contre qui cent rochers à mes yeux ont brisé.
Oui, depuis que tu cours de victoire en victoire,
Le Dieu qui des grands noms fait durer la mémoire
Se seroit lui-même épuisé

REJETTE donc, grand Roi, sur une juste crainte
Ma lenteur à parler de tes faits inoüis.
Imposons-nous, disois-je, une sage contrainte ;
N'immolons point ma gloire à celle de LOUIS :
Que dirois-je, en chantant sa valeur triomphante,
Dont aux siécles futurs plus d'une main sçavante
Avant moi n'ait tracé de fidéles tableaux ?
Mais à quoi mon esprit se laisse-t-il surprendre ?
Quelle erreur ! ah ! de Toi ne doit-on pas attendre
Toujours des miracles nouveaux ?

Du formidable Rhin le merveilleux passage,
En dix jours la Comté prise au fort des hivers,

L'Algérien forcé de rompre l'esclavage
Des Chrétiens gémissans sous le poids de ses fers,
Luxembourg asservi sous cette loi commune,
Sembloient avoir pour toi fatigué la fortune :
On ne concevoit rien de plus beau, de plus doux :
Cependant dans les murs de ton fameux Versailles,
Tu vois, plus grand encor qu'au milieu des batailles,
Des Souverains à tes genoux.

Ah ! que d'étonnement, de désespoir, d'envie,
Ce grand événement jettera dans les cœurs
De tant de Rois jaloux de l'éclat de ta vie !
De combien voudroient-ils payer de tels honnours ?
Mais leurs souhaits sont vains ; ces éclatantes marques
N'illustrerons jamais le nom de ces Monarques
Grand par le titre seul dont ils sont revêtus.
Toi qui pour un Héros as tout ce qu'on demande,
Toi qui les passes tous, il faut que le Ciel rende
Ta gloire égale à tes vertus.

Tel dans un siécle heureux on vit regner Auguste :
Son nom fut adoré de cent peuples divers ;
Il étoit, comme Toi, sage, intrépide, juste ;
Et tu fais, comme lui, trembler tout l'Univers :
Comme Toi triomphant sur la terre & sur l'onde,
Lui-même se vainquit, donna la paix au monde,
Cultiva les beaux Arts, fit revivre les Loix :
Maître de tous les cœurs dans sa superbe ville,
Au milieu d'une Cour magnifique & tranquille
A ses genoux il vit des Rois.

Abondante en amis, plus abondante encore
En honneurs, en trésors, en vaisseaux, en guerriers ;
Gênes, Jusqu'au Rivage où se léve l'Aurore,
Fit redouter son nom & cueillit des Lauriers :
Ce fertile pays, source de tant de haines,
Où regna le beau sang qui coule dans tes veines,
Naples a vu ses champs par son or envahis ;

Et de sa sage Ville épouse de Neptune,
Ses efforts auroient pu renverser la fortune,
Si le sort ne les eût trahis.

Fiére encore aujourd'hui de plus d'un juste éloge
Que des siécles passés sa gloire a mérité,
Son Sénat refusoit de t'envoyer son Doge,
Implorer le pardon de sa témérité :
Mais l'affreux souvenir de l'état déplorable
Où n'aguère la mit ton courroux redoutable,
A forcé son orgueil à ne plus contester ;
Certaine que tu peux ce qu'on te voit résoudre,
Elle craint que ta main ne reprenne la foudre
A qui rien ne peut résister.

Quelle gloire pour Toi ! quel plaisir pour la France,
De venger aujourd'hi sur ces ambitieux
Les divers attentats qu'avec tant d'insolence
Leurs peres ont formé contre tes grands Ayeux,
Accoutumés à voir leur audace impunie,
Ces peuples n'employoient leurs trésors, leur génie;
Qu'à te faire par-tout de nouveaux ennemis :
Ils pensoient t'accabler sous le faix des intrigues,
Et n'ont fait que remplir par d'impuissantes brigues
Ce que les Destins t'ont promis.

Ainsi, quand des hivers les terribles orages
Contraignent un grand fleuve à sortir de ses bords ;
De ce fleuve irrité, fameux par ses ravages,
On croit par une digue arrêter les efforts :
Mais bien loin que son onde à ce frein s'accoûtume,
Sa colére s'accroît, il mugit, il écume,
Il renverse demain ce qu'il laisse aujourd'hui ;
Et plus fort que la digue à son cours opposée,
Elle n'est, sur la rive où l'on l'avoit posée,
Qu'un nouveau triomphe pour lui.

Non content de venger tes Ayeux & ta gloire,
Tu domptes l'héréſie : elle expire a tes yeux :
Tu fais de ſon débris ta plus chère victoire,
Ardent à ſoutenir la querelle des Cieux.
Tu le dois : leurs faveurs diverſes, continues,
Jamais ſur les Mortels ne furent répandues
Si libéralement qu'elles le ſont ſur Toi :
Quoi que le diadême ait de grand, d'agréable,
Des préſens dont aux Cieux on te voit redevable,
Le moindre eſt de t'avoir fait le Roi.

Mais le Doge paroît : que Gênes la ſuperbe
Eſt un charmant ſpectacle attachée a ton char!
Confuſe d'avoir vu ſes tours plus bas que l'herbe,
Elle n'oſe ſur toi porter un ſeul regard.
Ton grand cœur eſt touché des ſoupirs qu'elle pouſſe;
Tu rendras, je le vois, ſa fortune plus douce :
Mille fois tes bontés ont borné tes exploits.
Tu verrois l'Univers ſoumis à ta puiſſance,
Si depuis vingt moiſſons, de ta ſeule clémence
Tu n'avois écouté la voix.

SONGE D'IRIS.

Que tu reviens diligemment :
Ne ceſſeras-tu point, impatiente Aurore
De courir après un amant?
Non, je te parle vainement,
Demain tu reviendras encore :
Laſſe de ton vieillard, tu cherches tous les jours
Ce Chaſſeur qui fait moins de compte
De la folle ardeur qui te dompte
Que de la dépouille d'un Ours.

Tu n'es pas la ſeule Déeſſe
Que l'Amour a forcé à recevoir ſa loi ;
Diane & Vénus, comme toi,
Pour de ſimples Mortels ont eu de la tendreſſe :
Mais enfin, ſi leurs cœurs ſe ſont laiſſés charmer,
Leurs Amans ont brûlé pour elles :
Toi ſeule, entre les immortelles :
N'as jamais pu te faire aimer.

Pour ſauver l'honneur de tes charmes,
Les Muſes, ces ſçavantes Sœurs,
Nous ont impoſé ſur les larmes
Qu'au ſortir de ton lit tu répands ſur les fleurs.
Ce n'eſt point ton fils mort qui cauſe tes douleurs ;
Un trait plus cuiſant t'a bleſſée :
Le mépris que Céphale a fait de tes faveurs,
Toujours préſent à ta penſée,
Eſt-ce qui fait couler tes pleurs.

Elle fait plus encor, cette troupe qui t'aime :
Elle dit, que l'éclat vermeil,
Dont on voit l'Orient ſe peindre à ton réveil,
Vient des roſes que ta main ſéme
Dans la carriere du Soleil.
Quel conte ! Si le Soleil prend la couleur des roſes
Lorſque tu viens ouvrir la barriere du jour,
C'eſt que le Ciel, qui voit la honte où tu t'expoſes ;
Rougit pour toi de ton amour.

Dans quelque autre Mortel, plus galant que Céphale,
Que n'as-tu trouvé des appas ?
Il eût moins façonné ſur la foi conjugale.
Ordinairement ici bas
La plus belle épouſe n'eſt pas
Une dangéreuſe rivale.
Contente entre ſes bras de ton heureux deſtin,

Tu n'aurois pas des Mers où le Soleil se plonge,
Fait sortir son char si matin ;
Et j'aurois achevé mon songe.

Tu l'as interrompu par ton cruel retour
Dans l'endroit le plus agréable.
Je croyois être, hélas ! dans un charmant séjour,
Où sur un verd gazon de cent larcins coupable,
Je voyois à mes pieds l'Amant le plus aimable,
Le plus plein de respect, & le plus plein d'amour.
Le sommeil me rendoit, ce me semble, moins fiére ;
Et, quand ton vif éclat a frappé ma paupiére,
Il juroit de m'aimer jusqu'à son dernier jour.
Pour la perte d'une chimére
Ne me reproche point que je fais trop de bruit ;
Je sçai que la raison conduit
A ne regretter point, ou ne regretter guère
Un faux bien qui dans l'air s'envole avec la nuit.
Mais réfléxion importune !
Où trouve-t-on des biens certains
Que rien n'arrache de nos mains ?
Et ceux de la Nature, & ceux de la Fortune,
Que sont-ils, que des songes vains ?
Tout le tems qu'un beau songe dure,
Si nous sommes aussi contens
Des biens que nous devons à sa douce imposture,
Que s'ils étoient vrais & constans,
Peut-on les perdre sans murmure ?
Hélas ! n'est-ce donc point une heureuse aventure,
Pour qui laisse au devoir conduire tous ses pas,
De pouvoir, sans blesser la vertu la plus pure,
Ecouter sur un lit de fleurs & de verdure
Un Amant qui ne déplaît pas ?
A ces mots, son dépit cessant d'être le maître,
La jeune Iris se tut, poussa de longs soupirs,
Rougit, & se livra peut-être
A de dangereux souvenirs.

A M. TURGOT DE SAINT CLAIR.

MADRIGAL.

MINISTRE de Thémis, dont la rare prudence
Du dédale des Loix démêle les détours,
Et chez qui la foible innocence
Rencontre un prompt & sûr secours:
Qu'il est doux à mon cœur que le trône s'explique
Contre les plus tendres amours,
Dont à la honte de nos jours
Presque tout le monde se pique!
Par-là d'une orgueilleuse & mordante critique,
Je ne sentirai point le dangereux pouvoir.
Oui, puisque vous louez l'horreur que je fais voir
Des vices où le siécle abonde,
On n'osera blâmer mon juste emportement.
Illustre SAINT CLAIR, dans le monde
Qui ne sçait de quel poids est votre sentiment?

AU ROI,

Sur la Révocation de l'Edit de Nantes. 1685.

L'ERREUR féconde en attentats,
Qui traînoit la discorde & l'orgueil à sa suite,
Ne répand plus enfin dans tes vastes Etats
Le poison dont l'arma l'enfer qui l'a produite;
Ta piété, grand Roi, pour jamais l'a détruite.
Quelle Hydre viens-tu d'étouffer?
Envain tes grands Ayeux osérent la combattre.
Ces Héros ne purent abattre

Le Monstre dont sans peine on te voit triompher.
Par combien de forfaits, de batailles, de siéges,
Son orgueil s'est-il signalé ?
Que d'Autels ont senti ses fureurs sacriléges !
Le Trône où l'on te voit en fut même ébranlé.
Tu le sçais, & tes soins toujours prompts, toujours sages,
Préservent nos neveux d'un désastre pareil
Tu finis les discords qui formoient ses orages.
Ainsi voyons-nous le Soleil,
Pour faire de beaux jours, dissiper les nuages.
Le plus rudes sentier sous tes pas s'applanit.
Prince heureux, les destins sont pour toi sans caprice.
Contre une Hydre indomptée un seul ordre suffit.
A ta voix sont tombés les nombreux édifices
Où se nourrissoient ses fureurs:
A ta voix elle rentre en ce gouffre d'horreurs
Destiné pour punir les vices.
A de si grands succès tout le Ciel applaudit ;
De longs gémissemens l'Abîme retentit ;
Que d'ames à ton secours dérobe à ses supplices ?
Ah ! pour sauver ton peuple, & pour venger la foi,
Ce que tu viens de faire est au-dessus de l'homme.
De quelques grands noms qu'on te nomme,
On t'abaisse ; il n'est plus d'assez grands noms pour toi.
Mais dans les bras de ta victoire
Plains-toi de ton bonheur, crains l'excès de ta gloire.
Vois le sort qu'à ton peuple elle va préparer.
Ta main puissante & secourable
Tire ce peuple aimé d'une erreur déplorable,
Et par une autre erreur tu le vas égarer.
Instruit par cent & cent exemples
Qu'à de moindres Mortels on a bâti des Temples,
Contre ta modestie on ose murmurer.
Oui, si ta piété n'y mettoit des obstacles,
Tes jours fertiles en miracles
Nous forceroient à t'adorer.

EPITRE CHAGRINE

A Mademoiſelle DE LA CHARCE. 1685.

EH bien ! quel noir chagrin vous occupe aujourd'hui ?
M'eſt venu demander avec un fier ſourire
Un jeune Seigneur qu'on peut dire
Auſſi beau que l'Amour, auſſi traître que lui.
Vous gardez un profond ſilence,
A-t-il repris, jurant à demi-bas !
Eſt-ce que vous ne daignez pas,
De ce que vous penſez, me faire confidence ?
Je n'en ſuis pas peut-être aſſez digne. A ces mots,
Pour joindre un autre fat, il m'a tourné le dos.

QUEL diſcours pouvois-je lui faire,
Moi, qui dans ce même moment
Repaſſois dans ma tête avec étonnement
De la nouvelle Cour la conduite ordinaire ?
M'auroit-il jamais pardonné
La peinture vive & ſincère
De cent vices auſquels il s'eſt abandonné ?
Non, contre moi le dépit, la colère,
Le chagrin, tout auroit agi.
Mais, quoique mes diſcours euſſent pu lui déplaire,
Son front n'en auroit pas rougi.
Je ſçai de ſes pareils juſqu'où l'audace monte :
A tout ce qui leur plaît oſent-ils s'emporter ?
Loin d'en avoir la moindre honte,
Eux-mêmes vont en plaiſanter.

DE leurs déréglemens, Hiſtoriens fideles,
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.

On diroit, à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'eſt point pour eux que ſont faites les loix,
Tant ils ont de mépris pour elles !

Avec gens ſans mérite & du rang le plus bas,
Ils font volontiers connoiſſance :
Mais auſſi quels égards, & quelle déférence
Voit-on qu'on ait pour eux ? Hélas !
Ils font oublier leur naiſſance
Quand ils ne s'en ſouviennent pas.

Daignent-ils nous rendre viſite ?
Le plus ombrageux des époux
N'en ſçauroit devenir jaloux.
Ce n'eſt point pour notre mérite :
Leurs yeux n'en trouvent point en nous.
Ce n'eſt que pour parler de leur gain, de leur perte ;
Se dire que d'un vin qui les charmera tous,
On a fait une heureuſe & sûre découverte ;
Se montrer quelques billets doux ;
Se badiner dans une chaiſe ;
Faire tous leurs trocs à leur aiſe,
Et ſe donner des rendez-vous.

Si par un pur hazard quelqu'un d'entr'eux s'aviſe
D'avoir des ſentimens tendres, reſpectueux,
Tout le reſte s'en formaliſe.
Il n'eſt, pour l'arracher à ce penchant heureux,
Affront qu'on ne lui faſſe, horreurs qu'on ne lui diſe ;
Et l'on fait tant qu'enfin il n'oſe être amoureux.

Cauſer une heure avec des femmes,
Leur préſenter la main, parler de leurs attraits,
Entre les jeunes gens ſont des crimes infâmes
Qu'ils ne ſe pardonnent jamais.

Où ſont ces cœurs galans ? où ſont ces ames fiéres !
Les Nemours, les Montmorencis,
Les Bellegardes, les Buſſys,
Les Guiſes & les Baſſompierres ?
S'il reſte encor quelques ſoucis
Lorſque de l'Achéron on a traverſé l'Onde,
Quelle indignation leur donnent les récits
De ce qui ſe paſſe en ce monde ?
Que n'y peuvent-ils revenir !
Par leurs bons exemples, peut-être,
On verroit la tendreſſe & le reſpect renaître,
Que la débauche a ſçu bannir ;
Mais des Deſtins impitoyables
Les Arrêts ſont irrévocables :
Qui paſſe l'Acheron ne le repaſſe plus :
Rien ne ramenera l'uſage
D'être galant, fidéle, ſage.
Les jeunes gens pour jamais ſont perdus.

A BIEN conſidérer les choſes,
On a tort de ſe plaindre d'eux :
De leurs déréglemens honteux
Nous ſommes les uniques cauſes.

POURQUOI leur permettre d'avoir
Ces impertinens caractères ?
Que ne les tenons-nous, comme faiſoient nos meres,
Dans le reſpect, dans le devoir ?
Avoient-elles plus de pouvoir,
Plus de beauté que nous, plus d'eſprit, plus d'adreſſe ?
Ah ! pouvons-nous penſer au tems de leur jeuneſſe
Et ſans honte & ſans déſeſpoir ?
Dans plus d'un réduit agréable
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une ſuperbe Cour
Avoit de galant & d'aimable :
L'eſprit, le reſpect & l'amour

Y répandoient fur-tout un charme inexplicable.
Les innocens plaifirs, par qui le plus long jour
Plus vite qu'un moment s'écoule,
Tous les foirs s'y trouvoient en foule;
Et les tranfports & les defirs,
Sans le fecours de l'efpérance,
A ce qu'on dit, prenoit naiffance
Au milieu de tous ces plaifirs.

Cet heureux tems n'eft plus; un autre a pris fa place.
Les jeunes gens portent l'audace
Jufques à la brutalité.
Quand ils ne nous font pas une incivilité,
Il femble qu ils nous faffent grace.
Mais, me répondra-t-on, que voulez-vous qu'on faffe?
Si ce défordre n'eft fouffert,
Regardez quel fort nous menace;
Nos maifons feront un défert:
Il eft vrai. Mais fçachez que lorfqu'on les en chaffe,
Ce n'eft que du bruit que l'on perd.
Eft-ce un fi grand malheur de voir fa chambre vuide
De médifans, de jeunes foux,
D'infipides railleurs qui n'ont rien de folide
Que le mépris qu'ils ont pour nous?

Oui, par nos indignes manières
Ils ont droit de nous méprifer.
Si nous étions plus fages & plus fiéres,
On les verroit en mieux ufer.
Mais inutilement on traite ces matières;
On y perd fa peine & fon tems:
Aux dépens de fa gloire on cherche des Amans.

Qu'importe que leurs cœurs foient fans délicateffe,
Sans ardeur, fans fincérité?
On les quitte de foins & de fidélité,
De refpect & de politeffe;

On ne leur donne pas le tems de souhaiter
Ce qu'au moins par des pleurs, des soins, des complaisances,
On devroit leur faire acheter.
On les gâte. On leur fait de honteuses avances
Qui ne font que les dégoûter.

Vous, aimable Daphné, que l'aveugle fortune
Condamne à vivre dans des lieux
Où l'on ne connoît point cette foule importune
Qui suit ici nos demi-Dieux;
Ne vous plaignez jamais de votre destinée.
Il vaut mieux mille & mille fois,
Avec vos rochers & vos bois,
S'entretenir toute l'année,
Que de passer une heure ou deux
Avec un tas d'étourdis, de coquettes.
Des ours & des serpens de vos sombres retraites
Le comerce est moins dangereux.

A MADAME ***

En lui envoyant des Fiches.

MADRIGAL.

Ces marques, adorable Brune,
Sont faites pour compter
La perte ou le profit qu'envoye la Fortune
A ceux qui par le jeu se laissent enchanter.
Si selon mes souhaits elle veut vous traiter,
Si vous gagnez avec ces Fiches,
Autant de louis aux Joueurs
Que vos beaux yeux gagnent des cœurs,
Nos plus fameux Monopoleurs
Près de vous ne seront pas riches.

LOUIS.

EGLOGUE. 1685.

DANS les vaſtes jardins de ce charmant Palais
Que le Zéphir, les Nayades & Flore
Ont réſolu de ne quitter jamais,
Iris & Célimène, au lever de l'Aurore,
Chantoient ainſi LOUIS ſous un ombrage épais.

CELIMENE.

ADMIREZ cet amas ſuperbe
D'eaux, de marbres & d'or, qui brillent à nos yeux,
Et de l'antiquité ces reſtes précieux.
Cette terre où n'aguère à peine croiſſoit l'herbe,
Qu'humectoit ſeulement l'eau qui tombe des cieux,
Par le pouvoir d'un Prince en tout ſemblable aux Dieux,
Renferme dans ſon ſein mille & mille Nayades,
Se pare des plus belles fleurs;
Et pour elle Pomone & les Hamadriades
Sont prodigues de leurs faveurs.
LOUIS; plus grand qu'on ne figure
Le Dieu qui préſide aux combats,
De cent peuples vaincus augmente ſes Etats;
Mais il eſt dans ces lieux vainqueur de la Nature.

IRIS.

PAR ſes rares vertus vos yeux ſont éblouis:
Il faut en parler pour vous plaire.
On vous voit, quoiqu'on puiſſe faire,
Revenir toujours à LOUIS.

CELIMENE.

D'UN ſi juſte penchant bien loin de me défendre,

Je fais gloire de l'avouer :
Iris, il eſt plus fort qu'on ne le peut comprendre.
Mon plus doux plaiſir eſt d'entendre
Louer ce Conquérant par qui ſçait bien louer.
Malgré moi, ne pouvant le ſuivre
Dans ſes prompts & fameux exploits,
Je ne puis me réſoudre à vivre
Inutile au plus grand des Rois.
D'une noble audace animée,
A ſa gloire en ſecret je conſacrai mes jours ;
Et pour faire en tous lieux voler ſa renommée,
Des neuf ſçavantes Sœurs j'implorai le ſecours.
Iris, pour ces ſoins héroïques
Je négligeai les autres ſoins ;
Mes infortunes domeſtiques
En ſont de fidéles témoins.

IRIS.

Le beau zèle qui vous anime
Vous empêche de voir quels périls vous courez :
Vos veilles, vos tranſports vous rendent la victime
De ce Roi que vous adorez.

CELIMENE.

Eh ; que fais-je pour lui que l'Univers ne faſſe ?
Depuis les climats où la glace
Enchaîne la fureur des Mers,
Juſques dans les climats où l'ardeur eſt extrême,
Eſt-il un peuple qui ne l'aime,
Et qui n'ait pas ſur lui toujours les yeux ouverts ?

IRIS.

Je le ſçai ; cependant ſi vous vouliez m'en croire....

CELIMENE.

Ah ! changez de diſcours ; vos ſoins ſont ſuperflus.

Avec moi célébrez sa gloire,
Ou je ne vous écoute plus.

IRIS.

Eh bien! de ses hauts faits rappellons la mémoire.
Qu'ils sont beaux! qu'ils sont éclatans!
Il a plus d'une fois foudroyé les Titans.
Sa piété remporte une pleine victoire
Sur un monstre orgueilleux que respectoit le Tems.
Il n'est pour lui rien d'impossible:
Mais il est plus charmant encor qu'il n'est terrible;
Et jamais son abord n'a fait de mécontens.

CELIMENE.

Il se laisse attendrir: que sans crainte on se plaigne;
Tous les malheureux sont oüis.
Quel bonheur d'être né sous son auguste régne!
Que je sçai bien goûter ce bien dont je jouis!
Quels que soient mes malheurs, je n'envie à personne
Le faste & les amis que la fortune donne:
Chanter Louis le Grand borne tous mes desirs;
Ce plaisir où je m'abandonne
Me tient lieu de tous les plaisirs.

IRIS.

Un Roi de ces lointains rivages
Que dore le Soleil de ses premiers rayons,
Par de magnifiques hommages
Confirme de Louis ce que nous en croyons.

CELIMENE.

Envain des diverses Provinces
Qui voudroient se soumettre aux loix de ce Héros,
Les jaloux & superbes Princes
S'unissent pour troubler son glorieux repos,
Si par des efforts téméraires
Ils violent la paix dont Louis est l'appui,
Quel Dieu peut les sauver de ces vastes miséres

Que le ſort des vaincus traîne en foule après lui ?

IRIS.

QUAND le Ciel menaçoit une tête ſi chère. . .

CELIMENE.

AH ! cruelle Iris, taiſez-vous ;
Ne renouvellez point une douleur amère ;
De tous ces maux paſſés je perce le myſtère.
Il étoit regardé comme un Dieu parmi nous ;
Et de ſes ſacrés droits jaloux,
Le Ciel nous a fait voir une ſi belle vie
Aux infirmités aſſervie.
Mais enfin, que gagna ſon injuſte courroux ?
LOUIS ne ploya point ſous ces terribles coups.
A quelques projets qu'il s'attache,
Quel que ſoit le péril qui menace ſes jours,
On ne ſçait où l'homme ſe cache ;
Mais le Héros paroît toujours.

PAN, ſuivi de plus d'un Satyre,
A ces mots parut à leurs yeux,
Et leur donna l'effroi que la pudeur inſpire
Au redoutable aſpect de ces folâtres Dieux.
Souffrez que ſous d'heureux préſages,
Nimphes, leur dit ce Dieu des Bois,
Je mêle dans ces verds bocages
Mes doux concerts à vos charmantes voix.
Chantons le plus aimable & le plus grand des Rois.
Des Dieux mêmes LOUIS mérite les hommages.
Raſſurez vos eſprits, ne craignez point d'outrages ;
Je ne ſuis pas ici ce que je ſuis ailleurs ;
Il faut s'y faire violence ;
De LOUIS l'auguſte préſence
Eſt un terrible frein pour les mauvaiſes mœurs.
Venez donc avec confiance
Chanter encore un Roi qui régne ſur les cœurs.

Ah ! ſans la frayeur qui me glace,
Lui dit alors Célimène avec un fier ſouris,
J'oſerois bien du chant vous diſputer le prix.
Ne condamnez point mon audace.
Vos chalumeaux ont d'agréables ſons :
Mais quand LOUIS LE GRAND anime mes chanſons,
Je le diſputerois même au Dieu de Parnaſſe.
Alors plus vite que le Fan
Ne ſuit l'ardent Chaſſeur qui des yeux le dévore,
D'Iris ſuivie elle abandonna Pan,
Et fut rêver-ailleurs au Héros qu'elle adore.

CHANSON

Sur l'air : *de Jean de Vert.*

AH ! que chez le Colonel Stoup
La débauche eſt charmante !
On y mange, on y boit beaucoup,
On y rit, on y chante :
Puiſſe-t-il ſain, riche & content,
Vivre cinq ou ſix fois autant
Que Jean de Vert.

MON Médecin, quand il me voit,
M'ordonne d'être ſage :
Selon moi, qui plus mange & boit,
Doit l'être davantage.
Il n'eſt pas trop de cet avis ;
Mais j'ai pour moi tout le pays
De Jean de Vert.

QUAND je ſuis avec mes amis
Je ne ſuis plus malade ;
C'eſt-là que je me ſuis permis

Le vin & la grillade :
N'en déplaiſe à M. Thevart.
Je n'en irai qu'un peu plus tard
Voir Jean de Vert.

Fi de ces eſprits délicats
Qui prenant tout à gauche,
Voudroient bannir de nos repas
Certain air de débauche :
Je ne l'ai qu'avec les Bûveurs ;
Et je ſuis auſſi froide ailleurs.
Que Jean de Vert.

Je trouve la rime d'abord.
Lorſque Bacchus m'inſpire,
Un verre rempli juſqu'au bord
Me tient lieu d'une Lyre.
Ne pouvoir plus boire du vin
Eſt par où je plains le deſtin.
De Jean de Vert.

Célébrons de ce doux poiſon
La puiſſance ſuprême ;
Il nous fait perdre la raiſon ;
C'eſt par-là que je l'aime :
Elle nous tourmente toujours,
Eſt n'eſt pas d'un plus grand ſecours
Que Jean de Vert.

Le Pays, ne vous jouez pas
A la jeune Thérèſe,
Qui voit de trop près ſes appas
En dort moins à ſon aiſe :
Ses yeux ſi doux & ſi brillans
Ont déjà tué plus de gens
Que Jean de Vert.

LETTRE A M. DOUJAT.

JE vous avertis qu'Amour
Se plaint de votre inconſtance,
Et qu'il prétend quelque jour
Vous faire humble remontrance
Sur la trop grande dépenſe
Qu'il fait pour vous retenir.
Il jure par ſon Arc qu'il n'y ſçauroit fournir;
Et ce n'eſt pas, Tircis, ſans raiſon qu'il en gronde:
Vous ſoupirez pour cent objets divers,
Et vous uſez plus de fers
Que tout le reſte du monde

Ce n'eſt pas que je ne ſçache bien qu'il vous flatte, qu'il vous ménage, & qu'il ne vous faie porter que des fers dorés. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'il en faut uſer avec vous; & il devroit vous en donner de ſi peſans, que vous ne puiſſiez les quitter quand vous le voudriez.

Il ſe ruinera ſans doute
Par un ſi doux traitement;
Car entre nous, Tircis, on ſçait ce qu'il en coûte
A dorer les fers d'un Amant.

IDYLLE.

Sur le retour de la ſanté du Roi. 1686.

PEUPLES, qui gémiſſez aux pieds de nos Autels,
Qui par des vœux ardens, des ſoupirs & des larmes,

Demandez la ſanté du plus grand des Mortels,
En plaiſirs changez vos allarmes,
Couronnez vos têtes de fleurs :
LOUIS n'eſt plus en proie à de vives douleurs ;
D'une ſanté parfaite il goûte tous les charmes.
Dès ſes plus jeunes ans à vaincre accoûtumé,
Il a dompté les maux qui lui faiſoient la guerre :
Ils n'ont ſervi qu'à montrer à la terre
Combien LOUIS eſt grand, combien il eſt aimé.

TANDIS que, dévorés par des craintes mortelles,
Nous cherchions, en tremblant, d'agréables nouvelles ;
Tandis qu'il nous coûtoit tant de pleurs, tant de cris,
Lui, dont rien ne ſçauroit ébranler le courage,
Regardoit ſes douleurs avec un fier mépris ;
Elles ne paroiſſoient que ſur notre viſage.

AU milieu des plaiſirs qu'enfante un doux repos,
Eut-il jamais l'eſprit plus libre ?
Vous le ſçavez, Tamiſe, Elbe, Rhin, Tage, Tibre ;
Vous le ſçavez auſſi, Mers, dont il joint les flots.

Ces ſoins qu'on voit toujours renaître,
Et dont, hors le Héros que nous avons pour Maître,
Nul Roi n'a porté ſeul le pénible fardeau,
Les a-t-on vu ceſſer dans ſes douleurs cruelles,
Quoiqu'en des mains ſages, fidelles,
Il eût pu confier le timon du vaiſſeau ?

MAIS pourquoi, dans les jours deſtinés à la joie,
Rappeller des jours douloureux ?
Jouiſſons du bonheur que le Ciel nous envoie.
LOUIS ne ſouffre plus, nous ſommes trop heureux.
Que dans nos murs le travail ceſſe,
Que le vin coule, qu'on s'empreſſe
D'allumer d'innombrables feux ;

Qu'on

Qu'on lance dans les airs de si vives étoiles,
Que leur éclat fasse pâlir
Celles de qui, pour s'embellir
La nuit sème ses sombres voiles.

Et vous qui par un sage choix
Préférez vos rustiques toits
A ces lambris dorés, sous qui la tempérance,
La tranquillité, l'innocence,
Logent rarement avec nous :
Bergers, pour qui la vie a si peu de dégoûts,
Bergers, plus heureux qu'on ne pense,
Quittez les soins de vos troupeaux ;
De guirlandes parez vos têtes ;
Foulez l'herbe naissante au son des chalumeaux.
Que des jeux innocens, que d'agréables fêtes
Ramenent les plaisirs que vous aviez bannis :
Louis ne souffre plus, nos malheurs sont finis.

Les Bergeres jeunes & belles,
Qui font régner l'Amour, & qui regnent par lui.
Sont seules à plaindre aujourd'hui.
Je frémis des malheurs que je prévois pour elles :
Ils sont plus grands cent & cent fois,
Que si dans le plus sombre bois
Sans chiens les moutons alloient paître.
Que sur leurs foibles cœurs elles veillent toujours,
S'il est vrai que la Joie est mere des Amours :
La santé de Louis en va plus faire naître
Que le doux retour des beaux jours.



REFLEXIONS DIVERSES. 1686.

I.

Que l'homme connoît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le furprend !
Elle naît avec lui, fans ceffe lui demande
Un tribut dont en vain fon orgueil fe défend.
Il commence à mourir long-tems avant qu'il meure :
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de Mort qu'on donne à notre derniere heure,
N'en eft que l'accompliffement.

II.

Etres inanimés, rebut de la Nature,
Ah ! que vous faites d'envieux !
Le tems, loin de vous faire injure,
Ne vous rend que plus précieux.
On cherche avec ardeur une Médaille antique :
D'un Bufte, d'un Tableau le tems hauffe le prix :
Le Voyageur s'arrête à voir l'affreux débris
D'un Cirque, d'un Tombeau, d'un Temple magnifique ;
Et pour notre vieilleffe on n'a que du mépris.

III.

De ce fublime efprit dont ton orgueil fe pique,
Homme, quel ufage fais-tu ?
Des plantes, des métaux tu connoîs la vertu ;
Des différens pays les mœurs, la politique ;
La caufe des frimats, de la foudre, du vent ;
Des Aftres le pouvoir fuprême :
Et fur tant de chofes fçavant,
Tu ne te connoîs pas toi-même.

I V.

La pauvreté fait peur ; mais elle a ſes plaiſirs.
Je ſçai bien qu'elle éloigne, auſſi-tôt qu'elle arrive,
La volupté, l'éclat, & cette foule oiſive
Dont les jeux, les feſtins rempliſſent les deſirs.
Cependant, quoiqu'elle ait de honteux & de rude
Pour ceux qu'à des revers la fortune a ſoumis,
Au moins dans leurs malheurs ont-ils la certitude
De n'avoir que de vrais amis.

V.

Pourquoi s'applaudir d'être belle ?
Quelle erreur fait compter la beauté pour un bien ?
A l'examiner, il n'eſt rien
Qui cauſe tant de chagrin qu'elle.
Je ſçai que ſur les cœurs ſes droits ſont abſolus ;
Que tant qu'on eſt belle on fait naître
Des deſirs, des tranſports, & des ſoins aſſidus :
Mais on a peu de tems à l'être,
Et long-tems à ne l'être plus.

V I.

Misérable jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux & des loix,
Homme, toi qui par mille endroits
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde-la ſans changer de viſage ;
Songe que, ſi c'eſt un outrage,
C'eſt le dernier à recevoir.

V I I.

Que chacun parle bien de la reconnoiſſance !
Et que peu de gens en ſont voir !
D'un ſervice attendu la flatteuſe eſpérance,
Fait porter dans l'excès les ſoins, la complaiſance :

A peine eſt-il rendu qu'on ceſſe d'en avoir.
De qui nous a ſervi la vue eſt importune :
On trouve honteux de devoir
Les ſecours que dans l'infortune
On n'avoit point trouvé honteux de recevoir.

VIII.

Quel poiſon pour l'eſprit ſont les fauſſes louanges !
Heureux qui ne croit point à de flatteurs diſcours.
Penſer trop bien de ſoi fait tomber tous les jours
En des égaremens étranges.
L'Amour propre eſt, hélas ! le plus ſot des Amours !
Cependant des erreurs il eſt la plus commune.
Quelque puiſſant qu'on ſoit en richeſſe, en crédit ;
Quelque mauvais ſuccès qu'ait tout ce qu'on écrit ;
Nul n'eſt content de ſa fortune,
Ni mécontent de ſon eſprit.

IX.

On croit être devenu ſage,
Quand, après avoir vu plus de cinquante fois
Tomber le renaiſſant feuillage,
On quitte des plaiſirs le dangereux uſage :
On s'abuſe. D'un libre choix
Un tel retour n'eſt point l'ouvrage ;
Et ce n'eſt que l'orgueil, dont l'homme eſt revêtu,
Qui, tirant de tout avantage,
Donne au ſecours de la vertu
Ce qu'on doit au ſecours de l'âge.

X.

En grandeur de courage on ne ſe connoît guère :
Quand on éléve au rang des hommes généreux
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire
A rendu le nom ſi fameux.
Qu'ont-ils fait de ſi grand ? Ils ſortoient de la vie
Lorſque de diſgraces ſuivie,

Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.
Par une feule mort ils s'en épargnoient mille.
Qu'elle eft douce à des cœurs laffés de foupirer !
Il eft plus grand, plus difficile
De fouffrir le malheur que de s'en délivrer.

X I.

L'ENCENS qu'on donne à la prudence
Met mon efprit au défefpoir.
A quoi donc nous fert-elle ? A faire voir d'avance
Les maux que nous devons avoir.
Eft-ce un bonheur de les prévoir ?
Si la cruelle avoit quelque régle certaine
Qui pût les écarter de nous,
Je trouverois les foins qu'elle donne affez doux :
Mais rien n'eft fi trompeur que la prudence humaine.
Hélas ! prefque toujours le détour qu'elle apprend,
Pour nous faire éviter un malheur qu'elle attend
Eft le chemin qui nous y méne.

X I I.

PALAIS, nous durons moins que vous,
Quoique des Elémens vous fouteniez la guerre,
Et quoique du fein de la terre
Nous foyons tirés comme vous :
Frêles machines que nous fommes :
A peine paffons-nous d'un fiécle le milieu.
Un rien peut nous détruire ; & l'ouvrage d'un Dieu
Dure moins que celui des hommes ?

X I I I.

HOMME, vante moins ta raifon ;
Vois l'inutilité de ce prefent célefte
Pour qui tu dois, dit-on, méprifer tout le refte.
Auffi foible que toi, dans ta jeune faifon,
Elle eft chancelante, imbécile :
Dans l'âge où tout t'appelle a des plaifis divers,

Vile esclave des sens, elle t'est inutile ;
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

X I V.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse :
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur ; d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête-homme & de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit & jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon ;
On commence par être dupe,
On finit pour être fripon.

X V.

Souvent c'est moins bon goût que pure vanité
Qui fait qu'on ne veut voir que des gens de mérite :
On croiroit faire tort à sa capacité,
Cependant un esprit solide, éclairé, droit,
Du commerce des sots sçait faire un bon usage ;
Il les examine, il les voit,
Comme on fait un mauvais ouvrage.
Des défauts qu'il y trouve il cherche à profiter,
Il n'est guère moins nécessaire
De voir ce qu'il faut éviter,
Que de sçavoir ce qu'il faut faire,

X V I.

Qui dans son cabinet a passé ses beaux jours
A pâlir sur Pindare, Homère, Horace, Plaute,
Devroit y demeurer toujours.
S'il entre dans le monde avec un tel secours,

Il y fera faute fur faute ;
Il portera par-tout l'ennui.
Un ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain fçavoir vivre, un efprit agréable ;
A la honte du Grec & du Latin, fait voir
Combien doit être préférable
L'ufage du monde au fçavoir.

XVII.

Que l'efprit de l'homme eft borné ;
Quelque-tems qu'il donne à l'étude,
Quelque pénétrant qu'il foit né,
Il ne fçait rien à fond, rien avec certitude.
De ténébres pour lui tout eft environné.
La lumiére qui vient du fçavoir le plus rare
N'eft qu'un fatal éclair, qu'un ardent qui l'égare ;
Bien plus que l'ignorance elle eft à redouter.
Longues erreurs qu'elle a fait naître,
Vous ne prouvez que trop que chercher à connoître
N'eft fouvent qu'apprendre à douter.

ODE. 1686.

Hélas ! Seigneur, quel eft l'effet
Dés remédes cruels où je me fuis livrée !
Ont-ils de mes tourmens accourci la durée ?
Non, ton jufte courroux n'étoit pas fatisfait.
Tant que tu voudras prendre une pleine vengeance
De mon ingratitude & de mon indolence,
A quoi me fervira tout le fecours humain ?
Ah ! Seigneur, fais moi grace ; & que d'heureufes larmes
Puiffent tomber les armes.
Que mes égaremens t'avoient mis à la main.

Seigneur, ne m'abandonne pas,

Daigne te ſouvenir que je ſuis ton ouvrage ;
Et que pour me ſauver d'un aſſuré naufrage ,
Tu t'eſt livré toi-même au plus honteux trépas.
Quand tu me mets en proie aux douleurs violentes ,
Soutiens dans ces inſtans mes forces chancelantes ;
Fais que , ſouffrant pour Toi , mes maux me ſemblent doux.
Depuis que , ſous leur faix languiſſante , abattue ,
Je n'attends qu'un coup qui me tue ,
Quatre fois le Soleil s'eſt éloigné de nous.

DANS ces longs & cruels travaux
Je n'ai point fait entendre un inſolent murmure ;
Avec ſoumiſſion , Seigneur , je les endure.
Eh ! n'as-tu pas pour moi ſouffert de plus grands maux ?
Peut-être ſi ma vie eût été plus heureuſe ;
Elle eût pour mon ſalut été plus dangereuſe ;
On ne te connoît point au milieu des plaiſirs.
Dans ce gouffre , où ſe perd & ta crainte & ta grace ;
En vain ta voix crie & menace ;
Le cœur ſourd à ta voix n'entend que ſes deſirs.

PAR mille & mille vœux ardens
Ma famille tremblante en tous lieux t'importune ;
Elle a , contre une triſte & cruelle fortune ,
Beſoin de mon ſecours encor pour quelque-tems :
Dans la crainte où me met l'état où je la laiſſe ,
Je te demande à vivre ; exauce ma tendreſſe.
Si je ne puis par moi mériter ta bonté ,
A tes loix ma famille eſt ſoumiſe & fidelle.
Ah ! Seigneur , par pitié pour elle ,
A ce coupable corps redonne la ſanté !

MAIS en rempliſſant mes ſouhaits ,
Donne-moi tant d'amour , tant de foi , tant de force ,
Que le monde pour moi n'ait qu'une vaine amorce ,

Et que de ma ſanté je n'abuſe jamais.
Otes-moi, pour me rendre & plus forte & plus pure,
Ces dons empoiſonnés que m'a fait la Nature ;
L'innocence avec eux ſe trouve rarement :
Otes-moi cet eſprit dont ma foi ſe défie.
Oui, Seigneur, je te ſacrifie
Tout ce qui peut de Toi m'éloigner un moment.

Je ne t'ai jamais bien connu :
Hé ! quel cœur ſçait le prix de ces douceurs charmantes,
Que tu fais ici-bas goûter à tes Amantes,
S'il ne s'eſt avec Toi ſouvent entretenu ?
T'aimer ſemble un parti triſte & biſarre à prendre :
Tant qu'à quelques plaiſirs on peut encor prétendre,
On croit ne te devoir que la fin de ſes jours ;
Encore eſt-ce à regret qu'en ces Inſtans funeſtes
On te donne les affreux reſtes
D'une vie employée à t'offenſer toujours.

S'imagine-t'on t'éblouir ?
L'homme te conçoit-il comme un Etre qu'on trompe ?
On renonce aux plaiſirs, on renonce à la pompe
Dont, quand on le voudroit, on ne peut plus jouir.
Loin de ſuivre un chemin qu'on me montre ſans ceſſe,
Je n'attends pas, Seigneur, qu'une froide vieilleſſe
Ne me laiſſe à t'offrir que ſes chagrins divers.
Encor dans ces beaux jours où l'automne commence,
Graces à ta juſte vengeance,
Seigneur, ſur mon néant mes yeux ſe ſont ouverts.

Humble, dans mes triſtes accens
Je ne viens point à Toi ſur de fauſſes maximes
Excuſer mes erreurs, ni rejetter mes crimes
Sur la foibleſſe humaine & le pouvoir des ſens.
Mon cœur eſt pénétré d'un remords véritable ;
Je m'avoue à tes yeux infiniment coupable.

C'eſt l'unique ſecours que je veux contre Toi.
Au pardon (tu le ſçais) ce répentir t'engage :
J'en ai ta parole pour gage.
Puiſſe ce répentir durer autant que moi !

RÉFLEXIONS DIVERSES.

I.

HOMME, contre la mort, quoique l'art te promette,
Il ne ſçauroit te ſecourir.
Prépare-y ton cœur. Dis-toi : C'eſt une dette
Qu'en recevant le jour j'ai faite :
Nous ne naiſſons que pour mourir.

II.

ESCLAVES que rien ne rebute,
Vous qui, pour arriver au comble des honneurs,
Aux caprices des grands êtes toujours en bute ;
Vous, de tous leurs défauts lâches adorateurs,
Sçavez-vous le ſuccès de tant de ſacrifices ?
Quand ; par les grands emplois, on aura ſatisfait
A vos ſoins, à vos longs ſervices,
Hélas ! pour vous qu'aura-t-on fait
Que vous ouvrir des précipices ?

III.

EST-CE vivre ? & peut-on, ſans que l'eſprit murmure,
Se donner toute entiere au ſoin de ſa parure ?
Se peut-il qu'on arrive à cet inſtant fatal
Qui termine les jours que le Deſtin nous prête,
Sans avoir jamais eu d'autre ſouci en tête
Que de ce qui ſied bien ou mal ?
Faire de ſa beauté ſa principale affaire

Eſt le plus indigne des ſoins.
Le deſſein général de plaire
Fait que nous plaiſons beaucoup moins.

I V.

LORSQUE la mort moiſſonne à la fleur de ſon âge
L'homme pleinement convaincu
Que la foibleſſe eſt ſon partage,
Et qui contre ſes ſens a mille fois vaincu;
On ne doit point gémir du coup qui le délivre.
Quelque jeune qu'on ſoit, quand on a ſçû bien vivre,
On a toujours aſſez vécu.

V.

QUE les ridicules efforts
Qu'on fait pour cacher la vieilleſſe
Sous l'éclat d'un jeune dehors,
Marquent dans un eſprit d'erreur & de foibleſſe!
Pourquoi faut-il rougir d'avoir vécu long-tems?
Si nos diſcours, ſi nos ajuſtemens,
Si nos plaiſirs conviennent à notre âge,
Nous ne bleſſerons point les yeux.
Les meſures qu'on prend pour paroître moins vieux
Font qu'on le paroît davantage.

V I.

NON, de quelques côtés qu'on porte ſes deſirs,
On ne ſçauroit goûter de plaiſirs véritables;
Mais tout faux que ſont les plaiſirs,
Encore s'ils étoient durables!
On plaindroit un peu moins ces cœurs infortunés,
Qui, par leur penchant entraînés,
Sont en quelque ſorte excuſables.
Quel bonheur quand du Ciel les aſpects favorables
Font qu'il n'en coûte rien pour être vertueux!
Et qu'il faut de raiſon, de force,
Quand on eſt né voluptueux,

Pour faire avec les ſens un éternel divorce.

VII.

De quel aveuglement ſont frappés les Humains !
Contre les malheurs incertains,
Tels que la perte d'une femme ;
D'un enfant, d'un ami, des tréſors ; des grandeurs ;
On croit faire beaucoup de préparer ſon ame ;
Et l'on n'aura peut-être aucun de ces malheurs.
Mais, ſans doute, on mourra cent & cent précipices
Sont ouverts ſous nos pas pour nous faire périr :
Cependant au milieu des vices
Nous mourons, ſans ſonger que nous devons mourir.

IDYLLE.

TOMBEAU, dont la vue empoiſonne
Les plus agréables plaiſirs ;
Confond l'orgueil humain ; & toutefois ne donne
Ni frein aux paſſions ; ni bornes aux deſirs,
Le cœur débarraſſé de ces vives allarmes ;
Que cauſe le plus tendre Amant,
Je venois dans ce bois rêver tranquillement.
De ſon ombrage, hélas ! que tu gâtes les charmes !
Près de toi, quelque loin qu'on porte l'enjouement,
Rêve-t-on agréablement ?
Quelle réflexion accablante, importune,
Fait-on ; lorſque ſur toi l'on porte ſes regards ?
La Mort ; par une route au vulgaire commune,
A conduit dans ton ſein un homme tel que Mars,
Et tel que le Dieu des beaux Arts,
Qui jamais n'éleva d'Autels à la fortune,
Et qui pour le mérite eut toujours des égards.
Ailleurs tu caches aux cœurs tendres

Les restes précieux, les adorables cendres
D'un objet dont les soins, ni les ardens souhaits,
Ni les appas, ni la jeunesse,
Ne purent garantir des traits
Que lance la sourde Déesse.
Dans cette affreuse nuit dont on ne sort jamais,
Combien renfermes-tu de dépouilles mortelles;
De Héros, de Sçavans, de Monarques, de Belles?
Abime où tout se perd, si ce n'est que pour toi
Que nous fait voir le jour la Nature inhumaine,
Que d'inutiles soins! que d'abus! & pourquoi,
Pour orner un tombeau, se donner tant de peine?
Pourquoi, pour arriver aux brillantes grandeurs,
Etre dévot par monde; & flatteur par bassesse?
Par une criminelle adresse
Pourquoi des mécontens faut-il sonder les cœurs,
Et suivre un heureux fat qu'un Ministre caresse?
Vous coûtez trop, tristes honneurs,
Et vous disparoissez avec trop de vitesse,
Pour avoir des adorateurs.
Insatiable & dur Avare,
Qui, par la faim, la soif, fais souffrir à ton corps
Tout ce que l'enfer te prépare,
Que te sert de te rendre à toi-même barbare?
Emporteras-tu tes trésors?
Et vous, jeunes Amans, dont la tedresse extrême
Semble vous faire un sort heureux,
Ah! pourquoi cédiez-vous à ce pouvoir suprême,
Beaucoup moins doux que dangereux?

. . . .

Hélas! faut-il quitter trop-tôt ce que l'on aime?
Le moins d'attachement est toujours le meilleur.
Lorsque l'heure fatale sonne,
On souffre moins par la douleur,

. . . .

Que parce qu'il faut que le cœur
Dans ce triste état abandonne,

RIMES en ailles, *en* eilles, *en* ille *&* *en* ouille, *que M. le Maréchal de* VIVONNE *lui donna, pour les remplir à la louange du Roi, les Rimes masculines à son choix.* 1687.

Toi qui, depuis que du cahos
On tira la terre & les flots,
Es Apollon quand tu rimailles,
Et le Soleil quand chaque jour
Dans un long & pénible tour
A nous éclairer tu travailles,
Si tu ne viens m'aider, je perds
L'honneur de bien faire des vers:
Il faut, sur des Rimes en ailles,
Rimes qui font pâlir d'effroi,
Célébrer Louis ce grand Roi
Qui ressemble au Dieu des batailles;
Qui prend ce qu'il s'est proposé,
Sans que nul ait encore osé
User sur lui de représailles;
Qui voit naître de son Dauphin,
Dont la gloire sera sans fin,
Quantité d'augustes marmailles;
Qui chez le perfide Génois
Brisa Temples, Palais, Murailles,
Qui toujours heureux dans ses choix
En Ministres fit des trouvailles,
Qui du bruit de ses grands Exploits
Remplit celle à qui dans sept mois
Il faut confier les semailles,
Celle que pare le Printems
De fleurs & de vertes broussailles,

Celle dont fouillent les entrailles
Chercheurs d'or & de diamans ;
Et cette autre fur qui les vents
Ont tant caufé de funérailles ,
Et dont les muets habitans
Ont le corps revêtu d'écailles ;
Qui , victorieux des erreurs ,
Fait dans le bercail des Pafteurs
Rentrer des millions d'ouailles ;
Qui de fon Peuple eft fi chéri ,
Qu'auffi-tôt qu'on le fçut guéri ,
Magiftrats , Financiers , Canailles :
Tout fit chanter en divers lieux
Des *Te Deum* mélodieux ;
Tout mangea chapons , perdrix , cailles ,
Et mit fur le cul fes futailles.
Veuillent nous préferver les Cieux
De plus voir de telles gogaïlles !
Qui des Fils de fes Petits-fils ,
Si nos fouhaits font accomplis ,
Verra toutes les époufailles ;
Qui de fes héroïques faits ,
Soit dans la Guerre ou dans la Paix ,
A fait frapper force Médailles
Plus belles que les antiquailles ;
Qui dompte Alger & Tripoly ;
Qui dans l'agréable Marly
Fait fouvent de groffes ripailles ;
Et qui fera trembler de peur
Le Roi d'Efpagne & l'Empereur ,
Dès qu'il fortira de Verfailles.



RIMES EN EILLES. 1687.

SI ma voix avoit les doux ſons
Des Malherbes ou des Corneilles,
LOUIS ſeroit toujours l'objet de mes chanſons.
Quel plus beau ſujet pour mes veilles
Qu'un grand Roi, de qui tous les jours
Ne ſont qu'un tiſſu de merveilles,
Et de qui l'air & les diſcours
Font entrer dans les cœurs un million d'amours
Par les yeux & par les oreilles?
Raiſon, toi que les Rois conſultent rarement,
Tu ſçais que ces Héros charmant
Ne fuit que ce que tu conſeilles;
Nymphe, qui jamais ne ſommeilles,
Tu ſçais qu'avecque tes cent voix
Tu n'en as pas aſſez pour conter ſes exploits,
Et ce nombre infini de vertus ſans pareilles,
Qui le font le plus grand des Rois.
Les champs ont moins d'épis, les ruches moins d'abeilles
Qu'il n'a reçû du Ciel de charmes ſéducteurs.
Ah! courons au Parnaſſe, & des plus belles fleurs,
Pour couronner ſon front, rempliſſons des corbeilles.
Puiſſent aller mes vers, à l'aide de ſon nom,
Des bords où le matin la Mere de Memnon
Peint le Ciel de couleurs vermeilles,
Juſques à ces triſtes climats
Où ne peuvent croître les treilles,
Et dont les habitans ne laiſſent pourtant pas
D'aimer à vuider les bouteilles!

RIMES EN ILLE. 1687.

FEMME d'un Dieu qui n'eſt pas beau,
Et qui ne va point ſans béquille,
Déeſſe de qui le berceau
Fut une ſuperbe coquille,
Ne me refuſe pas aujourd'hui ton ſecours.
Ordonne que des Jeux, des Ris & des Amours
La tendre & galante quadrille
Répande ſes attraits ſur mon foible diſcours.
Vénus, j'en ai beſoin : on veut que je babille
De ce Héros qui ſeul a tous les agrémens
Des deux plus chers de tes Amans.
Dans ſes yeux certain feu pétille,
Qui ſouvent a cauſé de grands embraſemens :
Tel étoit ton chaſſeur dans ces heureux momens
Où couché ſur l'œillet, la roſe & la jonquille,
Tu daignois l'honorer de tes embraſſemens.
Non moins ſemblable au divin Drille
Qui vient, au ſortir des combats,
Se délaſſer entre tes bras,
LOUIS humilia l'orgueil de la Caſtille,
Dompta l'ingrat Batave, & vainquit le Germain ;
Fit tomber ſous l'effort de cent bouche d'airain,
Comme tombe en Eté l'épi ſous la faucille,
Le parjure Génois, & le dur Afriquain.
Ce n'eſt pas ſeulement le tonnerre à la main
Que ce Monarque eſt grand, que ſon courage brille ;
Ne l'avons-nous pas vu montrer un front ſerein
Dans de vives douleurs, dans un péril certain ;
Et ne branler non plus que la Baſtille ?
Quel Sage, quel Héros, fût-il Grec ou Romain,
Peut du pied de LOUIS atteindre à la cheville ?
Auſſi du bout de l'Univers

Les peuples que le Soleil grille
Traverſent pour le voir l'immenſe ſein des Mers.
Que pour nous rendre heureux il prend de ſoins divers.
Dans ces vaſtes Etats chaque place fourmille
De cent & cent jeunes Guerriers
Qu'il y met poür apprendre à cueillir des lauriers.
Dans un ſuperbe Enclos plus d'une illuſtre fille
Trouve dès ſon enfance un ſecours sûr & doux ;
Dans un âge plus mûr on lui donne un époux,
Ou l'on met ſa pudeur à l'abri d'une grille,
Pere de ſes Sujets, il nourrit, il habille
Ces malheureux Enfans qui ne ſont héritiers
Que des titres que leur famille
A depuis des ſiécles entiers ;
Titres qu'on priſe moins que l'or des Maltotiers,
Bien que plus d'un d'entre eux ait porté la mandille.
Fille des flots amers, agréable Vénus,
A qui les doux tranſports ne ſont pas inconnus ;
Crois-tu que, de fil en aiguille,
Quand on voit trop ſouvent ce Roi charmant à voir ;
On ne faſſe jamais, en dépit du devoir,
Quelque légère pécadille ?

RIMES EN OUILLE. 1687.

AMOUREUX Roſſignols, de qui la voix chatouille
L'oreille & le cœur à la fois ;
Zéphirs, qui murmurez dans le fond de ce bois ;
Ruiſſeau, de qui l'onde gazouille ;
Taiſez-vous, laiſſez-moi dans un profond repos,
Rêver quelques momens au plus grand des Héros.
Jamais d'une campagne il n'eſt ſorti bredouille.
Dès que ſes ennemis ont oſé l'irriter,
Sur eux on l'a vu remporter

Plus d'une glorieuse & superbe dépouille.
Rien ne résiste à sa valeur :
Tout rit à ses desirs. Malheur, trois fois malheur
A quiconque avec lui se brouille.
Bien qu'un calme profond régne dans ses Etats,
Ses Guerriers toutefois ne se reposent pas,
De peur que dans la Paix leur valeur ne se rouille,
Tantôt le fier Soldat, par sa vuë animé,
S'exerce dans la plaine d'Ouille;
Et tantôt dans un camp pour six mois renfermé,
Il fait sentinelle & patrouille.
L'Etat ne souffre point par ces grands mouvemens:
En pleine sûreté, près de ces nombreux camps,
Mûrit le doux raisin, & grossit la citrouille;
La vache y paît l'herbage, & la canne y farfouille;
L'avare Laboureur y moissonne ses champs;
Sa fille, sans danger, y file sa quenouille;
Et jamais il ne voit sans de prompts payemens,
Emporter le lard & l'andouille
De son chétif foyer uniques ornemens.
Envain dans les vieux tems je fouille,
Pour pouvoir comparer ses faits à d'autres faits:
Les antiques Héros ont toujours quelques *mais*
Ou quelque *si* qui les barbouille;
Et chez LOUIS LE GRAND on n'en trouve jamais.
Dans les travaux de Mars, dans le sein de la Paix,
Par nul déréglement sa gloire ne se souille.
Puisse-t-il triompher toujours!
Puisse-t-il ne passer que d'agréables jours!
Que jamais de pleurs on ne mouille
Les Autels pour un Roi si grand, si fortuné:
Devant eux qu'on ne s'agenouille
Que pour bénir le Ciel de nous l'avoir donné.

RÉPONSE
DE M. LE DUC DE NEVERS.
1687.

IMITANT de vos vers lés accords raviſſans,
Mon papier enfin ſe barbouille,
Et je vais ſur la rime d'Ouille
D'une même harmonie épuiſer les accens.
Tournes ſur moi, Phœbus, tes regards careſſans ;
Verſes, des ſources d'or, l'eau qui jamais ne mouille,
Ces élixirs ſympatiſans
Dont la vertu réjouit & chatouille
Tous les eſprits engourdis & peſans.
Conduis ma foible main, ſoutiens-moi dans un tems
Où loin de ſe nourrir de perdrix, de faiſans,
De levreaux, de canards, de cailles ; d'ortolans,
De langues, de jambons, de boudin & d'andouille ;
On ne voit que des mêts triſtement nourriſſans :
Le harang, le ſaumon, l'eſcargot, la grenouille,
Force maniveaux d'éperlans,
Des pois, des choux, l'oignon, la rave, la citrouille,
L'écreviſſe de mer, & les hourſins piquans,
La ſauterelle & la favouille.
Quand le carême rend les eſprits languiſſans,
Le moyen que le ſang dedans nos veines bouille ?
C'eſt de toi ſeul, Apollon, que j'attends
Que par tes riches diſſolvans
Mon organne enfin ſe dérouille
De la noire craſſe des ſens.
Maintenant que l'Hiver a fait place au Printems,
Que le Roſſignol chante, & le ruiſſeau gazouille,
Je veux chanter LOUIS, ce Roi des Conquérans,
Encor qu'il ait épuiſſé nos encens.

S'il n'eût borné ses exploits éclatans,
De l'Univers entier il eût eu la dépouille :
Mais puisqu'il ne veut plus voir ses lauriers sanglans,
Admirons dans la Paix ses faits resplendissans.
Il détruit l'héréfie ; & sur ses Partisans
Fait tonner ses Arrêts sans que personne grouille ;
Il chasse la discorde aux regards frémissans,
Cette vieille Alecton qni toujours les yeux rouille,
Qui, par ses noirs poisons & ses traits séduisans,
Du Temple de Janus les portes déverouille.
Ce nouveau Jupiter sçait punir les Titans.
On est sûr de sa perte aussi-tôt qu'on s'y brouille.
Son bras lance sa foudre aux bords Mahométans,
Et la terre d'Alger flambe comme la houille :
Mais il sçait pardonner aux Génois arrogans,
Quand au pied de son Trône un Doge s'agenouille.
Aux sanglans jeux de Mars, en ces belliqueux champs
L'Espagnol, ce coquefredouille,
Va toujours à l'école, & perd toujours bredouille.
Des Aigles mutinés, des Lions rugissans
Il a rendu les efforts impuissans.
Toujours en sa faveur par ses bras triomphans,
Des combats incertains le cahos se débrouille.
On compteroit plutôt les épis ondoyans
De la blonde Cérès dans le champ de la Pouille,
Le doux fruit de Langers & de la plaine d'Ouille,
Que le nombre infini de ses faits étonnans.
De sa haute vertu quels traits éblouissans !
Dans les périls les plus pressans,
Quand l'homme intérieur dans son néant se fouille,
Il supporte en Caton les maux les plus cuisans.
Veuillent les Dieux tout-puissans
Oüir nos vœux reconnoissans !
Que Laquésis du fuseau de nos ans
Dévide tout le fil pour grossir sa quenouille.

AUTRE RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ GENEST.

1687.

JE trouve dans tes Vers un fon qui me chatouille,
Perfonne n'écrit comme toi :
Tout ce que tu dépeins, je le fens, je le vois.
Parles-tu d'un Ruiffeau ? Je l'entends qui gazouille :
Plains-tu le trifte état des Amans malheureux ?
Leur difgrace me touche, & je pleure avec eux.

Il n'eft point de fujet qui te mette en bredouille :
Ta Mufe, en quittant fes moutons,
Quitte fon aïr champêtre, & fur de nouveaux tons
Chante un Guerrier chargé d'une illuftre dépouille.
Non, je ne vois que toi qui puiffe également
Animer un Héros, & former un Amant.

On a beau te gêner par des rimes en ouille,
Pour louer ce grand Roi qui fur le bord du Rhin
Fut plus tranquille & plus ferein
Qu'il ne l'eft à la plaine d'ouille ;
Tes Vers coulant toujours avec rapidité,
Tu le conduis fans peine à l'immortalité.
Son augufte Portrait qu'un tas d'Auteurs barbouille,
Pour pouvoir s'achever a befoin de ta main,
Qui paffant tout efprit humain
Ne craint ni les vers ni la rouille.
C'eft à toi de chanter tant de faits inouis,
Et le Ciel te devoit au fiécle de Louis.

AU R. P. BOUHOURS,

Sur ſon Livre de l'*Art de bien penſer ſur les Ouvrages d'Eſprit*. 1687.

DANS une liſte triomphante
De célèbres Auteurs que votre Livre chante,
Je ne vois point mon nom placé.
A moi (n'eſt-il pas vrai ?) vous n'avez point penſé.
Mais auſſi dans le même rôle
Vous avez oublié Paſcal,
Qui pourtant ne penſoit pas mal.
Un tel compagnon me conſole.

Sur le même Ouvrage. 1687.

ON voit par le Recueil qu'il vient de metre au jour,
Qu'il lit & Proſe & Vers de folie & d'amour,
Cela vaut beaucoup mieux que de prendre la peine
De débrouiller ſaint Auguſtin,
Le dur Tertullien, & l'obſcur Origène.
Il vaut mieux commenter Ovide & la Fontaine,
Et les plus beaux endroits de Buſſi Rabutin.



CHANSON.

DE M. DE SAINT GILLES,*

Mousquetaire, sur le bruit qui attribuoit.

A MADAME DESHOULIERES

*la Parodie de l'Opéra d'*Achille*, qu'il avoit faite.*

Sur l'air de : *Réveillez-vous, Belle Endormie.* 1687.

POURQUOI, sçavante DESHOULIERES,
M'enlevez-vous dix-huit Couplets?
Quoi ! n'êtes-vous pas assez fiére
Des beaux Vers que vous avez faits?

RESTITUEZ donc à Saint Gilles
Le foible houneur de ses Chansons :
Contentez-vous de vos Idylles,
Et Retournez à vos moutons.

RNMARQUE.

* Le Public a vu avec plaisir quelques Poësies de ce Saint Gilles, qui se confia dans un Cloître, ayant mal fait son devoir à la Bataille de Ramillies.



RÉPONSE

RÉPONSE
DE MADAME DESHOULIERES
A M. DE SAINT GILLES.

Sur le même Air.

SI le Public, à l'aventure,
A répandu ſous notre nom
L'agréable & vive peinture
De l'Opéra de Campiſtron ;

IL ne vous a pas fait d'outrage ;
N'en ſoyez pas mal ſatisfait,
Ce n'eſt pas tant-pis pour l'Ouvrage,
Quand on dit que nous l'avons fait.

ÉPITRE
A MADAME DE MAINTENON. 1688.

TOI dont la piété, la vertu, la ſageſſe,
Sont les fruits d'un eſprit & d'un cœur ſans foibleſſe,
Que ſans étonnement on ne peut regarder ;
Toi que le Ciel conduit & traite en favorite,
Maintenon, pour qui vient de ſe racommoder
La Fortune avec le Mérite ;
Daignes par tes divins regards
Raſſurer mon ame éperdue.
La carrière où je cours ne préſente à ma vûe
Que des périls de toutes parts.
Combien de beaux eſprits entendons-nous ſe plaindre
De n'avoir encor pu, malgré tout leur ſçavoir,

Arriver à ce but où je voudrois atteindre ?
Mais cependant qu'aurois-je à craindre,
Si tu foutenois mon efpoir ?
N'es-tu pas en ces lieux l'Arbitre fouveraine
De la gloire où nous afpirons ?
Hélas ! fans ton aveu follement nous courons
Après cette chimère vaine.
Ainfi Rome vit autrefois,
Un de ces Citoyens forti du fang des Rois,
Sous un Prince moins grand, moins aimé, moins habile
Que le Héros dont nous fuivons les loix,
Décider des Chanfons d'Horace & de Virgile :
Mais tandis que Mécène étoit leur ferme appui,
Son efprit vafte & fort, à tout pouvant fuffire,
N'en foutenoit pas moins le fardeau de l'Empire :
Il partageoit d'Augufte & la joie & l'ennui.
Encor que le Ciel t'ait fait naître
D'un fexe moins parfait peut-être,
Il t'a fait un deftin plus beau, plus grand qu'à lui.
La plus entiere confiance,
LOUIS ne l'a-t-il pas en toi ?
Parce qu'il commet à ta foi,
N'a-t-il pas racourci l'effroyable diftance
Que met la fuprême puiffance
Entre une Sujette & fon Roi ?
Mais, par le vif éclat des vertus les plus pures,
Tu brilles plus encor que par tant de grandeurs ;
Et tu n'as point ces fiertés dures
Qui font aux malheureux fentir tous leurs malheurs.
Tes foins ont prévenu les triftes aventures
Où l'extrême befoin jette les jeunes cœurs.
Ah ! que ces foins pieux chez les races futures
T'attireront d'adorateurs !
Contre la cruauté des fiéres deftinées
Ils donnent, ces foins généreux,
Un afyle facré, vafte, durable, heureux,

A d'illuſtres infortunées
Quelle gloire pour toi, modeſte Maintenon,
Dans un ſi beau deſſein d'avoir ſervi de guide
A ce grand Roi qui vient d'éterniſer ſon nom
Par une piété ſolide !
Souvent cette vertu n'eſt pas avec ſes Sœurs :
Elle fuit de la Cour la pompe & les douceurs :
Mais ſon fameux exemple aujourd'hui l'y rappelle ;
La naiſſance, l'eſprit & la valeur, ſans elle,
Ne conduiſent plus aux honneurs.
Maintenon, dans ces vers, c'eſt mon cœur qui s'explique ;
A tes grands deſtins j'applaudis.
Loin de ſçavoir flatter, apprends que je me pique
De cette candeur héroïque
Qu'au nombre des vertus on recevoit jadis.
Triſte jouet du Sort, mais déſintéreſſée,
Par un ſolide eſpoir je ne ſuis point pouſſée ;
Et je t'admire enfin puiſque je te le dis.
Non, depuis que des Dieux je parle le langage,
Je n'ai point (on le ſçait) prodigué mon encens.
Je n'avois avant toi jamais rendu d'hommage
Qu'à LOUIS ſeul, pour qui je ſens.
Toute la tendreſſe où s'engage
Un cœur reſpectueux & ſage
Qui s'eſt mis au-deſſus du commerce des ſens.
Goûtes donc un plaiſir qui ne connoît perſonne,
Hors le Héros que je chéris.
Les louanges ſont d'un grand prix,
Lorſque c'eſt le cœur qui les donne.



CAPRICE.

VERS le bord d'un ruiſſeau dont l'onde vive & pure
Des arbres d'alentour entretient la verdure,
Iris, dont les Chanſons, Iris dont les appas,
Ont fait voler le nom de contrée en contrée
D'un profond ennui pénétrée,
Conduiſoit lentement ſes appas.
Ni le naiſſant émail d'une jeune prairie,
Ni les doux murmures des eaux,
Ni le tendre chant des oiſeaux,
Ne diſſipoit ſa rêverie.
Enfin, s'écria-t-elle, Amour,
Tu ne fais plus couler mes larmes.
Je ne ſoupire plus, je ne ſens plus d'allarmes;
Tranquillité, vous êtes de retour.
Mais que dans ce bonheur je trouve peu de charmes!
En perdant mes tranſports, mes craintes, mes deſirs,
Hélas! que j'ai perdu de biens & de plaiſirs!
Ah! le repos n'eſt pas auſſi doux qu'on le penſe,
Rien, dans ce triſte état, n'occupe ni ne plaît;
On fait tout avec nonchalance:
L'Amour vaut cent fois mieux, tout dangéreux qu'il eſt;
A d'agréables maux ſon caprice nous livre;
On n'a point avec lui d'inutiles momens;
Tout eſt plaiſir pour les Amans.
A ſa tendreſſe, hélas! pourquoi faut-il ſurvivre?
Peut-on s'accoutumer à ne ſentir plus rien?
Et pour les cœurs enfin le calme eſt-il un bien?
Non, non, reviens, Amour, chaſſes par ta préſence
Cet ennuyeux loiſir qui ſuit l'indifférence:
Raſſembles tous tes feux pour rallumer le mien.
Hélas! tu ne viens point; vainement je t'appelle.

Que mon aventure eſt cruelle !
Malgré moi tu ſçus m'enflammer,
Et quand je veux que mon feu renouvelle,
Tu ne veux pas le rallumer.
Que t'auroit-il coûté de me ſoumettre encore ?
Pourquoi refuſes-tu mes vœux ?
Tels plaiſirs ne ſont point le ſecours que j'implore :
Je ne demande pas de ces deſtins heureux
Que l'on deſire tant, que tu fais quand tu veux.
A toutes res rigueurs je ſuis accoutumée.
La haine de l'ingrat qui m'avoit ſçu charmer
Me défend de prétendre au plaiſir d'être aimée ;
Je ne veux que celui d'aimer.
Qu'à s'allarmer, hélas ! mon eſprit eſt facile !
Qu'eſt-ce qui me fait voir que mes fers ſont rompus ?
Qui m'a dit que je ſuis tranquille ?
Souhaiter de l'amour, eſt-ce n'en avoir plus ?
Que de confus tranſports, & quelle incertitude,
Mais mon deſtin n'eſt plus douteux.
Je vois ce beau Berger, ce Berger orgueilleux,
Pour qui ſeul j'ai ſenti tout ce qu'a de plus rude
Un amour tendre & malheureux.
Ah ! je ſens renaître à ſa vûe
Ces tourmens qui faiſoient mes plus ardens ſouhaits.
Le trouble ſe répand dans mon ame éperdue ;
Je te rends grace, Amour, j'aime plus que jamais.

BILLET A M. DOUJAT.

VOus dites que l'Amour vous range ſous ſa loi,
Et que ce Dieu ſe ſert de moi
Pour établir chez vous ſon tyrannique empire,
Et pour vous faire changer votre volage humeur.
Tircis, ſi ſans railler vous avez pu le dire,
Vous ne connoiſſez pas ce que ſent votre cœur.

Vous ne cherchez point à me voir,
Et l'on ne vous voit point avoir,
Quand vous me rencontrez, certaine impatience
De me conter quelque chose de doux.
Vous avez des rivaux sans en être jaloux,
Et vous supportez mon absence
Sans peine, sans pleurs, sans ennui.
Tircis, l'Amour n'est point de votre connoissance;
Vous prenez sa sœur pour lui.

EPITRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

Sur la Prise de Philisbourg. 1688.

Le Dieu couronné de pavots
A peine ce matin m'avoit abandonnée,
Qu'Apollon à mes yeux encore à demi clos
S'est fait voir de Lauriers la tête environnée;
Lui que j'avois prié, depuis près d'une année,
De ne plus troubler mon repos.

Viens chanter, m'a-t-il dit, viens; il faut te résoudre;
A célébrer encor de glorieux exploits.
Louis, à son Dauphin vient de prêter sa foudre;
Et ce jeune Héros, dont tout suivra les loix,
A, pour son coup d'essai, mis Philisbourg en poudre.
Quel plus noble emploi pour ta voix?

Apollon, à ces mots, m'a présenté sa Lyre,
Dont j'ai déjà tiré tant d'agréables sons:

Je l'ai prise ; &, malgré les maux dont je soupire,
Pleine du beau feu qui m'inspire,
Je vais recommencer d'héroïques Chansons.

ILLUSTRE Montausier, daignes les faire entendre
Au Vainqueur à qui je les dois.
Sur elles tu sçauras répandre
Un charme à qui son cœur se laissera surprendre.
Sers mon zèle, & dis-lui pour moi ;

LA Saison, la Nature, & l'Art unis ensemble
Ont fait pour Philisbourg des efforts inoüis :
Tu les as surmontés ; par toi l'Empire tremble ;
Tu ressembleras à LOUIS,
Grand Prince, s'il se peut que quelqu'un lui ressemble.

JE m'étois attendue à tout ce que tu fais.
Le Dieu des Vers, dans ses Oracles,
Quoiqu'on ait dit, ne ment jamais.
Lorsqu'un fils vient remplir tes plus tendres souhaits ?
Apollon, par ma bouche, annonça les miracles
Que tu ferois, lorsque la Paix
A ta fiére valeur ne mettroit plus d'obstacles.

TU n'as que trop tenu ce qu'il avoit promis.
Exposé nuit & jour au feu des ennemis,
On t'a vu mépriser en jeune téméraire
Mille & mille volantes morts :
Et l'on diroit, à te voir faire,
Que tu crains qu'en naissant ont ait plongé ton corps,
Comme celui d'Achille, au fond des eaux fatales,
Qui voyent sur leurs sombres bords,
Des Rois & des Bergers les fortunes égales.

QU'ON vient de découvrir de vertus dans ton cœur !
Et que tu fais du tems un glorieux partage !
Que ce partage cause & de joie & de peur ! !

I 4

Peut-on regarder ſans frayeur
Les différens périls où ta valeur t'engage ?
Peut-on, ſans t'adorer, te voir donner tes ſoins,
Tantôt à pourvoir aux beſoins
Des Guerriers que la gloire a couverts de bleſſures,
Et tantôt à tracer de fidelles peintures
Des grandes actions dont tes yeux ſont témoins ?

Le Soleil, infortuné pere
D'un fils indocile, imprudent,
Depuis que Philisbourg a ſenti ta colére,
Moins lumineux & moins ardent,
D'un cours précipité paſſe à l'autre hémiſphére ;
Il remplit à regret ſon glorieux emploi ;
Tu renouvelles ſa triſteſſe,
Lorſqu'il te voit conduire avec tant de ſageſſe
Les deſſeins dont Louis s'eſt repoſé ſur toi.

De quel œil penſes-tu que l'Europe regarde
Ce que tu viens d'exécuter ?
Tant d'Etats, qu'en d'eux mois ton bras vient d'ajouter
Aux Etats que le Ciel te garde,
Lui font voir tout ce qu'on hazarde,
Et tout ce qu'on s'apprête encore de regrets,
Quand on irrite un Roi de qui rien ne retarde
Ni les deſſeins ni les progrès,

Quelque loin que ta gloire aujourd'hui ſoit allée,
Elle fait le plaiſir du plus ſage des Rois,
Quand il voit ta prudence à ta valeur mêlée
Aſſurer le bonheur de l'Empire François.
Plus ſûr de ſon deſtin que ne fut autrefois
Le tonnant rival de Pélée,
Il ne craint point qu'un fils efface ſes exploits.

Arrête une courſe ſi belle ;

Aux douceurs du repos la ſaiſon te rappelle :
Mars fuit les Aquilons, & cherche les Zéphirs,
Viens ſécher les beaux yeux d'une auguſte Princeſſe ;
Viens remplir ſes plus doux deſirs :
Ton ardeur pour la gloire allarme ſa tendreſſe :
L'inquiétude & la triſteſſe,
En ton abſence, ont pris la place des plaiſirs.

Tu jouis, Montauſier, du doux fruit de tes peines ;
Ton jeune Achille eſt triomphant
De l'orgueil des Aigles Romaines,
Vainement contre lui Empire ſe défend.
Philisbourg, Frankendal, Manheim, Treves, Mayence,
Que leurs Dieux n'ont pu garantir,
Font bien voir de quel ſang le Ciel l'a fait ſortir,
Et quelle habile main cultiva dès l'enfance
La valeur du Héros qui vient d'aſſujettir
Et du Nècre & du Rhin l'orgueilleuſe puiſſance.

Sur nos ſacrés Autels on voit fumer l'encens,
Pour une ſi grande victoire ;
Tout retentit ici du doux bruit de ſa gloire :
Mais rien n'eſt comparable aux tranſports que je ſens,
Oui, l'amitié, l'eſtime, & la reconnoiſſance,
Que depuis long-tems je te dois,
Me font bien mieux ſentir qu'au reſte de la France
Un ſuccès dont l'éclat rejaillit juſqu'à toi.

BALADE.

Votre bonne foi m'épouvante ;
Vous croyez trop légèrement.
Si l'on aimoit fidélement,
Serois-je encore indifférente ?

Etre la dupe des douceurs
D'une troupe vaine & galante
Eſt le deſtin des jeunes cœurs.
De cette conduite imprudente
Il n'eſt cœur qui ne ſe répente.
Tous les hommes ſont des trompeurs.

Jeune, belle, douce, brillante,
Le cœur tendre, l'eſprit charmant,
Des malheurs de l'engagement
Ne prétendez pas d'être exempte,
Affectons-nous quelques rigueurs ?
On ſe rebute dans l'attente
Des plus précieuſes faveurs.
La tendreſſe eſt-elle contente !
On entend dire à chaque Amante :
Tous les hommes ſont des trompeurs.

Vous croyez que la crainte invente
Les dangers qu'on court en aimant ;
S'il plaît à l'Amour, quelque Amante
Un jour vous rendra plus ſçavante.
Vers les dangereuſes langueurs
Vous avez une douce pente ;
Vous ſoupirez pour des malheurs
Dont vous paroiſſez ignorante.
Vous mériterez qu'on vous chante :
Tous les hommes ſont des trompeurs.

ENVOI.

Si, pour vous épargner des pleurs ;
Ma raiſon n'eſt pas ſuffiſante,
Regardez ce que repréſente
Le ſerpent caché ſous les fleurs.
Il nous dit : Tremblez, Amarante,
Tous les hommes ſont des trompeurs.

AIR.

L'Aimable Printems fait naître
Autant d'amours que de fleurs ;
Tremblez, tremblez, jeunes cœurs.
Dès qu'il commence à paroître
Il fait cesser les froideurs ;
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher, peut-être.
Tremblez, tremblez, jeunes cœu
L'aimable Printems fait naître
Autant d'amours que de fleurs.

AIR.

Doux transports, trouble dangereux,
Que dans mon jeune cœur un tendre amour fait naître.
Vous n'oseriez paroître.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'un devoir rigoureux
Fasse perdre à l'Amour tant de momens heureux ?

EPITRE

A M. le Maréchal Duc de Vivonne,

Vice-Amiral de France.

Vous, que Neptune a vu cent fois
Vainqueur des ennemis du plus grand Roi du monde.
Vous qui n'avez pas fait moins de fameux exploits

En terre ferme que ſur l'onde ;
Généreux Maréchal, conſervez tous mes droits;
Un puiſſant ennemi contre moi ſe déclare,
Contre qui je ſens bien que je ne puis tenir ;
Pour m'ôter l'honneut, il prépare
Tout ce que l'eſprit peut fournir.
La Fortune, pour moi toujours impitoyable,
Ne pouvoit dans l'Univers
Me faire un ennemi plus fort, plus redoutable
Que l'illuſtre Duc de Nevers.
Ah ! Seigneur, à ce nom vous changez de viſage.
Hélas ! je devois bien prévoir
Que l'amitié, qui vous engage,
L'emporteroit ſur le devoir ;
Et que, ſans vous en émouvoir,
Vous verriez mon honneur faire un triſte naufrage.
Cependrnt vous ſçavez combien l'honneur eſt cher ;
Vous ſçavez que Louis ordonne
Que vous faſſiez punir, ſans excepter perſonne,
Ceux qui veulent nous l'arracher.
Je le perdrai pourtant, ſi votre ordre n'empêche
Qu'on ne l'attaque fortement.
Ce n'eſt pas véritablement
Ce certain honneur qu'on nous prêche
Qu'il faut garder ſoigneuſement :
C'eſt l'honneur de chanter mieux que tous nos Orphées
L'invincible & ſage Louis.
J'ai ſur eux remporté de glorieux trophées ;
Et Nevers, favori des neuf ſçavantes Fées,
Veut m'ôter, par ſes chants, l'honneur dont je jouis.

STANCES.

DANS un charmant désert où les tendres Zéphirs
Folâtrent tous les jours avec la jeune Flore,
Je forme d'innocens desirs
En songeant au Berger que j'aime & qui m'adore;
Et je rêve à tous les plaisirs
Que, s'il étoit ici, je goûterois encore.

HÉLAS! cent fois la nuit; hélas! cent fois le jour,
Je m'imagine voir, dans ce lieu solitaire,
Tircis prêt d'expirer d'amour,
Me dire en soupirant: L'Astre qui nous éclaire
Ne voit rien, quand il fait son tour,
Qu'on doive comparer au bonheur de vous plaire.

LORS qu'auprès d'un ruisseau par mes larmes troublé,
Je m'amuse à chanter par quelle violence.
Mon esprit se trouve accablé.
Des cruelles douleurs d'une si longue absence,
Toujours un soupir redoublé
De ma triste Chanson vient rompre la cadence.

POUR flatter ma douleur, je ne sçais que choisir;
Le chant des Rossignols, le bruit d'une Fontaine,
Rien ne charme mon déplaisir.
J'en parle si souvent aux Nymphes de la Seine,
Que je ne donne pas loisir
Aux Echos d'alentour de prendre un peu d'haleine.

VOUS que j'ai tant gravé sur les bois d'alentour,
Beau nom de ce Berger si cher à ma mémoire,
Croissez come fait notre amour,
Comme fait ma douleur, & comme fait sa gloire;

Afin de témoigner un jour
Une fidélité qu'on aura peine à croire.

Et toi, Tyran des cœurs, enfant délicieux,
Dont l'empire s'étend sur toute la Nature,
Amour, ramenes dans ces lieux
L'aimable & cher auteur des peines que j'endure,
Ou la mort, en fermant mes yeux,
A ton divin pouvoir s'en va faire une injure.

AIR.

Ne pourrois-je donc point connoître,
Quel est ce redoutable Amour,
Qui de mon jeune cœur un jour,
A ce qu'on dit, sera le maître?
Ce Berger si charmant, si beau,
Qui sous nos chênes verds tous les soirs vient m'attendre,
Et qui connoît quelle herbe est propre à mon troupeau,
Ne pourroit-il point me l'apprendre?

AIR.

Alcandre, ce Héros charmant,
Ne paroît plus sensible à mon amour fidéle;
Il court, sans l'écouter, ou la gloire l'appelle;
Il préfére au plaisir d'être animé tendrement,
Les périls où conduit cette gloire cruelle.
Ah! que de pleurs coûte un Amant
Qu'il faut partager avec elle?

A M. GARNIER.

Une bourſe dans ce tems-ci,
Où, même chez les gens du plus haut caractère,
A travers la dorure éclate la miſére,
Eſt, il faut l'avouer ici,
Un meuble aſſez peu néceſſaire,
A peu-près tout autant qu'un vieux Amant tranſi
L'eſt à jeune & coquette fille.
Cependant, comme à l'Hombre, ayant ſouvent Codille,
Et quatre Matadors auſſi,
On pourroit aiſément trouver quelque reſſource;
Recevez mon préſent, & qu'auprès d'un bon feu
Le Démon qui préſide au jeu
De louis tous les jours rempliſſe cette bourſe.
Damon, d'un ſemblable ſecours
Vous avez, ſelon moi, plus beſoin que perſonne;
Vous que votre penchant porte à donner toujours
Sans vouloir jamais qu'on vous donne;
Et dont l'eſprit, plus fort que les autres eſprits,
Et plus plein de délicateſſe,
Fait voir pour la fortune un généreux mépris.
Si cette inconſtante Déeſſe,
A qui par vanité nous ſacrifions tous,
Avoit moins d'injuſtice & de ſcélérateſſe,
On n'auroit lieu de faire aucun ſouhait pour vous.

AIR,

TANDIS que vous êtes belles,
Des cœurs ſoumis & fidéles
Ecoutez les doux ſoupirs;
Riez, charmante jeuneſſe,
Des leçons que fait ſans ceſſe
Contre les tendres déſirs
La Raiſon aux airs ſévères.
Hé! ſont-ce là ſes affaires?
Se connoît-elles en plaiſirs?



DIALOGUE.

Janvier. 1689.

PERSONNAGES.

L'AMOUR,

LES PLAISIRS,
LA JALOUSIE,
LE DÉPIT, } *Suite de l'Amour.*

MERCURE,

L'AMBITION,
LE TROUBLE,
LA CRUAUTÉ, } *Suite de l'Ambition.*

DIALOGUE

Composé pour être chanté devant le Roi ;

Au mois de Janvier 1689.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, LES PLAISIRS ; LA JALOUSIE, LE DÉPIT, ET LA SUITE DE L'AMOUR.

L'AMOUR.

DANS ces bois, dont l'affreuse paix
Est si propre à flatter les plaisirs qu'on me donne,
Sans flambeau, sans arc, & sans traits,
Plaisirs, laissez-moi pour jamais.
Jalousie & Dépit, à qui je m'abandonne,
Demeurez. Je vous aime autant que je me haïs.

UN PLAISIR.

Votre caprice, Amour, va gâter nos affaires.
Formez de plus justes desirs.
Nous nous sommes nécessaires.
Vous ne pouvez durer long-tems sans les Plaisirs,
Et sans vous ils ne touchent guères.

Le chœur des Plaisirs répète.

Vous ne pouvez durer long-tems sans les Plaisirs,
Et sans vous ils ne touchent guères.

UN AUTRE PLAISIR.

Chacun de nous à ſon tour vous nourrit,
Aiguiſe vos traits, & vous guide,
Pourquoi nous préférer, à vous-même perfide,
La jalouſie & le Dépit?
Contre vous tous les jours il n'eſt rien qu'ils ne faſſent;
En un moment ils effacent
Le charmant ſouvenir d'une tendre faveur.
Quand vous êtes forcé d'abandonner un cœur,
Ce ne ſont qu'eux qui vous en chaſſent.

LA JALOUSIE.

Que les Plaiſirs ſont ingrats
De me faire une querelle!
Je leur redonne une grace nouvelle,
Quand ils ont uſé leurs appas.
De tous mes droits, Amour, ſur vous je me repoſe,
Vous avez intérêt à ne m'éloigner pas;
Sans moi vous ſeriez peu de choſe.
Quaud on aime, il faut de tems en tems
De petits ſujets de ſe plaindre.
Je ſuis faite pour les Amans.
Lee plaiſirs les plus vifs deviennent languiſſans
Quand on en jouit ſans rien craindre.

LE DÉPIT.

Je ne vous ferai point ici de longs diſcours.
Amour, vous pourrez apprendre
D'un cœur délicat & tendre
De quelle utilité je vous ſuis tous les jours.
Contre le Tems ſans mon ſecours
Vous auriez peine à vous défendre.
Il eſt de certains nœuds cachés,
D'aimables nœuds, qui, par toute la terre,
Tiennent les cœurs l'un à l'autre attachés.
Lorſque par les Plaiſirs ces beaux nœuds ſont lâchés,
C'eſt le dépit qui les reſſerre.

L'AMOUR.

Je ſçais tout ce que je vous dois;

Mais dans la douleur qui m'accable,
Je ne reconnois plus d'intérêt ni de loi.
Ma perte eſt inévitable.
LOUIS rompt pour jamais tout commerce avec moi.
La brillante Jeuneſſe
M'avoit mis bien avecque lui.
Aujourd'hui,
Qu'elle a fait place à la Sageſſe,
Je n'ai plus d'appui.
Doux Plaiſirs, à mon infortune
Intéreſſez-vous.
Ma diſgrace vous eſt commune:
Le goût de ce Héros régle les autres goûts.
Doux Plaiſirs, à mon infortune
Intéreſſez-vous.

Le Chœur des Plaiſirs.

A ſon infortune
Intéreſſons-nous.

L'AMOUR.

Mais que cherche en ces lieux ma cruelle ennemie?

SCENE II.

L'AMOUR, L'AMBITION.

Suite de l'Amour, Suite de l'Ambition.

L'AMOUR.

AMBITION, fatale au bonheur des Humains,
Venez-vous inſulter aux maux dont je me plains?

L'AMBITION.

Non: Au fond de mon cœur la haine eſt endormie,
Regrettant des plaiſirs que j'ai trop peu goûtés,
Et dont le ſouvenir au déſeſpoir m'expoſe,
Je viens dans ces lieux écartés

Soupirer en ſecret des chagrins qu'on me cauſe,
Et que je n'ai pas mérités.
LOUIS, qui me ſuivoit, me laiſſe,
Pour la Paix que du Ciel il a ſçu rappeller.

L'AMOUR.

Ah ! de tant d'autres cœurs vous êtes la maîtreſſe :
Que vous pouvez vous conſoler !

L'AMBITION.

Foible ſoulagement pour ma douleur cruelle !
Amour malgré vos ſoins divers
Qui me font tous les jours quelque offenſe nouvelle,
Je ſçais bien que dans l'Univers
Il n'eſt guère de cœurs qui ne me ſoient ouverts.
Mais je m'étois mêlée
De regner dans un cœur auſſi grand que le ſien :
A préſent je ne trouve rien
Dont mon ame ſoit conſolée.

Suite de l'Ambition.

O malheur le plus grand de tous !

Suite de l'Amour.

O malheur qu'envain on déplore !

Suite de l'Ambition.

Qui peut forcer un Roi de ſa gloire jaloux ?

Suite de l'Amour.

Qui peut forcer un Héros qu'on adore ?

Tous enſemble.

A ſe déclarer contre nous ?

Suite de l'Ambition.

C'eſt la Paix.

Suite de l'Amour.

C'eſt la Sageſſe.

Suite de l Ambition.

Elle lui vole des Lauriers.

Suite de l'Amour.

Elle l'enléve à la Tendreſſe.

Suite de l'Ambition.

Affligez-vous, Guerriers.

Suite de l'Amour.

Beautés, pleurez ſans ceſſe.

Tous enſemble.

LOUIS le plus aimable & le plus grand des Rois,
Nous mépriſe, & ſuit d'autres loix.

SCENE III.

MERCURE, L'AMOUR, L'AMBITION,

Suite de l'Amour, Suite de l'Ambition.

MERCURE.

PARTEZ, Amour, allez vous rendre
A la Cour du plus ſage & du plus grand des Rois.
Le Deſtin aujourd'hui s'explique par ma voix;
Ici-bas il me fait deſcendre.
Il veut que vous alliez par d'agréables jeux
Délaſſer ce Héros des ſoins qu'il daigne prendre
Pour rendre ſes peuples heureux.
Vous, fiére Ambition, couronnez tant de fêtes
En peignant à ſa Cour les funeſtes revers,
Les déſordres & les tempêtes
Dont vous effrayez l'univers.
Que vois-je? quel ſombre nuage
Se répand ſur votre viſage?

L'AMBITION.

Mercure, croyez-vous mon courage aſſez bas,
Et voudriez-vous me contraindre
A divertir un Roi dont vous n'ignorez pas
Que je ſuis en droit de me plaindre?
L'Univers m'eſt témoin
Que j'ai toujours été d'accord avec ſa gloire.
S'il m'avoit voulu croire,
Ah! que je l'aurois mené loin!

Mais malgré mes conseils qu'appuyoit la Victoire,
D'Olivier il orna son front.
Mortel affront,
Ne sortez pas de ma mémoire.

L'AMOUR.

Envain pour moi vous me pressez
De quitter ces ombres retraites.
Pour demeurer ici j'ai mes raisons secrettes.

MERCURE.

Point de raisons, obéissez.

L'AMOUR.

Hé ! comment voulez-vous que je vous obéisse ?
Voulez-vous que je divertisse
Un Héros qui me haït ?
Je me plains de LOUIS, tout le monde le sçait.
M'a-t-il jamais envain offert un sacrifice ?
Quand pour lui j'ai tout fait,
Pourquoi faut-il qu'il me haïsse !

L'AMBITION *& sa Suite.*

Puisqu'il est las d'être vainqueur,
Près de lui que pourrions-nous faire ?

L'AMOUR *& sa Suite.*

Puisqu'il nous chasse de son cœur,
N'ayons plus de soin de lui plaire.

L'AMOUR & L'AMBITION *ensemble.*

Abandonnons au repos.

L'AMBITION.	Ce	fameux	Héros
L'AMOUR.		Charmant.	

MERCURE *à l'Amour.*

Lorsqu'on est dans son printems,
Il est assez difficile
Que le cœur demeure inutile.
Mais il est un certain tems
Où l'on doit être tranquille.
La Raison,
Comme l'Amour, a sa saison.

L'AMOUR.

L'AMOUR.

Que ces raisonnemens soient suivis du vulgaire ;
C'est pour lui qu'ils sont faits;
Un Amant couronné dans tous les tems peut plaire.
Les Rois comme les Dieux ne vieillissent jamais.

MERCURE.

Je suis las des détours que votre orgueil me donne.
Rallumez ce flambeau, reprenez ce carquois.
Foible enfant, est-ce avec le Destin qu'on raisonne ?
Vous sçavez quelles sont ses loix.
Il a marqué dans ce livre terrible,
Qui de tout l'Univers régle les actions,
Qu'après avoir dompté cent fiéres Nations,
Louis toujours invincible
Regneroit sur ses passions.
Et vous, Ambition, calmez votre colére.
Louis a repris son tonnerre.
Quoiqu'à l'abri de nos dangereux traits,
Dans le champ de la Paix
Sans cesse ce Héros moissonne
Des Lauriers aussi beaux que ceux qu'offre Bellone.
Il n'est pas moins le defenseur des Rois.
Sa Cour est leur azyle, il va venger leurs droits.
On verra par ses soins un Monarque intrépide,
Aussi persécuté, mais aussi grand qu'Alcide,
Malgré tous les efforts de ses fiers ennemis,
Remplir ses trônes affermis.
Cessez donc de faire paroître
De vains ressentimens.
Amusez de tems en tems
Le grand Roi qui les a fait naître.
L'inflexible Destin vous borne à cet honneur.
Par ses décrets sacrés Louis doit être maître
De l'Univers & de son cœur.
Partez, vous dis-je ; allez vous rendre
Dans ce charmant séjour qu'il a rendu fameux.
Et par des Jeux

Délassez-le des soins qu'il daigne prendre
Pour rendre ses peuples heureux.

LE CHŒUR DES PLAISIRS.

Revenez, agréable Joie,
Nos malheurs sont finis;
L'ordre du Destin nous renvoie
Près du Héros qui nous avoit bannis.
A jamais avec lui puissions-nous être unis.
Revenez, agréable Joie,
Nos malheurs sont finis.

UN PLAISIR.

Il est aisé de reprendre
Quelque goût pour les plaisirs.
La sagesse a beau défendre
L'usage des doux soupirs,
Pour peu qu'on ait l'ame tendre,
Il est aisé de reprendre
Quelque goût pour les plaisirs.

LA JALOUSIE & LE DÉPIT *ensemble.*

Non: Rien ne peut troubler sa sagesse profonde.
Mais, à revoir ce beau séjour,
D'où LOUIS, à son gré, régle la Terre & l'Onde;
Votre intérêt se trouve, Amour.
Une seule beauté de sa superbe Cour
Vous fournit plus de traits que le reste du monde.

L'AMOUR, L'AMBITION, *& leurs deux Chœurs ensemble.*

Célébrons cet heureux retour.
Que tout ce qui respire à l'envi nous réponde;
Que tout chante ce grand jour.

L'AMBITION.

L'inquiétude m'abandonne.

L'AMOUR.

Tous mes chagrins se sont évanouis.

L'AMOUR & L'AMBITION *ensemble.*

Partons, le Destin ordonne

Que tout obéiſſe à LOUIS.

Les deux Chœurs répétent.

Partons, le Deſtin ordonne
Que tout obéiſſe à LOUIS.

A I R.

IL eſt tems de nous allarmer.
De l'amoureux Daphnis fuyons le tendre hommage,
La rigueur eſt ſouvent d'un difficile uſage.
Ah ! de quelque fierté qu'un cœur puiſſe s'armer,
Lorſqu'un Amant qui plait parle un certain langage,
Il en coûte moins pour aimer
Qu'il n'en coûte pour être ſage.

E P I T R E.

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

20 *Décembre* 1689.

SUR vos Lettres, ſur vos diſcours,
(On ne peut pas de meilleurs gages)
Je crois, Seigneur, que mes ouvrages
Vous ont plu, vous plairont toujours.

DANS cette juſte confiance
Qui fait mon plaiſir le plus doux,
Je vous en offre un qui, je penſe,
N'a jamais été vu de vous.

SI de l'examiner vous vous donnez la peine;
Son tour ne vous déplaira pas;

Et vous n'y trouverez, sans faire trop la vaine,
Rien de guindé, ni rien de bas.

Comme de son travail d'ordinaire on s'entête,
Ce que je dis du mien fait sur vous peu d'effet.
Il n'est sans doute point parfait;
Mais mon excuse est toute prête,
J'étois jeune quand je l'ai fait.

Belle excuse à donner, me direz-vous peut-être,
D'un air brusque, d'un ton fâché?
Falloit-il le faire paroître
Que vous ne l'eussiez retouché?

Ah! Seigdeur! depuis quatre lustres,
Pour faire qu'il soit sans défauts,
Une troupe d'amis illustres
A joint ses soins à mes travaux.

Mais, soins infortunés, & travaux inutiles!
Les enfans que l'Hymen fournit
A corriger sont moins faciles
Que tous les enfans de l'Esprit.

Tel est celui pour qui j'espère
Ce généreux secours éprouvé tant de fois.
Apollon n'en est pas le pere,
C'est à l'Hymen que je le dois.

Je voudrois fort qu'il plût. Mais, Seigneur, il me semble
Qu'il faut, pour prévenir le monde en sa faveur,
Qu'il puisse aller par vous au Héros qui rassemble
Avec la qualité d'équitable vainqueur,
La piété sincère & la fière valeur:
Vertus qu'on ne voit guère ensemble.

EPITRE

A M. LE DUC DE MONTAUSIER.

1689.

AMI ferme & fidéle, unique & sûr asyle
Pour le mérite malheureux ;
Prodige de la Cour, ennemi généreux
De la complaisance servile ;
Illustre Montausier, l'honneur de ces climats ;
Pour qui les portes du trépas
Ont semblé si long-tems ouvertes.
Qui pourroit vous connoitre, & ne pas regarder
Comme la plus grande des pertes
Une mort que le Ciel ne peut trop retarder !

TANDIS que d'une ame héroïque
Vous souteniez des maux si longs, si douloureux ;
Tandis que gémissoit pour vous la voix publique,
(Eloge qui n'est point douteux)
Nos cœurs ne furent pas les seuls qui s'affligerent.
Ces Dieux à qui la crainte éleva des Autels,
A ce qu'on m'a dit, partagerent
L'inquiétude des Mortels.

DANS le doux loisir que vous donne
L'heureux retour d'une santé,
Qui doit vous faire voir encor plus d'une automne ;
Ecoutez-moi, voici ce qu'on m'en a conté.

UN Dieu de votre connoissance,
Capricieux, cruel, & qu'on appelle Amour,
A la Nymphe aux cent voix demandoit l'autre jour :
Que fait-on maintenant en France ?

K 3

Car vous n'ignorez pas, je pense ;
Que je n'habite plus dans ce charmant séjour.

Ce qu'on y fait, répondit-elle ?
LOUIS, dont autrefois vous étiez satisfait,
S'y prépare à punir l'audace criminelle
Des nombreux ennemis que sa gloire lui fait.
Le goût pour ces sortes d'ouvrages
Qu'inspirent les sçavantes Sœurs,
S'y perd, faute de protecteurs.
On y fait peu de cas de vos doux badinages ;
vir, le jeu, la chasse, y paroissent meilleurs.
Et le petit nombres des cœurs
Pour qui le mérite a des charmes,
Y sent pour Montausier les plus vives allarmes ;
Il a des mortelles langueurs.

QUOI ! Montausier perdroit la vie,
S'écria cet enfant qui vous a fait aimer
De l'incomparable Julie,
Que le Ciel avoit pris tant de soin de former !
Cruelle Renommée ! ah ! que viens-je d'entendre ?
En achevant ces mots, il pâlit, il trembla ;
Il ne voulut plus rien apprendre ;
Et vers Jupiter il vola.

EST-CE ainsi, Maître du Tonnerre,
Lui dit brusquement devant les autres Dieux,
Que vous veillez sans cesse au bonheur de la terre ?
De la troupe des maux le plus pernicieux
Déclare à Montausier une cruelle guerre.
Est-il des jours plus précieux ?

HÉ ! d'où vient qu'Apollon qui dans ce coin rumine
Quelques inutiles chansons,
Et qui divinité de deux ou trois façons
Se mêle de la Médecine ,

Ne cherche point quelque racine
Qui guérisse l'appui de ses chers nourrissons ?

Quoi ! je verrai périr comme un homme ordinaire
Un ami dont le cœur me respecta toujours,
Et qui m'a garanti de tous les mauvais tours
Que de tout tems l'Hymen est en droit de me faire !
Non, non, pour Montausier j'obtiendrai du secours;
Vous avez intérêt de ne me pas déplaire.

Mais ne diroit-on pas qu'être de ses amis,
S'écria le Dieu de la Thrace,
Exempte de souffrir la fatale disgrace
Où tous les hommes sont soumis ?
Amour, vous portez loin l'audace :
Vous devriez être content
Que ce Mortel, cet homme illustre,
Pour qui vous vous empressez tant,
Ait fini le seizième lustre.
Dans le plus terrible danger,
Je l'ai vu tant de fois si peu se ménager ;
Tant de fois de larges blessures
Mes yeux ont vu le fer & le feu le couvrir,
Qu'il ne devroit plus être en état de mourir.

A cette belle remontrance,
L'Amour depuis long-tems irrité contre Mars,
Gardoit un dangereux silence,
Et promenoit sur lui d'étincelans regards.
Entre ces Dieux cruels le désordre alloit naître,
Si le grand Jupiter, toujours bon, toujours doux,
N'eût appellé l'Amour pour lui faire connoître
Que du fatal instant il n'étoit pas le maître.
Au fier destin adressez-vous,
Lui dit-il, je le vois paroître.

Alors le petit Dieu mutin,

Oubliant tout d'un coup Mars & sa réprimande
Les yeux baignés de pleurs, harangua le Destin.
O vous! à qui rien ne commande,
O vous... ne me fais point de discours superflus,
Interrompit l'Etre inflexible,
Je sçais ce que tu crains; mais ne t'affliges plus.
De tout tems j'ai marqué dans ce Livre terrible
Qui de tous les Mortels régle les actions,
Que Montausier verra cette ligue orgueilleuse,
Malgré les vains efforts de tant de légions,
Apprendre aux autres Nations
Des exploits de LOUIS la suite merveilleuse.

JE ne vous dirai point quels furent les transports
Du Dieu dont tout connoît la puissance suprême;
Pour les représenter l'éloquence elle-même
Feroit d'inutiles efforts.
Il me semble qu'il dut, dans l'excès de sa joie,
Sentir tout ce que j'ai senti,
Quand j'appris que des maux où vous étiez en proie
Le Ciel vous avoit garanti.

NE traitez point, Seigneur, ceci de bagatelle;
Ce que je vous écris, je le tiens de bon lieu.
Est-il rare qu'une mortelle,
En commerce avec plus d'un Dieu,
Sçache du Ciel quelque nouvelle?



A M. LE MARQUIS DE MARCILLY,

Pour le jour de la SAINT LOUIS. 1690.

POUR imiter votre Patron,
Non pas en tout, mais en partie,
(Car de la ſainteté vous n'avez nulle envie,)
Vous voulez, Marquis, ce dit-on,
Aller crever en Hybernie.
Ne vous récriez point ſur la comparaiſon
De la gent Irlandoiſe a la gent Sarrazine :
C'eſt tout un : & s'il faut que l'humeur Paladine
Vous faſſe guerroyer en ce maudit canton,
Je gage * Marmuſe & Mignon
Que vous regretterez ma mauvaiſe cuiſine.

REMARQUE.

* Chat & Ecureuil.

A M. LE BARON DE BRETEUIL;

Introducteur des Ambaſſadeurs.

QUAND de mes intérêts vous voulez vous charger,
Songez-vous à ce que vous faites ?
Contre qui le voudra j'offre ici de gager
Deux ou trois tendres chanſonnettes,
Que mon étoile à corriger
Vous coûteroit plus qu'à changer
Toutes les prudes en coquettes.

NE me renvoyez point à certains cheveux gris,
Sur lesquels, au retour de la célébre Ville
Qui fut le berceau de Virgile,
Se récrierent tant Versailles & Paris;
Et qu'en homme rempli d'adresse,
Vous donnez tous les jours aux meres, au maris,
Pour garants de votre sagesse.

A quoi vous serviroit de prendre ce détour?
J'ai l'honneur de vous bien connoître.
Daphnis, affectez de paroître,
Autant qu'il vous plaira, dégoûté de l'Amour:
Formé pour le sentir & pour le faire naître,
Vous m'avez bien la mine d'être
En commerce galant jusques au dernier jour.

QUAND je dévoile ces mystères,
Je crois vous voir me dire avec un air grondeur:
Si pour aimer toujours le Ciel a fait mon cœur,
De quoi vous mêlez-vous? sont-ce-là vos affaires?
Non vraiment, ce ne le sont pas;
Je ne suis point à me le dire.
Mais bien vous en a pris que je n'ai fait que rire
De l'affront que reçoit mon sexe en pareil cas.
Vous auriez fait d'Iphis le vilain personnage:
Oui, sans doute, ma perte eût été d'âge en âge,
Célébre par votre trépas,
Si j'avois pris, selon l'usage:
La querelle de mes appas.

PLUS je repasse dans ma tête
Ce têms où, par malheur pour Messieurs les Epoux
Vous alliez tous les jours de conquête en conquête
Et plus je trouve malhonnête
Que vous n'ayez daigné rendre le mien jaloux.
Ceci n'est point plaisanterie.

Pour vous, comme pour moi, c'est un vilain endroit.
Tous deux vingt ans de moins, tous deux sous même toit,
Sans la moindre galanterie !
O siécle ! ô mœurs ! qui le croiroit ?
Est-ce ma faute ? est-ce la vôtre ?
Parlez. Mais que vais-je éplucher ?
Si les nœuds de l'Amour n'ont pu nous attacher,
Tous deux vingt ans de plus, & tous deux loin de l'autre,
Il est bien tems de s'en fâcher.

Mais, quand de nos tiédeurs j'aurois trouvé la cause,
Il n'en seroit ni plus ni moins.
Remplissons notre esprit de plus solides soins ;
Daphnis, autre tems, autre chose.
Je vous quitte aujourd'hui d'hommage, de desirs ;
Exemple dans mon sexe assez grand, assez rare.
Après avoir passé la saison des plaisirs,
Au hazard des affronts que l'Amour nous prépare,
Souvent nous poussons des soupirs.
Mais quelle vanité barbare
Fait que j'ose insulter à de pareils malheurs ?
Je mériterois bien de faire les honneurs
De quelque aventure bizarre,
Et d'être le jouet de nos jeunes Seigneurs.

Eloignons cette idée ; elle est trop effroyable
Pour la conserver plus long-tems.
Tout ce qu'a l'amitié de tendres mouvemens,
M'en offre une plus agréable.
C'est à vous à tenir ce qu'elle me promet ;
Vous qui voulez, Daphnis, que ses nœuds nous unissent,
Et que de quelques soins vos soins mé garantissent ;
C'est à vous d'empêcher que tout ce que permet
Une conduite négligente,

Faute qu'ami d'humeur galante,
A peu-près comme vous, aſſez ſouvent commet,
Faſſe qu'un jour je me répente
Du doux engagement où l'amitié nous met.
Pour moi qui ſuis égale, & qui ne ſuis qu'amie,
Vous ne devez pas avoir peur
De trouver au fond de mon cœur
Un ſeul moment du jour ma tendreſſe endormie.

Fin du premier Tome.



